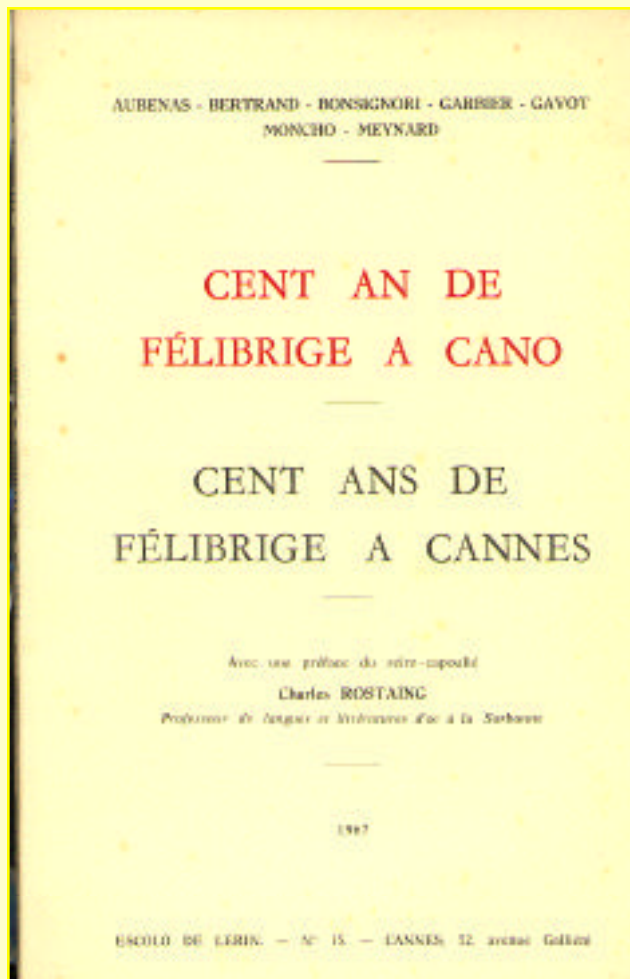


Escolo de Lerin

**Cent ans de
Félibrige à Cannes**



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

*Set felibre vole que vengon;
E'mé de mot que s'endevengon,
E mounte enaussaran lou noble roudelet,
Vole qu'escrigon sus de rusco
O sus de fueio de lambrusco
Li lei d'amour; e tau di brusco
Lou bon mèu coulo, tau van coula si coublet.*

Mirèio, III

PRÉFACE
DU RÈIRE-CAPOULIE EN
CARLE ROSTAING

*Vous àutri, li gènt jouine,
Que sabès lou secrèt,
Fasès que noun s'arrouine
Lou mounumen escrèt!*

Vous les autres, les jeunes,
Qui savez le secret,
Faites que le pur monument
Ne tombe pas en ruine.

Malgré cette auréole un peu mystérieuse dont Mistral a voulu entourer la doctrine félibréenne, celle-ci est en fait très explicitement exprimée dans le chapitre XI de ses *Mémoires*. Une fois licencié en droit et revenu à son mas maternel, Mistral prend, nous dit-il, la résolution:

« premièrement, de relever, de raviver en Provence le sentiment de race que je voyais s'annihiler sous l'éducation fausse et antinaturelle de toutes les écoles; secondement, de provoquer cette résurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du pays, à laquelle les écoles font toutes une guerre à mort; troisièmement, de rendre la vogue au provençal par l'influx et la flamme de la divine poésie. »

Autrement dit, le Félibrige se propose de remettre en honneur les traditions qui constituent l'originalité d'un pays et de sauver la langue qui est l'élément essentiel de cette originalité... Mistral lui-même a donné l'exemple avec le *Museon Arlaten*, conservatoire de nos traditions, et avec son œuvre littéraire, qui constitue la Bible de tout félibre. Un groupement félibréen a donc une double tâche toute tracée: maintenir la langue et les traditions, celles-ci n'allant pas sans celle-là.

Il faut donc savoir gré aux félibres cannois d'avoir réalisé ce volume «Cent Ans de Félibrige à Cannes», qui est l'illustration même de la doctrine félibréenne, et c'est avec plaisir que j'ai accepté d'écrire cette préface.

Maintenir, cela veut dire en effet continuer l'œuvre entreprise par nos aînés, et Mistral, ici encore, nous a indiqué la voie:

*Ounour à nòstis àvi
Qu'avèn pas couineigu...
An viscù,
An tengu
Nosto lengo vivo...
Tant coume an pouscu.*

Honneur à nos aïeux
Que nous n'avons pas connus...
Ils ont vécu,
Ils ont tenu
Notre langue vivante...
Tant qu'ils ont pu.

Honneur donc à quiconque avant nous a écrit en provençal, puisque, de ce fait, il a conservé à notre langue son caractère de langue littéraire et l'a empêchée de devenir un patois. La langue est en effet l'élément essentiel de l'originalité d'un pays, ce qui préserve sa personnalité:

*Quau tèn sa lengo, tèn la clau
Que di cadeno lou deliéuro...*

Qui tient sa langue, tient la clef
Qui des chaînes le délivre.

Et de fait, chaque fois que l'affectivité prend le pas sur la raison et sur l'éducation imposée par les écoles, c'est en provençal que nous nous exprimons.

Cela, Marcel Pagnol l'a fort bien observé, et dès que ses personnages sont en proie à une émotion qui les étreint profondément, c'est en provençal qu'ils parlent, dans leur langue maternelle et naturelle, et non en français, le langage appris à l'école.

Mais il faut bien s'entendre sur ce que signifie pour les félibres ce terme de « langue provençale »: il a deux valeurs très nettes, complémentaires et non contradictoires. Le provençal n'est plus lié à une autorité administrative depuis 1481; en fait, depuis que les comtes de la Maison d'Anjou ont remplacé les comtes de la maison de Barcelone, le français bat en brèche le provençal, même dans l'usage officiel: le bon roi René, notre dernier souverain, ne connaissait pas — ou très mal — la langue de ses sujets. Ce n'est pourtant qu'au XVI^e siècle, avec l'édit de Villers-Cotterets, que le français l'emporte définitivement dans les actes administratifs. Cette absence de support politique a facilité l'émiettement de la langue provençale en une multitude de parlers locaux: mais ce fractionnement remonte bien plus haut, car il apparaît avec les textes provençaux les plus anciens, comme l'a montré M. Clovis Brunel dans son livre « Les plus anciennes chartes en langue provençale »; l'unité de la langue des troubadours est plus apparente que réelle. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si le provençal parlé diffère aujourd'hui d'un chef-lieu de canton à un autre, et souvent de village à village. Il faut admettre cette multiplicité du langage parlé: c'est une vérité d'expérience.

Qu'en est-il du langage écrit? En principe chaque variété de provençal a droit à l'existence; en fait cela nous amènerait à une tour de Babel anarchique, et en réalité le langage écrit se présente sous quatre aspects dialectaux ayant chacun leurs titres de noblesse: le rhodanien, le maritime, le gavot et le nissart. La Providence ayant fait naître Mistral à Maillane, en pays rhodanien, le langage écrit par Mistral et ses amis est devenu un dialecte privilégié, bénéficiant du prestige des écrivains remarquables qui l'ont utilisé et présentant tous les caractères d'une langue littéraire qui, pratiquée depuis plus d'un siècle, est en fait devenue le véhicule de la civilisation provençale.

Le terme langue provençale a donc, comme je le disais, deux sens: il peut désigner le dialecte, parlé ou écrit, localisé en un certain coin de Provence; il peut désigner aussi — et mieux — le provençal mistralien.

Le Félibrige étant l'ennemi de toute centralisation, même littéraire ou linguistique, il est évident qu'un félibre doit connaître à la fois le langage de son village et la langue mistralienne.

Il doit aussi honorer, quand il en a l'occasion, les écrivains qui ont utilisé le langage de son village, et c'est pourquoi les félibres cannois ont parfaitement raison de rendre hommage à Emile Négrin et à Maurice Raimbault, qui ont

illustré le parler cannois, variété du provençal maritime, usité depuis Martigues jusqu'à Saint-Laurent-du-Var.

Mais si la langue est l'élément fondamental de l'originalité d'un pays, il importe de maintenir aussi dans toute la mesure du possible les traditions qui constituent un élément non négligeable de cette originalité et nous abordons là le problème si délicat du folklore. Ici encore il nous faut bien préciser la valeur des mots, car il est si facile de commettre les pires contresens en employant ce mot de folklore!

Primitivement et fondamentalement, le folklore est la science, abstraite et sérieuse — comme toutes les sciences — des usages et des traditions populaires. S'occuper de folklore, c'est donc étudier historiquement quelque chose d'aboli et en rechercher la signification profonde. Compris de cette manière, le folklore est éminemment respectable, mais il exige une formation particulière, très spéciale, qui n'est pas donnée à tout le monde.

Dans la mesure où nos chants et nos danses, transmis depuis des générations, ne sont plus pratiqués d'une façon régulière; dans la mesure où les costumes que portaient nos anciens sont abandonnés par les jeunes d'aujourd'hui, chants, danses et costumes font partie du folklore et sont de ce fait devenus matière de science.

Mais d'une part il reste un domaine que la mort folklorique n'a pas encore atteint: c'est celui des traditions proprement dites. Bien que transformée (mais ce qui n'évolue plus est seul véritablement mort!), une tradition comme celle des *Mais* du pays niçois est encore bien vivante; beaucoup de nos pèlerinages — et je pense en particulier à celui de saint Gens, au Beaucet, dans le Comtat-Venaissin — se déroulent exactement comme autrefois; les navettes et les cierges verts de Saint-Victor à Marseille ont toujours leur clientèle fidèle et assidue.

Et combien de familles provençales continuent à manger des pois chiches le jour des Rameaux pour se protéger contre les furoncles, ou l'aiòli le mercredi des Cendres pour faire pénitence? Cela, qu'on le veuille ou non, ce n'est pas du folklore!

D'autre part, on pouvait envisager d'essayer de lutter contre l'abandon des chants, des danses et des costumes. Et c'est uniquement dans la mesure où ces costumes ne sont plus portés et où ces danses sont négligées, que les groupes qui se donnent pour tâche d'en maintenir la tradition peuvent se dire folkloriques. En fait, ils devraient s'appeler tout simplement des groupes félibréens, à condition de renoncer à toute idée de spectacle, de s'interdire la moindre fantaisie dans

l'aspect extérieur aussi bien de la danse que des costumes et surtout de continuer à pratiquer l'usage du provençal. C'est difficile; ce peut être délicat, car le nombre de ces danses et de ces costumes est très limité et la répétition d'une même danse par divers groupes peut devenir génératrice d'ennui. Mais dans le domaine du chant et de la musique, si le respect de la tradition est tout aussi impérieux, il est plus facile de s'y conformer, car un air de tambourin ou une chanson se conservent plus fidèlement et ne lassent pas aussi aisément: bien plus, le répertoire peut s'augmenter, sans que la tradition soit offensée. Permettez-moi de vous signaler un fait assez curieux. Une maison de disques bien connue a enregistré *Canto cigalo*, en imprimant sur la chemise le commentaire suivant:

- Petite pièce champêtre du début du XIXe siècle, chantant la cigale qui meurt à jeun, un beau matin de fin d'été, après avoir bien chanté. Plusieurs félibres, dont A. Jouveau, ont remanié les paroles sur la graphie rhodanienne de F. Mistral.

Ou je ne comprends pas, ou ce commentaire semble considérer Elzéar Jouveau comme un adaptateur, alors qu'il est tout bonnement le créateur des paroles et de l'air de cette charmante chanson qui peut effectivement passer pour une chanson populaire. Et qui ne connaît l'exemple le plus fameux peut-être de ce renouvellement possible du vieux fonds populaire, celui de la *Mazurka souto li pin* du brave Charloun, qui a fini par symboliser la Provence aux yeux de bien des gens?

Quoi qu'il en soit, ici encore, Cannes doit être à l'honneur, et les auteurs de ce livre ont eu parfaitement raison de rendre hommage à Victor Tuby et à son Académie Provençale, conservatoire, au Moulin Forville, du costume et de la danse de Provence, comme le *Museon Arlaten* est le conservatoire des objets usuels et de la vie quotidienne.

Grâces soient donc rendues à M. Roland Moncho, cabiscou de l'Escolo de Lerin, et à tous ses collaborateurs, parmi lesquels on me permettra de citer plus particulièrement mes excellents amis Roger Aubenas, professeur à la Faculté de Droit de Nice, et Jean Gavot, cabiscou de l'Estello de Lerin et président de l'Académie Provençale, où il continue, avec Madame Tuby, que je me dois de saluer ici, l'œuvre de Victor Tuby.

On pourrait toutefois s'étonner que le panégyrique du félibrige cannois soit écrit en langue française alors que le but principal du Félibrige est précisément de maintenir l'usage et la pratique de la langue provençale. Critique sans fondement!

Il ne s'agit pas en effet pour les félibres cannois de rappeler aux membres de leurs groupes l'œuvre de ceux qui les ont précédés: c'est là leur tâche quotidienne, car à chacune de leurs réunions ils évoquent peu ou prou la personnalité de leurs anciens, Négrin, Raimbault, Amouretti, Victor Tuby et les

autres. Mais il faut enseigner à ceux qui ignorent les fastes félibréens, ce qu'est l'œuvre d'un Mistral et de ses disciples. Il faut surtout, dans cette Côte d'Azur dont la population augmente chaque jour grâce à des apports non-provençaux, rappeler aux jeunes générations, de souche provençale ou extérieure, que si elles font partie d'un pays aussi glorieux que la France, elles puisent leur vitalité dans leur sol ancestral: il faut que ces jeunes générations puissent continuer à réaliser une synthèse harmonieuse entre leur lointaine hérédité provençale et leur avenir bien français, illustrant, une fois encore, la parole du Maître de Maillane:

*Vuejo-nous lis esperanço
E li raive dóu jouvènt,
Dóu passat la remembranço
E la fe dins l'an que vèn!*

Verse-nous les espérances
Et les rêves de la jeunesse,
Le souvenir du passé
Et la foi dans l'an qui vient.

Est-il plus belle philosophie que celle qui est contenue dans cette maxime: unir le souvenir du passé à la foi dans l'avenir?

C'est là tout le Félibrige, c'est là une règle de vie pleine de sagesse! Nous, félibres, nous le savons bien, et je suis reconnaissant aux félibres cannois d'avoir montré — en français, pour que tout le monde, Provençaux et autres puisse s'en rendre compte — que le Félibrige, à Cannes comme ailleurs, a une valeur universelle!

Charles ROSTAING,
Ancien Capoulié du Félibrige.

CHAPITRE I

FÉLIBRES A CANNES:

Emile NÉGRIN et Frédéric MISTRAL

1860 - 1887

par le Cabiscol En Rouland MONCHO

Mèstre d'Obro

Cannes entra dans le félibrige dès le jour où Frédéric Mistral parla de notre ville dans « Calendal », paru en 1866.

Au début du chant IX, le port de Cannes figure dans les trois ports de lumière:

*O bello caro d'or! Lugano
Que de Cassis, Bandòu e Cano,
Fas rire la mar bloundo, espandi li rousié...*

O beau visage d'or! Clarté
Qui de Cassis, Bandol et Cannes,
Fais rire la mer blonde et épanouir les rosiers...

Et dans l'apothéose du chant XII, c'est à Cannes que le pêcheur d'idéal nommé Noël s'embarque, c'est Cannes avec son ciel continuellement amical:

*De l'oundo, alin ounte souleio
L'azur sèmpre que mai s'espeio;
Dins l'er sèmpre que mai tempouriéu, clar e dous,
L'aloués flouris, la limo embaumo,
E lou datié, dins la calaumo,
Jito soun aut bouquet de paumo:
Es Cano, emé soun cèu de-longo amistadous,
E soun urouso coustalado
Franco d'ivèr et de gelado...*

De l'onde, là-bas, où frappe le soleil,
L'azur de plus en plus devient limpide;
Dans l'air de plus en plus tempéré, clair et doux,
L'aloès fleurit, le citron embaume,
Et le dattier, dans la calme étendue,
Lance son haut bouquet de palmes:
C'est Cannes avec son ciel toujours amical,
Et son heureuse suite de coteaux
Exempts d'hiver et de gelée...

Il faut convenir, sans rien ôter au génie du maître, qu'il y a dans ces vers un certain style syndicat d'initiative, palmiers plantés au second empire, et surtout, résurgence peut-être consciente du rôle d'accueil de la résidence de Lord Brougham. Cannes est vouée au rôle de port de lumière et d'amitié, et c'est cette tâche que réalisent, dans la faible mesure des moyens de leurs adhérents, les associations félibréennes de Cannes.

En 1860, Amouretti n'était pas encore né, mais il y avait à Cannes un grand poète, le poète aveugle Emile Négrin qui, conduit par sa douce fille, enchantait les auditoires cannois. Les mauvaises gens le nommaient Homère de village mais c'était au fond reconnaître que l'aède ouvrait une ère nouvelle dont la culture cannoise allait procéder. Emile Négrin est le premier écrivain cannois digne de ce nom, et tout commence avec lui.

En 1871, il publie à Nice ses poèmes dont le plus célèbre est l'admirable Canenco, c'est-à-dire La Cannoise dont il existe deux versions toutes deux valables, entre lesquelles le lecteur choisira. Celle de février 1871, imprimée à Nice, ne paraît pas supérieure à celle de la tradition locale.

LA CANENCO

Première version

I

Parloum proun de la mar de Naple
‘Mè soun sablounous cavalet;
Sei fio blu, sei ruban en chaple,
Sei caranco pleno d'arrêt.
Li, si ve filar lei tartano
E bourdejar lei fin batèu.
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
La nouastro mar a tout plus bèu!

II

Veraï, dins la vicio Castilho
Pouadoun gachar lei voulhajur
Ei fenestroun, de bruno filho
Qu'an d'uei coumo un rasin madur;
Semblo de gento courtsiano
Escapado au bèu Ibrahim.
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
Lei nouastrei filho sount ensin.

Deuxième version

1871

I

Vantoun lou rivage de Naple
'Mè soun sablounous cavalet;
Vantoum lei plajo qu'an un chaple
De peretoun et de galet;
Vantoun la ribo dei sultano
Ounte si ve milo castèu.
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
La nouastro mar a tout plus bèu!

II

Es veraï, dedin la Castilho,
A cado pas, lou viajur
Rescontro de poulido filho
Qu'an d'uei de grafioun madur;
Quòquo fadeto benfatano
Leiz escampalho per camin.
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
Lei nouastrei filho sount ensin.

Première version

III

L'astre reluscant de Maiorco
Jaunisse lei poumeto d'or,
Que li negoucian remorco
A plen batèu, vers d'aoutre port.
Aqui la mai pauro cabano
D'orangié n'a d'autre parèu,
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
Aven d'oranjo et de soulèu.

IV

De flour, lei riche souto clocho
En despensan fouarço escut nòu;
N'en basto per s'emplir la pocho,
E soun plus fier que d'espagnidou;
Uno reino fara la crano,
Per quauque camélia blanc;
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
Nautre sus lei flour, li marchan!

V

Lei long palmié daurat de dati,
Ounte barjacon d'auciloun,
Coume pourriè mancou la Patti
Counsolo dou marrit simoun;
Que n'en digue la caravano?
Que n'en digon lei Bedouin?
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
N'en pouisso dins nouastrei jardin.

VI

A Paris l'ia de bello damo,
E de bello damo à Bourdeù
Que laisson pendre d'oriflamo
A la cimo de sei capeù.

N'an pas tant l'er di cristiano
Que de Lais de Poumpeiï,
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
Nous en ven de tout lei peï.

VII

M'afraion dei grosso tempesto,
Dei glassié, mirau de gean,
De la nèu, que cuerbe la testo
Dou coual de Tende et dou Mount Blanc;
Mai que suble la tramountano,
Vo lou mistrau, vo lou pounen,
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
Li regno toujours lou bèu tems.

Deuxième version

III

A Maiorco, lou cièl flambejo,
Et li a tant de poumo d'or
Que lou coumersant lei carrejo
A plen veissèu vers d'àutre port;
Aqui jamai la tramountano
Deiz ourangié brulo lei grèu,
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
Aven d'arange et de sourèu.

IV

Lei riche souto de vitrino
Eme fouarso despenso fan
Espelir de flour de la Chino,
Et nen sount plus fier qu'Artaban;
Uno rèino marchara crano
Per un pauvre camelia.
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
En pleno terro eici n'i a.

V

Lou palmié qu'a de branco fino
Per lei santo proucessioum,
Ero outro fes en Palestino
Un aubre de proumissioun;
Douno l'abri ei caravano
Et lou manja ei Bedouin.
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
Garnisse oussi nouastrei jardin.

VI

A Paris l'a de grando damo,
De tant grando damo que lèu
Un devot venderié soun amo
Per lei tenir où natureù;
Sebloun de gento courtizano
Escapado de Poumpei,
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
Nous en ven de tout lei peï.

VII

Parloun proun di grosso tempesto,
Doù simoun que seco lou pan,
De la nèu que cuebre la cresto
Dou coual de Tendo et dou Mont Blanc;
Mai que boufe fort la chavano
Ou dou levant ou dou pounent;
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
Li toco pas lou marrit temp.

Première version

VIII

L'i a de gent que vous fan gingino
Meme couro an leissa la pèu,
Perqué pourtavon la faquino
Voualon de superbe toubèu;

Li fàu lou maubre que si palo,
Et la founte, e lou crucifis,
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
Un pan de terro aqui sufis.

Amiei Negrin, Nice.

Deuxième version

VIII

Dounc, meiz amis, que parles d'ilo,
De bousquet, de camp de jasmin;
Que parles de councer dei villo
Ou d'oubado dei tambourin;
Siegue palai, siegue cabano,
Un canenc dira me rezoun;
A ièu que mi fa? Sièu de Cano:
Tout aco nautre ou teneu proun.

Milo Negrin, Nisso 1871.

TRADUCTION EN FRANÇAIS DES DEUX VERSIONS

LA CANOISE

Première version

I

On parle beaucoup de la mer de Naples,
De son rivage sablonneux,
De ses flots bleus, de ses algues déchiquetées,
De ses criques remplies de filets;
On y voit voguer les tartanes
Et louvoyer les légères embarcations.
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Notre mer a tout plus beau!

II

C'est vrai, dans la vieille Castille,
Les voyageurs peuvent admirer
Aux fenêtres, de jeunes filles brunes
Dont l'œil ressemble à un raisin mûr;
On dirait de gentilles odalisques
Echappées du harem d'Ibrahim.
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Nos jeunes filles sont ainsi faites!

III

L'astre resplendissant de Majorque
Jaunit les pommettes d'or
Que le commerçant emporte
A plein navire vers d'autres contrées.
Là, la plus pauvre chaumière
Possède quelques pieds d'orangers.
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Nous avons du soleil et des oranges.

Deuxième version

I

On vante les rivages de Naples
Avec leurs plages sablonneuses,
On vante ses grèves recouvertes
De graviers et de galets.
On vante la rive des sultanes
Où l'on voit mille châteaux.
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Notre mer a tout plus beau!

II

Il est vrai que dans la Castille
A chaque pas, le voyageur
Rencontre de jolies filles
Qui ont des yeux comme des cerises noires;

Une fée bienfaisante
Les parsème dans les chemins.
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Nos filles sont ainsi faites!

III

A Majorque le ciel flamboie,
Et il y a tant de pommes d'or
Que les commerçants les transportent
A pleins bateaux, vers d'autres ports;
Là, jamais la tramontane
Des orangers ne brûle les bourgeons.
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Nous avons des oranges et du soleil?

Première version

IV

Les riches, dans leurs serres,
En dépensant de grosses sommes,
N'ont des fleurs que pour les faire voir,
Et en sont plus fiers qu'un Espagnol;
Une reine se croira beaucoup
Pour quelques camélias blancs.
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Nous, nous marchons sur les fleurs!

V

Les longs palmiers où brille la datte,
Où des oiseaux chantent
Comme ne pourrait le faire la Patti,
Consolent du terrible simoun;
Quoi que disent les caravanes,
Quoi que disent les Bédouins,
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Nos jardins en possèdent aussi!

VI

A Paris il y a de grandes dames,
Il y en a aussi à Bordeaux
Qui laissent flotter des rubans
Sur le haut de leurs chapeaux.
Elles ressemblent moins à des chrétiennes
Qu'à des Laïs de Pompeï.
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Il en vient chez nous de tous les royaumes!

VII

On me fait peur avec les rudes tempêtes
Avec les glaciers, ces gigantesques miroirs,
Avec la neige qui recouvre les cimes
Du col de Tende et du Mont-Blanc;
Mais que la tramontane souffle,
Ou le Mistral, ou le Ponant,
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Ici le beau temps règne toujours!

Deuxième version

IV

Les riches, sous des serres,
A grands frais, font
Epanouir des fleurs de Chine,
Et ils en sont plus fiers qu'Artaban
Une reine s'enorgueillira
Pour un pauvre camélia.
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Ici, il y en a en pleine terre!

V

Le palmier, qui a des branches fines
Pour les saintes processions,
Etait autrefois, en Palestine,
Un arbre de promission.

Il donne l'abri aux caravanes
Et ses fruits aux Bédouins.
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Ils ornent aussi nos jardins!

VI

A Paris, il y a de grandes dames,
De si grandes dames que, vite,
Un dévot vendrait son âme
Pour les tenir au naturel;
Elles ressemblent à de gentilles courtisanes
Echappées de Pompéï.
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Il nous en vient de tous les pays!

VII

On parle beaucoup des rudes tempêtes,
Du Simoun qui dessèche le pain,
De la neige qui couvre la cime
Du Col de Tende et du Mont-Blanc,
Mais que la tornade souffle fort
Du levant ou du ponant,
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Le mauvais temps ne nous atteint pas!

Première version

VIII

Il y a des gens qui vous font envie
Même lorsqu'ils ont rendu l'âme,
Parce qu'ils portaient la redingote
Ils veulent de superbes tombeaux;
Il leur faut le marbre toujours poli,
Et les balustrades, et les croix.
Que m'importe à moi? Je suis de Cannes:
Ici un peu de terre satisfait!

Deuxième version

VIII

Donc, mes amis, que vous parliez d'îles,
De bosquets, de champs de jasmin,
Que vous parliez des concerts des villes
Ou des aubades des tambourins,
Que ce soient des palais ou des chaumières,
Un Cannois dira avec raison:
Que m'importe à moi? Je suis de Canne:
Tout cela nous en possédons!

Traduction Emile Négrin.

La comparaison des deux versions est révélatrice de l'influence du félibrige sur Emile Négrin. Nous avons des éléments de sa correspondance, en français, avec Frédéric Mistral, où l'orthographe est notamment l'objet de discussions. Le texte imprimé à Nice en 1871 porte l'orthographe proprement cannoise, le texte final est une sorte de compromis (iéu et non plus iù) sur le plan de l'orthographe et l'inspiration est moins naïve et plus savante... Les deux textes sont savoureux, à noter quelques pointes sur les dames de Bordeaux par exemple. Le mistral a soufflé et l'inspiration est plus chrétienne en dépit des reproches que le sieur Lalauvette, « Une volée de Sonnets sur Cannes », imprimée à Cannes en 1879, donne dans sa page 45: Au poète Négrin, enterré civilement!

Négrin, je n'aime pas qu'apostat du baptême,
On descende au tombeau sans la croix du Sauveur,
Sans avoir demandé pardon au Dieu suprême
Et sans avoir versé quelques larmes du cœur... »

Le prosaïsme de Lalauvette nuit à l'excellence de l'intention. Emile Négrin, qualifié de « fier poète » est en tout cas un vrai poète.

La devise d'Emile Négrin était, Amor, Honor, Labor.

F. Mouton termine un article sur E. Négrin, dans *le Littoral* du 31 décembre 1890, par ces vers:

Honor, es pèr l'ounnour qu'as produiga ta vido,
Labor, es au travail qu'as demanda toun pan,

Amor, l'amour fugué ta souleto embelido
En te donnant un bel enfant.

Honor, c'est pour l'honneur que tu as prodigué ta vie,
Labor, c'est au travail que tu as demandé ton pain
Amor, l'amour fut ta seule embellie
En te donnant un bel enfant.

Pour la Noël de 1873, Mistral reçut des figues cueillies entre Cannes et Antibes, que lui adressa Madame Guillaumont. Les Isclo d'or, p. 418, ont conservé ce sonnet « A Madame Guillaumont d'Antibes qui m'avait envoyé des figues »:

Davans de figo, coume aquéli
Madamo, que m'avès manda,
Aurié segur canta Vergèli
E Teoucite aurié bada.

Devié penja, douço coume éli,
La frucho d'or au mont Ida;
E quand prechavo l'evangèli,
Aurien au bon Diéu agrada.

Ansin, dins la Prouvenço antico,
Li castelano pouetico
Quand lou troubaire avié fini,

Em' un sourire l'estrenavon
Divinamen e iè dounavon
La bluio flour dóu souveni.

Maiano, per Calèndo de 1873.

A Mme Guillaumont, d'Antibes, qui m'avait envoyé des figues:

Devant des figues comme celles,
Madame, que vous m'avez envoyées,
Virgile aurait chanté certainement
Et Théocrite eût crié merveille.

Doux comme elles devaient pendre,
Au mont Ida, les fruits d'or,
Et, lorsqu'il prêchait l'Évangile,
Au bon Dieu elles auraient plu.

Ainsi, dans l'antique Provence,
Les châtelaines poétiques,
Quand le Troubadour avait fini,

Avec un sourire le guerdonnaient
Divinement et lui donnaient
La fleur bleue du souvenir.

Maillane, à la Noël de 1873.

Traduction de F. Mistral.

Madame Guillaumont répliqua:

Aimable Poète,

Laissez-moi vous dire combien je suis flattée de l'accueil fait à nos fruits: jamais ils ne m'ont paru meilleurs, et vous les faites d'un prix inestimable, puisque, à leur occasion, le chantre de Mirèio nous veut bien promettre un sonnet...

Merci donc d'avance, et permettez-moi de vous dire que nous serions honorés autant que charmés si, à votre prochain voyage à Nice, vous vouliez accepter sous notre toit une franche et cordiale hospitalité. Mon mari serait heureux de faire votre connaissance.

Agréez, Monsieur et Aimable Poète, l'assurance de ma parfaite considération.

Clarisse GUILLAUMONT-GERLOWSKY.

Antibes, le 19-XII-1872.

La première lettre de Frédéric Mistral a été retrouvée dans les papiers de Mistral en 1958 par le professeur Boutière qui en a informé Me Henri Guillaumont, lequel nous en a transmis le texte, publié en fac-similé avec l'autorisation de M. Frédéric Mistral neveu et Elie Tramin, administrateurs de la propriété littéraire de Frédéric Mistral, comme pour les autres textes de Mistral. La lettre de Mme Mistral avec l'autorisation très exceptionnelle de son neveu communiquée par Mlle Tildette Vidal. La carte provient de notre excellent confrère, M. le bâtonnier Reignier. La photographie de M. le président Georges Baussy.

C'est en 1876 que le Félibrige s'oriente vers une grande association. Amouretti n'a que 13 ans et suit les petites classes de grammaire du collège Stanislas. Mérimée est enterré au Grand Jas depuis 7 ans. La Société Scientifique et Littéraire de 1866 se reconstitue timidement. Cannes n'a pas encore pris son aspect de capitale intellectuelle qu'elle prendra brusquement en 1887, année du mûrissement.

Il est évident qu'il n'y a point de floraison sans cheminement de racines et que les fruits ne passent pas les promesses des fleurs.

CHAPITRE II

L'ESCOLO DE LERIN DE LA SANTO ESTELLO

DE 1887 A CELLE DE 1922

par Hélène MONCHO-MEYNARD

Professeur de lettres, Secretàri de l'Escolo

Lorsque je fus nommée professeur à Cannes le 1er mars 1926, je ne me doutais pas que j'aurais à m'occuper de l'Escolo de Lerin. J'y trouvai comme collègue celle qui n'était pas encore la plus grande poétesse provençale, Marcelle Drutel. Elle suivait les cours de François Garbier lui apprit à faire des vers provençaux et chanta d'abord le vin de Sisteron, comme l'avait fait Paul Arène. Ainsi le félibrige moderne où Marcelle Drutel, majorale et, passez-moi le mot, un de nos leaders, joue un si grand rôle, se rattachait à l'Escolo de Lerin.

Comment cette Escolo prit-elle naissance? Hélas! il n'existe aucun ouvrage qui ait précédé celui-ci et cent ans après nous devons recueillir les témoignages épars. J'ai dépouillé les journaux du temps et l'arrière-petite-fille du fondateur, Andrée Mouton, a bien voulu apporter, avec son adhésion, les papiers du premier cabiscol. Mademoiselle Vidal a également pieusement conservé et communiqué les documents de son père.

Quel dommage que les autres descendants des félibres cannois, aient, sauf Marc Garbier, négligé ce devoir!

I. — 1887: LA FONDATION

Il semble que Stephen Liégeard, qui reconstituait une nouvelle fois la Société Scientifique et Littéraire de Cannes, ait encouragé les vieux Cannois à former une véritable Escola du Félibrige.

Reproduction du programme des fêtes données à l'occasion des jeux floraux du Félibrige sous le patronage de la Société Scientifique et Littéraire et du Comité d'Intérêt Local avec le bienveillant concours de la Municipalité le 27 mars 1887.

La page 1 s'ouvre sur ces vers de Mistral:

*Sian tout d'ami, sian tout de fraire,
Sian li cantaire dóu pais!
Tout enfantoun amo sa mairo,
Tout auceloun amo soun nis:
Noste ceù blù, noste terraire
Soun per nous-autre un paradis...*

Nous sommes tous des amis, nous sommes tous des frères, Nous sommes les chanteurs du pays!
Tout enfançon aime sa mère,
Tout oisillon aime son nid:
Notre ciel bleu, notre terroir
Sont pour nous un paradis...

Et ceux de William Charles Bonaparte - Wyse:

*Toun bèu sejour, o Cano! est lou bau encanta
Qu'i pople palinen rend la roso santa,
E sara pèr degun noun, jamai óublida,
Qu'i jour que l'orro Pèsto alargavo sis alo
Sus ti sorre, li villo e li vau vesinalo
Eres un astre, tu, dins la nuie generalo!*

Ton beau séjour, ô Cannes! est le lieu enchanté
Qui, aux peuples pâlis, rend la rose santé,

Et par nul jamais ne sera oublié,
Qui, aux jours où l'horrible Peste étendait ses ailes
Sur tes sœurs, les villes et les vallées voisines,
Toi, tu étais un astre dans la nuit générale!

Jean Monné, Secrétaire de la Maintenance de Provence, avait de Paris, le 15 décembre 1886, adressé une lettre à tous les félibres pour les inviter au concours.

Le Comité comprenait: Stephen Liégeard, Président de la Société Scientifique et Littéraire, Maître ès jeux floraux; Rolland, ancien président de la Cour d'appel d'Aix; François Mouton, Président du Comité d'Intérêt local, félibre mainteneur. Le premier secrétaire était Amouretti, aidé de J. Jourdan et F. Verne. On notait les félibres: docteur Bernard, l'abbé Magnan, Antoine Hugues, Henri Giraud, Maurice Raimbault, P. Jeancard, J. Hommey, Honoré Vial, Bœuf, M. Girard, L. Icart, docteur Toreille et Funel de Vence, ainsi que Roubert et Michel fils, André Barbles, maire de Lorgues, l'abbé Carlevan, curé de Gars, Habay, de Saint-Raphaël, et Guérin, de Fréjus. Le chevalier de Colquhoun, de Laval, le pasteur Marrault, Mes Bérenger, Maguelonne, F. Jacob, avocats; J. Hibert, avoué, vice-président du conseil général; Westermann, notaire; Geisendorf, vice-consul d'Angleterre; les ingénieurs J. Teysseire, Lebrun, C. Michel et A. Arluc; les architectes, L. Vianay et Louis Nouveau, les docteurs Fournier et Gruzou; les banquiers L. Cognet, Le Goff, Perrugia, Riddett, Terran, le Commandant Rousiot, les industriels P. et L. Négrin; de la Morinière, directeur des Postes; Thémèze, secrétaire général de la mairie; Léandre Sardou, président honoraire de la Société des Sciences et Arts de Nice, qui n'excipait pas de son titre de fondateur de l'Escolo de Bellanda.

P. Millet, premier adjoint; Edouard Bertrand, autre adjoint, et A. Maire, Ellmer, Gimbert aîné, Guillon, J. Loubet, Perréard, J. Roux, Schmid, président du Syndicat des Maîtres d'Hôtel; Orenge, Bon, Aubin, président du Cercle Philharmonique de Cannes...

Le compte rendu parut dans le bulletin officiel Le Felibrige:

Lou 27 de Mai la vilo de Cano es en festo... Li felibre soun aqui. M. Mouton li reçaup e li complimento superbamen, e Mistral:

- Vosto gènto villo de Cano es nascudo, coume l'avès tant bèn di, d'un poutoun de la Mar e dóu soulèu. Li felibre sian vengu à l'endavans de la Primavera. Eici li flour espandisson, nautre adusèn li flour de nostre terraire: li flour de la pouèsio prouvençalo; laissas me creire que saran pèr vautre autant caro, autant amado...

L'endeman à St-Ounourat lou repas es redoulent e gergoula, lou vin de Gaudò et dóu Canet dardaio dins li got.

Mistral s'aubouro e nous regalo de la Communioun di Sant Di labro dóu mèstre, li vers toumbon melicousamen dins lis amo; mai, subran pau à cha pau, lou cor dóu pouèto es esmougu, sis iue regounfla de lagremo, tout à cop desgorgon e noste capoulié es dins l'óbligacioun de quita la taulo pèr ana piousamen ploura d'un desbord de bonur, de joio e d'esperanço souto li pin benesi de l'isclo santo.

Le 27 mai, la ville de Cannes est en fête... Les félibres sont là. M. Mouton les recoit et les complimente superbement, et Mistral:

- Votre gente ville de Cannes est née, comme vous l'avez si bien dit, d'un baiser de la Mer et du Soleil. Les félibres sont venus au-devant du Printemps. Ici les fleurs s'épanouissent, nous, nous apportons les fleurs de notre terroir, les fleurs de la poésie provençale. Laissez-moi croire qu'elles seront pour vous aussi chères, autant aimées...

Le lendemain, à Saint-Honorat, le repas est tout parfumé de thym, le vin de la Gaude et du Cannel brille dans les verres. Mistral se lève et nous régale de la Communion des Saints. Des lèvres du maître, les vers tombent comme du miel dans les âmes; mais peu à peu le cœur du poète est ému, les larmes qui gonflaient ses paupières tout à coup débordent et notre capoulié est dans l'obligation de quitter la table pour aller pieusement pleurer d'un trop-plein de bonheur, de joie et d'espérance, sous les pins bénits de l'île sainte.

Ces larmes de Mistral donnent à notre école un caractère sacré pour tous les Provençaux.

A noter que dix ans auparavant, Lalauvette assistant aux bénédictions des cloches de Saint-Honorat écrivait:

Ces bords ont vu naguère une fête splendide;
Le beau soleil brillait sur son trône d'azur,
Et cent voiles glissant sur cette mer limpide,
Abordaient en ces lieux où passe un souffle pur.
Tout à coup, un prélat, comme un ange candide,
Monte d'un pied léger sur un pan de vieux mur,
Reste des temps anciens... et sur la foule avide,
De son génie ardent, avec un geste sûr,
Laisse tomber des flots de paroles brillantes.
Les âmes écoutaient de bonheur palpitantes,
Puis l'airain fut sacré sur des gazons fleuris;
Une heure après, dans l'air des lyres immortelles
Chantaient avec les voix de trois cloches nouvelles:
- Gloire à Dieu! Gloire au Christ! Gloire au vaillant
Terris! »

(NB.: Elles continuent.)

Le 28 mars 1887, le *reglaman* était adopté par décision de la maintenance de Provence.

REGLAMEN DE L'ESCOLO DE CANO

E DÓU DESPARTEMEN

Dicho ESCOLO DE LERIN

ART. 1. — L'Escolo de Lerin es creado segound l'esperit de l'Estatut du Felibrige, e l'óbligacioun prescricho pèr l'article XXXVII. L'escolo coumpren tres tiero de membre: Li Patroun (tóuti felibre); li Felibre; Lis Ajudaire.

ART. 2. — Li Patroun soun, à l'ourigino, li set Felibre qu'an founda l'Escolo, siegue li Direitour que, pièi en remembranço d'aquelo istitucioun e perfin de manteni sempre lou noumbre felibren de set, elegisson, èli meme, dins la tiero di Felibre, un nouvèu Patroun chasco fe qu'un dis ancian ven à se retira o à mourir.

ART. 3. — Li Felibre soun tóuti li membre atiéu de l'Escolo.

ART. 4. — Par Ajudaire, o Soucietari Ajudaire, s'entend tóuti lis amaire de la causo prouvençalo, ome de scienci d'art o de lettro, que soun pancaro dóu felibrige.

ART. 5. — D'aro en avans, quau voudra èstre reçaupu dins l'Escolo de Lerin, déura adreissa uno demando pèr letro au Cabiscòu e faire la provo de sa capacita en proudusent uno coumpausicioun prouvençalo en proso o en vers, vo bèn en adusent uno pausito de counessenço dins li scienci o lis art. Fau, de mai, que tout poustulant siegue presenta pèr dous membre de l'Escolo. Se la demando es acuhido, lou recipiendari n'en sera avisa pèr uno letro dóu Cabiscòu que li servira de carto d'intrado, à parti de l'acamp venènt. La decisioun sera presso à la seguido de l'escutin secret dins uno reünion tengudo esprès e coumpausado soulamen di Membre dóu Burèu e di Patroun. Dins li sesiho d'aquelo espèci, lou Cabiscòu a lou dre de vouta double pèr preveni lou cas ounte li voues restarien en balans.

ART. 6. — L'Escolo, selon si besoun e si visto, poudra s'agrega jusqu'à quatre Souto-Cabsicòu e un Tresourié.

ART. 7. — En coumtant sus l'ajudo pouderouso de la Municipalita e d'un nombre ilimita de Soucietaire ajudaire à escoutissoun voulountàri, l'Escolo se chausira de prouffessor pèr la littérature felibrenco, pèr lis elemen de Musico e de Cant, e pèr l'estùdi dóu Tambourin.

Es pèr lou mouien d'aquélis estùdi agravido que li jouvènt poudran èstre destourna de la marrido vido que menon dins li café cantant e autre liò de perdicioun. L'obro de l'Escolo n'en devendra que mai mouralo, e es en seguissènt aquest noble but que troubara toute l'ajudo necito dins d'apount di Soucietàri à escoutissoun voulountàri.

ART. 10. — Li loucau de l'Escolo seran proubablamen fourni pèr la Municipalita.

ART. 11. — L'escolo fourmara uno biblioteco felibrenco que sera tengudo pèr lou prouffessor de Lengo prouvençalo souto la direcioun dóu burèu de l'Escolo. La biblioutèco sera duberto au public à gratis o pèr abounamen.

ART. 12.—L'argent de l'Escolo servira d'abord pèr si depenso; lou resto sera emplega selon la voulounta dóu Burèu (?)

ART. 17. — Li membre de l'Escolo e sis ajudaire se réuniran à tout lou mens uno fes l'an, à l'isclo de Sant-Ounourat dóu premier au quinze de mai, en remembranço de nòsti bèlli fèsto di Jo Flourau di 27 e 28 de mars 1887, e se taulejara en aquest jour de grando felibrejado. Lis àutri jour de reünion saran designa pèr lou Cabiscòu à bel eime.

ART. 18. — L'escolo de Cano vòu èstre un'escolo vivènto e agissentò, vaqui perque pren lou biais d'estendre lou cadre dis atribucioun ourdinàri dis escolo, pensant bèn faire e óuteni perèu l'aproubacioun de tóuto la Mantenènço.

Ainsi fach à Cano lou 25 d'Abrieu 1887.

Li Patroun Foundadou:

- Francès MOUTON, Cabiscòu;
- Leoun JEANCARD, Souto Cabiscòu;
- Pèire MILLET, Souto Cabiscòu;
- Maurise RAIMBAULT, Souto Cabiscòu;
- Frederi AMOURETTI, Souto Cabiscòu;
- Jósè BERENGER, Tresourié;
- Enri GIRAUD, Secretàri.

Vist et aprouva, Lou Sendi de Prouvenço Jósè Huot.

REGLEMENT DE L'ECOLE DE CANNES

ET DU DEPARTEMENT

DITE ECOLE DE LERINS

ART. 1. — L'Ecole de Lérins est créée selon l'esprit des statuts du Félibrige et l'obligation prescrite par l'art 37.

L'Ecole comprend trois tiers de membres: les Patrons (tous félibres), les Félibres, les Assistants.

ART. 2. — Les Patrons sont à l'origine les sept félibres qui ont fondé l'Ecole, soit les directeurs qui, par la suite, en souvenir de cette institution et afin de maintenir toujours le nombre félibréen de sept, élisent eux-mêmes, parmi les Félibres, un nouveau Patron chaque fois que l'un des anciens vient à se retirer ou à mourir.

ART. 3. — Les Félibres sont tous les membres actifs de l'école.

ART. 4. — Par Assistant ou Sociétaire assistant on entend tous les amis de la cause provençale, hommes de science, d'art ou de lettres qui ne sont pas encore membres du félibrige.

ART. 5. — A l'avenir, celui qui voudra être reçu à l'Ecole de Lérins devra adresser une demande écrite au cabiscol et faire la preuve de sa capacité en produisant une composition provençale en prose ou en vers, ou bien en apportant quelques connaissances dans les sciences ou les arts. Il faut de plus que tout postulant soit présenté par deux membres de l'Ecole. Si la demande est agréée, le récipiendaire en sera avisé par une lettre du cabiscol qui lui servira de carte d'entrée, à partir de la réunion suivante. La décision sera prise à la suite d'un scrutin secret dans une réunion tenue exprès et composée seulement des membres du bureau et des patrons. Dans les séances de cette sorte, le cabiscol a le droit de voter double pour prévenir le cas où les voix seraient en balance.

ART. 6. — L'Ecole, suivant ses besoins et ses buts, pourra s'adjoindre jusqu'à quatre vice-présidents et un trésorier.

ART. 7. — En comptant sur l'aide puissante de la municipalité et d'un nombre illimité de Sociétaires assistants à cotisations volontaires, l'Ecole se choisira des professeurs pour la littérature félibréenne, pour les éléments de musique et de

chant et pour l'étude du tambourin. C'est par le moyen de ces études agréables que les jeunes pourront être détournés de la vie mauvaise qu'ils mènent dans les cafés chantants et autres lieux de perdition. L'œuvre de l'Ecole n'en deviendra que plus morale, et c'est en suivant ce noble but qu'elle trouvera l'aide nécessaire dans l'appoint des cotisations volontaires.

ART. 10. — Les locaux de l'Ecole seront probablement fournis par la municipalité.

ART. 11. — L'Ecole formera une bibliothèque félibréenne qui sera tenue par le professeur de langue provençale, sous la direction du bureau de l'Ecole. La bibliothèque sera ouverte au public gratuitement ou par abonnement.

ART. 12. — L'argent de l'Ecole servira d'abord pour ses dépenses, le reste sera employé selon la volonté du bureau.

ART. 17. — Les membres de l'Ecole et ses assistants se réuniront au moins une fois par an à l'île de Saint-Honorat, du 1er, au 15 mai, en souvenir de notre belle fête des jeux floraux des 27 et 28 mars 1887, et feront un banquet en ce jour de grande fête félibréenne. Les autres jours de réunion seront désignés par le cabiscol à son gré.

ART. 18. — L'Ecole de Cannes veut être une école vivante et agissante, c'est pourquoi elle prend la liberté d'étendre le cadre des attributions ordinaires des écoles, pensant bien faire et obtenir également l'approbation de toute la Maintenance.

Fait à Cannes, le 25 avril 1887.

Les Patrons fondateurs:

François Mouton, cabiscol; Léon Jeancard, sous-cabiscol; Pierre Millet, sous-cabiscol; Maurice Raimbault, sous-cabiscol; Frédéric Amouretti, sous-cabiscol; Joseph Bérenger, trésorier; Henri Giraud, secrétaire.

Vu et approuvé, le Syndic de Provence, Joseph Huot.

Dans la liste des manteneris de l'Escolo de Lerin: Mmes Micol, Lucy Docteur, de Santeiron de Saint-Clément, comtesse de Chambrun au Cartabèu depuis 1885 avec Mlle Justine Guibout de Santeuil. Depuis 1887, la Baronne d'Ottensfels d'Affry et Mme de Sorbiers de la Tourasse.

Pour les Mantenère:

— Depuis 1877, Comte Hélion de Barrême, Charles Baron, architecte. Emile Baussy, greffier, Jean Baussy, étudiant, Bérenger, avocat, Albert Bernard;

— Depuis 1878, J.-B. Calvino, à Nice; Paul Négrin, directeur des Verreries;

— Depuis 1881, Charles Bœuf (Vallauris), Louis Funel (instituteur à Vence), l'abbé Paul Magnan (vicaire à Cannes), Paul Sénéquier (juge de paix à Grasse);

— Depuis 1882, Joseph François Amouretti, professeur; James Andrews; Dr Marius Bernard; Dr Pierre-Louis; Henri Marcy, avocat;

— Depuis 1883, Bernard-Attanoux, avocat à Nice; Dr de Bonnal; François Antoine Brun; Henri Morris, architecte;

— Depuis 1885, Théodore Etienne, juge de paix à Puget-Théniers; J.-B. Lan; François Mouton; Léopold Roque, instituteur à Vence; Louis Roubert, directeur école communale de Vence; Docteur Torreille; Jean François Verne, syndic de faillites;

— Depuis 1886, Marius Gazielly; Geisendorf; Dr Auguste Geoffroy; abbé Giraud, directeur de l'Institut Saint-Georges; Maurice Girard, capitaine au long cours; Maurice Raimbault, employé de l'enregistrement; Honoré Vial, distillateur.

On notera le nombre de Niçois et de Vençois.

L'Escolo de Bellanda n'ayant pas vécu plus de quatre ans après sa fondation en 1881, Cannes a maintenu la flamme du félibrige, seule pour le département.

C'est en 1888 qu'Henri Giraud écrivit « Aux Gafarello de la mar », c'est-à-dire aux mouettes.

I GAFARELLO DE LA MAR

Vòsti pèu desnousa sus une espalo nuso
Brihon souto li rai dardaïant dóu soulèu;
Vosto man mistoulino emé gràci s'amuso
A n'en torso li blound o li negri trachèu.

La mar, qu'à vòsti pèd vèn espouca, crentouso,
En bresihant vous dis: « vène jouga 'mé iéu!
Vène me poutouna de tis labro courouso
E bagna ti membroun dins mi flot agradiéu! »

E subran sourrisès; dins l'aigo que vous crido,
Fernissent un brissoun, alègro vous jitas,
Gafouaias... D'à cha pau la mar devèn marrido;

L'oundo bombejo e bramo; en risènt la sautas;
Mai curbis voste cor tant calin, chatouneto,
E laisso à vòsti pèu milo e milo perleto.

AUX MOUETTES DE LA MER

Vos cheveux dénoués sur une épaule nue
Brillent sous les rayons éblouissants du soleil;
Votre main délicate avec grâce s'amuse
A en tordre les mèches brunes ou blondes.

La mer qui, à vos pieds vient éclabousser, timide,
En gazouillant vous dit: « Viens jouer avec moi!
Viens me baiser de tes lèvres riantes
Et baigner tes membres dans mes flots agréables! »

Et soudain vous souriez; dans l'eau qui vous appelle,
En frémissant un peu, vous vous jetez allègrement,
Vous pataugez... Peu à peu la mer devient mauvaise;

L'onde se gonfle et hurle; en riant vous la sautez;
Mais elle recouvre votre corps si câlin, fillettes,
Et laisse à vos cheveux mille et mille petites perles.

II. — MOUTON ET RAIMBAULT

Les papiers de Mouton donnent quelque saveur au caractère du premier cabiscol. Bon père de famille, attaché à sa bourgade, il signe « le Vieux Cannois » dans les journaux, des articles et des vers en français. Les articles sont un peu bougons et les vers manquent parfois d'envolée. En provençal, « Lou Biòu », écrit le 1^{er} août 1920, sera le dernier poème.

A lou capeou
Dóu troubaire,
Paoure biòu
Qu'a fa son paire!

Il a le chapeau
Du trouvère,
Le pauvre bœuf
Qu'a fait son père!

Ecrit l'ancien cabiscol qui a oublié l'orthographe mistralienne. Son meilleur poème reste son apostrophe le 14 janvier 1888 à l'impératrice du Brésil:

Majesta,
Sias la digno mouié d'aquéu que vòu tout èstre
E que cerco pertout pèr trouba lou bonur,
Qu'à soun pople devot voudrié leissa segur
Emé la douço pas, lou prougrès, lou bèn èstre.
Longo mai segoundès l'eisèmple de vertu
Que mostro un tant beù paire
A l'univers tout esmougu
Es bèn, à nòsti iue, lou rèi dis emperaire.

Majesté,
Vous êtes la digne moitié de celui qui veut être tout
Et qui cherche partout pour trouver le bonheur,
Qu'à son peuple dévot il voudrait laisser sûrement
Avec la douce paix, le progrès, le bien-être.
Puissiez-vous longtemps suivre l'exemple de vertu
Que montre un si bon père
A l'univers tout ému
Et qui est bien, à nos yeux, le roi des empereurs.

Auparavant, le 10 mai 1887, l'Escolo de Lerin, felibrejant en l'île de Saint-Honorat pour honorer son visiteur de marque Paul Mariéton, envoya ce télégramme aux frères assemblés dans la ville de Digne:

L'escolo lerinenco
Acampado à Lerin
Vous mando una pervenco
Vengudo dins li pin.

MOUTON, MARIETON, GIRAUD.

L'Ecole lérinenque
Réunie à Lérins
Vous envoie une pervenche
Cueillie sous les pins.

En 1888, Felix Lasserre de Cannes reçoit une mention aux jeux floraux. François Garbier publie dans le journal « Le Commerce » de Grasse un bel article en provençal sur Bellaud de la Bellaudière. En 1889 l'abbé Ardisson, de Cannes, obtient le premier sermon en provençal dans Saint Jacques de Grasse, grâce au père Mauran. La même année mourut Pierre Barbe, ancien maire de Cannes, qui avait adhéré au félibrige. L'imprimerie des moines de Lérins publiait « Lis Eros de Lerins », de Léon Sparriat. Chacun se redisant les phrases du discours de Mistral à Cannes comprenait que cette terre avait son rôle à jouer dans la reconstruction de l'empire du soleil.

Eh bèn, rapelas-vous de ço que iéu vous dise. Le jour ounte li pople celebraran ensemble la grand felbrejado de l'unioun dins la pas e dins la liberta, aquéli o Provençau, qu'auran coume nous àutre sauva e fa valé si titre de noblesso auran sa plaço à taulo e béuran lou vin d'ounour. Mai aquéli qu'auran perdu soun noum e vendu soun dre d'einat pèr un tian de lentiho escoularan lou founs di fiolo e rasclaran de cano.

Eh bien! rappelez-vous ce que je vous dis. Le jour où les peuples célèbreront ensemble la grande félibréjade de l'union dans la paix et la liberté, ceux, ô Provençaux, qui, comme nous, auront sauvé et fait valoir leurs titres de noblesse, auront leur place à table et boiront le vin d'honneur. Mais ceux qui auront perdu leur nom et vendu leur droit d'ânesse pour un plat de lentilles, égoutteront le fond des bouteilles et racleront des cannes.

Ces paroles prophétiques pour annoncer qu'après l'ère des nationalismes il y aurait la libération des vraies nations, celles qui ont une âme. L'Europe des provinces, l'Unesco ne sont que de timides pas vers la hiérarchie de

l'intelligence que Lamartine et Mistral ont prévue.

En attendant, le 25 mars 1889, un anniversaire à ne pas oublier, le jeune félibre William Geisendorf, fils du vice-consul de Suisse, était assassiné en Ligurie, alors qu'il avait à peine 25 ans. De Brésil, d'Irlande, de Suisse, on vient au Félibrige par Cannes.

En 1890, les fêtes unissent la Provence et la Toscane.

Le 10 décembre 1890, le Bureau est renouvelé:

Cabiscòu: Maurise Rimbault;

Souto Cabiscòu: Li mege Geoffroy et Bernard emé J. Jourdan;

Tresourié: J. Bérenger, avocat;

Secretàri: Mario Bertrand;

François Mouton est proclamé *cabiscòu ounouràri*.

L'Escolo demande à la municipalité de graver sur la tombe d'Emile Négrin les vers qu'il avait préparés:

Ounte fugué lou brès fau que siègue la toumbo!

Là où fut le berceau il faut que soit la tombe!

L'abbé Ardisson prêche tous les dimanches en lengo nostro, à Saint-Vincent de Paul, et un cours de provençal est enfin ouvert.

Il est impossible de donner la liste des publications provençales que les années font accumuler.

Par contre, il semble nécessaire de donner le célèbre poème du cabiscol Rimbault, devenu majoral, cigale de Nice.

LA CHATO-ECO

Amigueto

Belugueto

Digo-me, m'ames un pau?

— Pau.

— Iéu soufrisse

Reboulisse:

Mai que te fai, perdigau?

— Gau

— Toun piès, chato,

Dounc acato

Un cor mai dur que lou rò?

— O

— La floureto
D'amoureto
La vos leissa se passi?
— Si.

— Sies foullasso!
Vièio e lasso
Un jour plouraras à moun noum.
— Noun.

— Margarido
Tant marrido
Anaras au Garagai
— Ai!

— Car Diéu douno
I Chatouno
Li jouvent pèr lis ama.
— Ah!

— Rend urouso
L'amourouso
Sus terro em'au cèu tambèn.
— Bèn!

— Mai lou Diable
'M' un rediable
Reviro en un four bèn caud
— Quau?

— La testardo
Que trop tardo
A'n devé tant agradiéu.
— Diéu!

— Que toun amo
Ane i flammo
Pèr toujours, voudriés acò?
— Oh!

— L'infèr bado
Mai de-bado
Douno ta man, qu'ai l'esté.
— Té.

— Coume t'ame!
Sarié flame
Se tu m'amaves peréu.
— Héu!

— Que que digues
Ploures, rigues
Un poutoun iéu te farai.
— Rai.

— Té, mignoto
Couquinoto
Coume troves èsti dous?
— Dous.

— Sai qu'encaro
O ma caro
Te n'en fariéu bèn quaucun
— Qu'un??

Jeune amie
Petite étincelle
Dis-moi, m'aimes-tu un peu?
— Peu.

— Que je souffre
Que je brûle:
Mais qu'est-ce que cela te fait, ma petite perdrix?
— Ris.

— Ton sein, jeune fille,
Cache donc
Un cœur plus dur que le roc?
— Oc.

— La fleurette
D'amourette
Tu veux la laisser, évanouie?
— Oui.

— Tu es folle!
Vieille et usée
Un jour tu pleureras à mon nom.
— Non.

— Marguerite
Si méchante
Tu iras au gouffre de Garagai.
— Aïe!

— Car Dieu donne
Aux jeunes filles
Les jeunes gens pour les aimer.
— Eh!

— Il rend heureuse
L'amoureuse
Sur terre et même au ciel.
— Ciel!

— Mais le Diable
Avec un tisonnier
La retourne dans un four bien chaud.
— Oh! (quelle?)

— La cabocharde
Qui trop tarde
A un devoir si agréable.
— Seigneur!

— Que ton âme
Aille aux flammes
Pour toujours, voudrais-tu cela?
— Eh là!

— L'enfer est béant
Mais en vain
Donne ta main, que j'ai le secret.
— Tiens.

— Comme je t'aime
Je serais étincelant
Si tu m'aimais pareillement.
— Euh!

— Quoi que tu dises
Que tu pleures, que tu ries,
Je te ferai un baiser.
— Bavardage.

— Tiens, mignonne
Petite friponne
Comment trouves-tu que soient deux?
— Doux.

— Je sais qu'encore
O ma chère
Je t'en ferais bien quelqu'un.
— Qu'un??

III. — MARIE BERTRAND

Au départ de Raimbault, Marie Bertrand hérita naturellement du cabiscolat. C'était une âme d'enfant dans un corps malhabile et les Cannois se moquaient de son grand chapeau de félibre, de sa tenue négligée, de ses distractions. Conservateur de la Bibliothèque municipale après Henri Thierry de la Ville d'Avray, il eut la douleur de voir détruire, par la cupidité d'un Cannois, pourtant catholique, la plus vieille chapelle de Cannes, celle qu'il aimait tant. Les ouvriers, raconte le professeur Aubenas qui en fut le témoin, bousculaient en raillant le vieux félibre qui cherchait à sauver quelques souvenirs de sa chère chapelle Saint-Nicolas et s'éloignait en pleurant:

LA CAPELLO SANT NICOULAU

Toustems, tant que viéurai, n'en gardarai memòri
Dóu jour — Avièu vint an — que cercant 'n ideau
Venguère pantaia proche de l'ouratòri
Dóu patroun di Canen, lou grand Sant Nicoulau.

Dins li óulivié gris avié nimbe de glòri,
Que lou soulèu tremount ié trasié sis ùiau:
Vuèi lou van demouli pèr basti la belòri!
D'un garage d'auto lou triste e laid casau.

E, plouran sus toun sort, antico capelleto;
Vole me remembra ço que dis lou poueto:
Mounumen dóu passa mai fresc que l'aveni,

Siege de la Prouvenço o siege de la Franço,
Mounte trouba la gau d'une egalo esperanço
Que vague la douçour de voste souveni?

LA CHAPELLE SAINT-NICOLAS

Toujours, tant que je vivrai, je garderai le souvenir
Du jour — j'avais vingt ans — où cherchant un idéal
Je vins rêver tout près de l'oratoire
Du patron des Cannois, le grand saint Nicolas.

Dans les oliviers gris il avait un nimbe de gloire
Dont le soleil, là-haut, traçait les rayons;
Aujourd'hui on va le démolir pour bâtir la parure (!)
D'un garage d'auto la bâtisse laide et triste.

Et, pleurant sur ton sort, antique chapelle,
Je veux me rappeler ce que dit le poète:
Monuments du passé plus jeunes que l'avenir,

Que vous soyez de Provence ou bien de France,
Où trouver la joie d'une égale espérance
Qui vaille la douceur de votre souvenir?

Dans Cannes, nascudo d'un poutoun de l'auro e dóu soulèu, les felibrejado continuent, mais l'approche de la guerre et la guerre vont ralentir l'action profonde ou, tout au moins, l'action spectaculaire.

Le 17 décembre 1896, Paul Arène, majoral, est mort. Le capoulié Roumanille disparaît aussi et la première génération du félibrige quitte peu à peu la scène du monde sans être toujours bien relayée. Mistral lui-même ne considère-t-il pas Cannes surtout comme un lieu de repos? Mais il n'oublie pas la leçon de 1887, joyau oublié du monde qui resurgira un jour et il envoie des vers sybillins à François Coppée, hivernant à Cannec en 1893 (Lis óulivado, p. 162).

Pèr escouta nòsti Sereno
Poueto ami, sus nosto areno
Ajasso-te dins lou soulèu,
Quéli t'ensignaran, belèu,
Liu gourg blaven ounte barrulo
La coupo d'or dóu rèi de Tulo.

Pour écouter nos sirènes,
Poète ami, sur notre sable
Couche-toi dans le soleil,
Elles t'enseigneront peut-être,
Le gouffre bleuâtre où roule
La coupe d'or du roi de Thulé.

Quelles sont les sirènes qu'écoutait réellement François Coppée, allongé sous le soleil de nos plages? Devinait-il que le gouffre bleuâtre où roule çà et là la coupe d'or du roi de Thulé, n'était autre en vérité que l'enseignement du félibrige et le discours de Lérins?

IV. — EMMANUEL VIDAL ET L'ELAN DE L'ESCOLO

Laissons une fois de plus parler les documents, ici c'est un froid procès-verbal de réunion :

Réunion du 26 janvier 1922.

La société félibréenne de Lérins (Escolo de Lerin) s'est réunie le jeudi 26 janvier 1922, à 14 h. 30, à son siège social, Bibliothèque municipale (Cabinet du Conservateur). Etaient présents: Mme Vve Honoré Vial, MM. Marie Bertrand, François Garbier, Marquis de Grasse, Joseph Marche, Emmanuel Vidal, Vial fils. Excusés: l'abbé Bech, André Lacroix, Marcel Millet, Paul Négrin, Tripet-Skyptzine. Le Bureau en exercice, MM. Bertrand cabiscol, Vidal sous-cabiscol, François Garbier, secrétaire-clavaire, est maintenu dans ses fonctions. M. Bertrand met au courant les membres présents de la correspondance échangée avec le Dr Fallen, capoulié du félibrige, au sujet des fêtes du Félibrige qui seront célébrées à Cannes cette année, pendant les fêtes de Pentecôte, les 4 et 5 juin prochains. Les membres de la société félibréenne de Lérins, estimant que les fêtes du Félibrige, qui n'ont plus eu lieu à Cannes depuis 35 ans, ont un caractère général et qu'elles profitent à notre ville, décident de demander une subvention au Conseil Municipal. La société félibréenne de Lérins, se souvenant du succès des conférences données avant la guerre, et pour suivre l'exemple de Nice, Grasse et bien d'autres villes, serait désireuse de reprendre une tradition intéressante...

Le branle est donné. MM. Meyronnet de Saint-Marc, Victor Tuby, Aune, Séassal, Capron, Caïs, Duverney apparaissent aux réunions et y sont fidèles. Mme Mistral accepte la présidence d'honneur.

Le 28 octobre, Emmanuel Vidal est nommé Cabiscol. François Garbier, Vice-Cabiscol, Antoine Caïs Secrétaire et l'abbé Paul Bech, Clavaire. Les publications se multiplient dont le présent ouvrage renoue la tradition. Mais rien ne dépasse la Sant-Estello de 1922, si ce ne sont les fêtes de 1923.

A la Sant-Estello de 1922, Marius Jouveau avait été élu capoulié, le 4 juin. Le septième capoulié devait succéder dignement aux Roumanille, Félix Gras, Pierre Dévoluy, Valère Bernard, Dr Fallen. Dans l'*Echo de Cannes*, le nouveau capoulié ne dédaignait point d'écrire:

- La lengo prouvençalo es un jouièu, un jouièu que dato pas d'aièr... Lou leissavian dins l'oumbro, pèr ço que tóuti ignouravian sa valour e soun pres. Mai, soun vengu lis orfèvre!

La langue provençale est un joyau, un joyau qui ne date pas d'hier... On l'a laissé dans l'ombre parce que tous ignoraient sa valeur et son prix. Mais ils sont venus les orfèvres!

François Garbier qui, en 1922, vient d'être nommé sous-cabiscol de l'Escolo de Lérin, a écrit d'innombrables poèmes, contes, comédies, qui ont remporté de nombreux prix aux divers concours et jeux floraux du Félibrige.

Voici un de ces poèmes, auquel répond celui de son fils, Marc Garbier.

MOUN CAT

Pèr moun fièu

Dins un cantoun de la cousino,
Sus uno cadiero agrouva,
De sa doulento voues felino
Moun cat miaulo à faire endeva.

Veguen ratoun! De que te lagnes,
De que te manco à noste oustau,
Que nous séqués de ti miau-miau?
Es-ti de graisso que te plagnes?
O dóu bon aire, o dóu cagnard;
O de la bouata de ti mèstre?
Troves bessai ti jour amar,
O siés decoura dóu bèn ètre!

M'espantarié, car siès feiniant
E peresous coume es ta raço;
D'aire campestre siès gourmand.
Ames de faire la radasso;
Dins l'erbo en flour au bon soulèu.
Luen di trebau qu'auriés en vilo
Ménes eici vido tranquilo,
E de t'en plagne sariès flèu!

As tout à jabo e pan e viéure,
Aire, soulèu e liberta,
Bono aigo claro pèr toun béure;
De larg pèr courre e pèr sauta.
Vas à la casso di lesert,
Dis auceloun e di ratouno;
E fas l'amour à ti dessér
Emé de galànti catouno!

Adounc miaulèjes sèns resoun,
E ta founfòni vèn en òdi;
Que s'èro pas pèr moun pichoun,
Metriéu lèu fin à toun senòdi...
Mai té! ié pense, es dó jouvent
Que trases peno e grosso lagno;
Éu te tintourlo tant souvènt
Que proun te manco sa coumpagno

Moun paure cat, à ti doulour
Vai! coumpatisse e te perdoune!
Té! te caresse et te poutoune!
Mai... séques plus (senoun ti plour)
Fai coumo nàutre, pren pacienco;
Quouro lou drole tournara,
Mai-que-mai te tintourlera,
E coumplira ti coubesenço.

Sout mi caresso s'es leva,
Moun cat, en fasènt grosse esquino,
Pièi au cantoun de la cousino,
Chut! tournamai s'es agrouva.

MON CHAT

Pour mon fils.

Dans un coin de la cuisine,
Sur une chaise, accroupi,
De sa dolente voix féline,
Mon chat miaule à faire pitié.

Voyons, raton! Qu'est-ce qui t'attriste,
Qu'est-ce qui te manque chez nous
Que tu nous agaces de tes miaou?
Est-ce de graisse que tu te plains,
Ou du bon air, ou du soleil,
Ou de la bonté de tes maîtres?
Tu trouves peut-être tes jours amers
Ou tu es écœuré du bien-être.

Cela m'étonnerait, car tu es fainéant
Et paresseux comme l'est ta race;
Tu es gourmand d'air champêtre,
Tu aimes à paresser
Dans l'herbe en fleur, au bon soleil.
Loin des tracas que tu aurais en ville
Tu mènes ici une vie tranquille
Et tu serais bien sot de t'en plaindre.

Tu as tout à profusion: le pain et les vivres,
L'air, le soleil et la liberté,
De la bonne eau claire à boire.
De l'espace pour courir et sauter.
Tu vas à la chasse des lézards,
Des oisillons et des souris,
Tu fais l'amour pour ton dessert
Avec de charmantes chattes.

Donc tu miaules sans raison,
Et ta mélodie nous ennuie;
Si ce n'était pour mon petit,
Je mettrais vite fin à ta chanson...
Mais, j'y pense, c'est du garçon
Que te viennent ta peine et ton gros chagrin;

Il te cajole si souvent
Que sa compagnie te manque.

Mon pauvre chat, à tes douleurs
Va! je compatis et te pardonne.
Tiens! je te caresse et je t'embrasse,
Mais ne sèches plus (sinon tes pleurs)
Fais comme nous, prends patience;
Quand l'enfant reviendra
Plus que jamais il te cajolera
Et cèdera à tes caprices.

Sous mes caresses, il s'est levé,
Mon chat, en faisant le gros dos,
Puis, au coin de la cuisine,
Chut! de nouveau il s'est couché.

LA MORT DÓU CAT

Moun poulit cat ailas, es mort!
Lou cat qu'avié canta moun paire,
Vèn de subi lou marrit sort
D'èstre agarri d'un chin, pecaire!

Es un matin dóu bèu Febrié,
Coume l'aureto poutounavo
Li tendri flour dis amelié,
Qu'a vist la Mort que l'esperavo.

Se bategué valentamen
Emé de rudi grafignado,
Mai lou brutau, ourriblamen,
Trissé sis os d'uno adentado.

L'ai atrouva dins un cantoun,
Saunous, rangoulejant encaro;
En ié fasènt un gros poutoun,
Dos lagremo an bagna ma caro.

Longtèms de tu me souviendrai,
Moun paure cat tant bèu, tran brave,

Tu qu'ères un ami vrai
E qu'en ami tambèn amave.

Dins ma chambreto ai toun retra,
Auprès d'uno titei-mascoto
Que de longo te sourrira:
Saras ansin coume un esvoto.

MARC GARBER

A-z-Ais lou 25 de Febrié 1923

1^{er} Prix du concours de l'Echo de Cannes

LA MORT DU CHAT

Mon joli chat, hélas! est mort!
Le chat qu'avait chanté mon père
Vient de subir le mauvais sort
D'être assailli par un chien, le pauvre!

C'est par un beau matin de février,
Comme la brise caressait
Les tendres fleurs des amandiers,
Qu'il a vu la Mort qui l'attendait.

Il s'est battu vaillamment,
Avec de rudes coups de griffes,
Mais le brutal, horriblement,
Broya ses os d'un coup de dent.

Je l'ai trouvé dans un coin,
Sanglant, râlant encore;
En lui faisant un gros baiser,
Deux larmes ont mouillé mon visage.

Longtemps de toi je me souviendrai,
Mon pauvre chat, si beau, si gentil,
Toi qui étais un ami véritable
Et que j'aimais aussi comme un ami.

Dans ma chambre j'ai ton portrait,
Auprès d'une poupée-mascotte
Qui toujours te sourira:
Ainsi tu seras comme un ex-voto.

MARC GARBIER,

Aix, le 25 février 1923.

Premier Prix du concours de l'Echo de Cannes.

CHAPITRE III

UN MAJORAL CANNOIS: MAURICE RAIMBAULT (1865-1942)

par Roger AUBENAS

**Professeur d'Histoire du Droit
à la Faculté de Droit de Nice**

Ce n'est pas sans émotion que l'auteur de ces lignes évoque ici le souvenir de Maurice Raimbault, félibre, archiviste, historien, numismate, qui — il y a déjà bien longtemps — a guidé ses premiers pas dans la voie de l'érudition.

Né à Cannes en 1865, Maurice Raimbault, après de solides études secondaires, au Collège Stanislas, commença très tôt à se faire un nom dans les cercles locaux grâce à une grande activité, aussi bien dans le domaine du journalisme régional que dans le monde du félibrige, où il se tailla vite une place de choix. Tout jeune encore, il fit paraître, en provençal, de savoureuses plaquettes, telles que *Istòri mai que vertadiero dóu souto-préfet de Capitòu* (Aubagne, 1886), *Un ome que a de princìpi, sceno de la courreiciounalo* (Cannes, Robaudy, 1892). Il ambitionnait de prouver que le provençal pouvait être employé même pour des études historiques ou scientifiques. C'est dans cet esprit qu'il publia d'intéressants commentaires de textes administratifs du Moyen-Age et de l'Ancien Régime, par exemple *Ourdounanço de pouliço de sant Martin de Crau* (Montpellier, 1891) et *Inventàri dóu castèu d'Iero en 1431* (Montpellier, 1894).

Cabiscol de l'Escolo de Lerin dès 1892, il se fait admirer à son *Discours pronuncia is óussequi dóu prince Guihen Bonaparte-Wyse*, le 7 décembre 1892 (Cannes, 1892) et, deux ans plus tard, à celui qu'il prononce aux obsèques de L. Sardou (Cannes, 1894) et lors de son *Eloge d'En Leandre Sardou* (Cannes, 1895). Entre temps, il publiait *Agneto* (Cannes, Robaudy, 1893), roman, tête de collection de la Bibliothèque de l'École de Lérins, qui obtint un réel succès. Cet ouvrage contenait en outre une série de contes groupés sous la rubrique *Pèr rire*, qui formait une bonne moitié du volume. La revue *Félibrige* accueillait volontiers ses vers, aimables ou malicieux, et son recueil *Li Darbouso, pouèsio* (Cannes, Robaudy, 1895) reçut du public félibréen un accueil chaleureux. Majoral du félibrige depuis 1895, Cigalo de Niço, Mèstre en gai saber en 1896, il prononce, l'année suivante, un bref mais vibrant discours aux obsèques de Paul Arène (1897).

Mais les nécessités d'une carrière administrative devaient l'éloigner de Cannes, dès la fin du siècle dernier. C'est en cette capitale de la Provence que fut et que reste Aix, et où il demeura jusqu'à sa mort, qu'il fut nommé archiviste-adjoint des Bouches-du-Rhône. Chargé du dépôt d'archives départementales d'Aix, il devait accomplir une œuvre importante et, pour les historiens, entre toutes précieuse: publication d'inventaires — ce travail obscur et si essentiel! — établissement de fichiers et de répertoires, classement d'archives administratives, judiciaires, notariales, sans cela inaccessibles aux chercheurs.

Et son mérite n'était pas mince d'accomplir cette tâche dans des locaux sans confort, au plus haut étage du Palais de Justice, où l'on accédait par un petit escalier de bois que j'ai si souvent escaladé et dont, en fermant les yeux, je revois les marches usées, comme je retrouve cette odeur de poussière et de vieux papiers... Cette considérable besogne ne l'empêcha pas de publier une suite d'importantes études historiques, dont la liste impressionnante figure à la fin de la présente notice.

Numismate depuis toujours, il avait réuni, sur la numismatique provençale, une documentation de première main, puisée aux sources mêmes, qui lui permit de publier des études très fouillées et très neuves qu'accueillaient, avec estime, la *Revue Numismatique* et les revues régionales.

Témoignages d'une activité féconde, poursuivie avec autorité et bonhomie, dans ce milieu aixois dont il était une personnalité connue de tous. Membre de l'Académie d'Aix, conservateur de ce musée Paul Arbaud où s'accumulent tant de trésors de tout genre, il recevait volontiers, dans ce cadre imposant, voire austère, mais si sympathique, les chercheurs de toute provenance, étudiants comme professeurs, et les guidait avec dévouement parmi les innombrables livres, manuscrits, dossiers de famille, les aiguillant souvent de la façon la plus

heureuse. Maintes fois, j'ai eu recours à sa connaissance inépuisable de l'histoire régionale, maintes fois aussi, j'ai eu à lui confier le soin d'initier des étudiants aux premières recherches d'archives.

Et je revois encore, après tant d'années, sa haute et large silhouette arpenter le célèbre cours Mirabeau, alors si calme, flanqué d'autres érudits, s'arrêtant, repartant, s'arrêtant de nouveau, au fort d'une discussion animée — image déjà un peu effacée d'une époque où l'on avait le temps de vivre.

R. AUBENAS

Professeur à la Faculté de Droit
et des Sciences Economiques de Nice

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX

DE MAURICE RAIMBAULT

I. — PUBLICATIONS EN PROVENÇAL

1. *Istòri mai que vertadiero dóu Souto-Prefet de Capitòu*
(Aubagne, Chabrier, 1886);
2. *Ourdounanço de pouliço de Sant-Martin de Crau*
(Montpellier, Hamelin, 1891);
3. *Discours prounoucia is óussequi dóu prince Guihen Bonaparte-Wyse*
(Cannes, Robaudy, 1892);
4. *Un ome que a de principì, scèno de la Courreiciounalo*
(Cannes, Robaudy, 1892);
5. *Agneto, rouman* (Cannes, Robaudy, 1893);
6. *Inventàri dóu castèu d'Iéro en 1431* (Montpellier, Hamelin, 1894);
7. *Discours prounoucia is óussequi dóu majorau L. Sardou*
(Cannes, Robaudy, 1894);
8. *Li Darbouso, pouèsio* (Cannes, Robaudy, 1895);

9. *Eloge d'En Leandre Sardou* (Cannes, Robaudy, 1895);
10. *Discours prounoucia is óussequi dóu majourau Pau Arenó* (Privas, 1897);
11. *Lou maridage de Marto Huot emé Maurise Raimbault* (Paris, L. Duc, 1897);
12. *La Cigalo d'argent, pouèmo* (Montpellier, Hamelin, 1901);
13. *Paraulo dicho is óussequi d'En L. Constant* (Aix, 1916);
14. *Quouro li Bochi auran paga* (Aix, 1923).

Nous remercions vivement notre ami Aug. Roux, archiviste, conservateur du Musée Arbaud, à Aix, dont les renseignements précis et complets ont permis l'établissement de cette bibliographie.

II. — ETUDES HISTORIQUES

15. *Les obligations de l'administrateur de l'Abbaye de Saint-Victor* (Marseille, 1901);
16. *Un maréchal de France, Savonnier à Marseille* (Paris, 1901);
17. *Jean-Antoine Lombard, dit Brusquet, viguier d'Antibes en 1548* (Bulletin historique et philologique, 1904);
18. *Numa Coste* (Annales de la Société d'études provençales, 1907);
19. *Un retable disparu de l'église de Saint-Maximin* (Congrès des Sociétés Savantes de Provence 1906, publié en 1907);
20. *Acte de mariage d'une Mireille du XVe Siècle* (Congrès des Sociétés Savantes de Provence, 1909);
21. *La construction du clocher des Augustins d'Avignon* (Bulletin archéologique, 1911);
22. *Document relatif au droit d'asile de la métropole d'Aix* (Bulletin phil. et hist., 1918);

23. *Eloge du comte Antoine de Saporta* (Discours de réception à l'Académie d'Aix, 23 mai 1918);
24. *Les œuvres d'assistance en Provence de 1453 à 1789* (Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale, T. III, Marseille, 1920);
25. *Les institutions communales de Provence de 1481 à 1789* (ibidem, T. III, 1920);
26. *Les œuvres d'assistance en Provence de l'origine à 1481* (ibidem, T. II, 1924);
27. *Notice sur l'abbé Paul-Marie Davin* (Aix, 1926);
28. *Un projet d'emprunt des Etats de Provence* (Mémoires de l'Institut historique de Provence, T. IV, 1927);
29. *Lettres du prince Honoré II de Monaco à l'historien Antoine de Ruffi* (Institut historique de Provence, Congrès de Nice, 1927);
30. *A propos d'une statue de saint Bernard* (Association bourguignonne des Sociétés savantes, Dijon, 1928);
31. *Arnulphy* (Extrait de « Les peintres français du XVIIIe siècle ». éd. Van Oest, 1928);
32. *Note sur le droit de dépouille militaire* (Provincia, 1928);
33. *Deux bulles papales inédites* (Institut historique de Provence, Congrès de Toulon, 1929);
34. *Un pamphlet contemporain sur la mort de la reine Jeanne* (Institut historique de Provence, Congrès de Marseille, 1928);
35. *L'hôtel Arbaud* (Mémoires de l'Académie d'Aix, t. XXI, p. 93);
36. *Les « Trois Grâces » de Carle van Loo* (Provincia, 1933);
37. *Un livre d'art au Musée Arbaud: la parodie de l'étranger*, étude bibliographique, 1934;
38. *L'origine des tapisseries de Saint-Sauveur* (Aix, 1935, et 2e édition, 1937);

39. *Une représentation théâtrale à Aix en 1444* (Montpellier, 1936);
40. *Une lettre de Cézanne à Joseph Huot* (Provincia, 1937);
41. *La fresque du Corpus Domini à Saint-Sauveur* (Aix, Le Feu, 1940);
42. *Inventaire sommaire des archives communales de Cassis antérieures à 1790* (Marseille, 1904);
43. *Inventaire sommaire des archives communales d'Auriol antérieures à 1790* (Marseille, 1921);
44. *Inventaire sommaire des archives communales d'Aix-en-Provence antérieures à 1790*. Introduction et tables par Aug. Roux (Marseille, 1948);
45. *Inventaire sommaire des archives départementales des Bouches-du-Rhône antérieures à 1790*, t. III, supplément, fonds du Parlement de Provence, lettres royaux (1660-1680), art. nos B 3359 à 3368, en collab. avec Paul Moulin (Marseille, 1950);

IV. — PUBLICATIONS NUMISMATIQUES

46. *Les faux louis de La Rochelle* (Paris, 1897);
47. *La fin du monnayage des abbés de Lérins à Sabourg* (Paris, 1898);
48. *Note sur un jeton de la maison des Baux* (Paris, 1899);
49. *Documents inédits sur le monnayage de Jules II aux armes du cardinal d'Amboise* (Paris, Société française de numismatique, 1900);
50. *Un numismate peu connu, Machault d'Arnouville, Garde des Sceaux de France*, s.d.
51. *La Dardenne, monographie de la pièce de six deniers de Louis XIV*, d'après les documents inédits (Paris, Revue numismatique, 1901);
52. *La charte du Parlement général des monnayeurs du Serment de l'Empire tenu à Avignon en 1489* (Paris, Revue numismatique, 1905);
53. *Sur le denier Arlésien à l'I* (Annales de la Société d'études provençales, Aix, 1906);

54. *Un problème de numismatique languedocienne* (Bulletin archéologique, 1908);
55. *La fin du monnayage des archevêques d'Arles* (Annales de Provence, Aix, 1909);
56. *Les médailles et les jetons des Etats de Provence* (Gazette numismatique française);
57. *La numismatique provençale de 1481 à 1790* (Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale, t. III, 1920);
58. *De la numismatique* (Aix, 1922);
59. *La numismatique provençale au Moyen-Age* (Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale, t. II, 1924);
60. *Sceau et armes de la Chartreuse de Marseille* (Provincia, 1923).

CHAPITRE IV

BONAPARTE-WYSE ET AMOURETTI

Par Jean GAVOT

Majoral du Felibrige, Cabiscol de l'Estello de Lerin Rèire-Sendi de la Mantenenço de Prouvenço

Il y a une vertu dans le soleil... et dans la langue provençale qui en est pénétrée. Cette vertu devait, un jour de l'automne 1859, produire, sinon un miracle, du moins un extraordinaire envoûtement.

Le 2 février de cette même année, Mistral venait d'achever son premier et immortel chef-d'œuvre: Mirèio. Quelques mois plus tard, le livre, tout flambant neuf, sentant encore l'encre d'imprimerie, était exposé, en bonne place, dans les vitrines des libraires de Provence... et de Paris, où le célèbre 40e entretien de Lamartine lui avait donné accès.

A Avignon, le libraire Roumanille, l'un des sept primadiés de Font-Ségugne, avec l'amitié qui l'unissait fraternellement au poète de Maillane, avait encore mieux fait les choses dans sa boutique. Le volume qui porterait au monde l'éblouissant témoignage de la renaissance provençale, devait y être installé à la montre des passants de la quiète et aristocratique rue Saint-Agricol, un peu comme à l'adoration des fidèles, le saint-sacrement à l'autel.

Un beau jour de cet automne de 1859, un blond jeune homme, de noble prestance, parcourant le monde pour étudier les pays et les peuples, enrichissant sa philosophie en semant son argent et son spleen, vint à passer par hasard devant la librairie Roumanille. Il est frappé par le titre de l'ouvrage, dans une langue qu'il ne connaît pas, entre, l'achète et c'est là tout le commencement d'une prodigieuse et imprévue carrière qui va s'ouvrir pour lui, autant que l'engagement jusqu'à la mort, d'un nouveau et bientôt illustre serviteur de la Comtesse autrement dit de la Provence.

Parodiant Faust, laissez-moi poser la question: - Quel est donc ce jeune homme et comment il se nomme?

Il ne s'agit rien de moins que du petit neveu du grand empereur Napoléon Ier. Il se nomme William Charles Bonaparte-Wyse. Il est né au château de Waterford, en Irlande, le 20 février 1826. Son grand-père maternel est Lucien Bonaparte, le poète de la famille, qui, en froid, on le sait, avec son impérial frère, depuis son second mariage, ne sera, lui, que Prince de Canino... par la volonté du pape Pie VII, ce qui ne l'empêchera pas d'aller assister Napoléon pendant les Cent Jours, tout comme au 18 Brumaire. Sa mère est Laetitia Bonaparte, fille du second lit de Lucien. Son père était Sir Thomas Wyse, ambassadeur d'Angleterre en Grèce, membre catholique du Parlement et riche propriétaire foncier d'Irlande, alors unie à la couronne d'Angleterre et d'Ecosse. Et, pour ne plus avoir à revenir sur ces questions de généalogie, je rappellerai tout de suite que Bonaparte-Wyse épousera Ellen Linzte Prout et que de ce mariage naîtront quatre fils: Lucien, William, Frédéric, Victor, qui sera le filleul de Mistral (1868-1903); André (1870-1940); Lionel (1874-?); Napoléon-Estelle (1876-1946). Seul, André a laissé une descendance et actuellement 5 petits-fils et arrière-petits-fils et filles assurent la continuité de la branche. Je remercie ici bien volontiers son petit-neveu, M. Lucien Bonaparte, membre du « Souvenir Napoléonien » à Paris, de m'avoir aimablement fourni ces précisions d'ordre familial.

Et maintenant que nous avons fait connaissance du noble personnage qui venait de naître pour nous à la Provence, ce Bonaparte-Wyse qui comme l'écrira plus tard Mistral dans le journal l'Aïoli, supérieur à tout esprit de caste, de système ou de parti, allait, indépendant, par villes et par campagnes, adorant Dieu dans la beauté de la nature honorant l'humanité dans l'homme, se reconnaissant en lui si humble qu'il fut.

Voyons la suite.

La suite: Bonaparte-Wyse emporte Mirèio à son hôtel; à l'aide de la traduction de l'altissime poète lui-même, le lit presque d'un trait, mieux, le dévore, s'étonne et s'enthousiasme de découvrir en France une littérature qui n'est pas celle de Paris, qui n'est pas non plus celle d'autres pays qu'il connaît déjà mais bien, et il le sent tout de suite, l'expression directe, le jaillissement fécond de ce terroir du midi auquel il ne venait demander que l'éblouissante lumière.

Et, nous dit le majoral Jules Charles-Roux, dans la très attachante étude qu'il a consacrée à Bonaparte-Wyse, en un attrayant volume publié par la librairie Lemerre en 1917 et à laquelle je me suis assez souvent référé, le futur félibre irlandais comprit aussitôt le grand intérêt de ces jeunes efforts. Il avait devant lui des hommes à l'esprit cultivé, au cœur généreux, qui, effrayés de voir la platitude de la civilisation moderne étouffer toute l'originalité de leur Provence, avaient redressé la tête dans un magnifique mouvement de fierté offensée, et avaient voulu rendre à leur pays la vie plus intense et plus heureuse d'une personne consciente de son passé et de son avenir. Ils voulaient que leur terre ne fût plus une unité confondue dans le faisceau des forces françaises, et sans se révolter contre le gouvernement central et souhaiter un séparatisme quelconque, ils pensaient augmenter sa puissance en réveillant leur patrie à la vie individuelle, à la vie de province et de commune. Pour soulever leurs frères, ils avaient parlé la langue de leur mère, celle qui était si douce à entendre au foyer familial et que l'on bafouait dans les écoles publiques. Ils avaient eu cette admirable confiance dans le pouvoir d'une langue et d'une littérature, d'essayer par elles le relèvement de leur race.

Ces hommes, ces primadiés du Félibrige, éclairés par l'Etoile, par Sainte-Estelle qu'ils choisirent comme patronne, à la date du 21 mai 1854 qui fut celle de la fondation au Castelet de Font-Ségugne, Bonaparte-Wyse veut les connaître tous, à commencer par le plus illustre, par l'auteur de Mirèio.

Il écrit à Mistral son intention d'aller faire le pèlerinage de Maillane et le Maître, par lettre du 22 décembre 1859, lui répond:

Mylord et cher poète,

Je vous suis très reconnaissant du plaisir et de l'honneur que vous voulez bien me faire en venant me voir dans mon village. Puisque vous me laissez le choix du jour où je désirerais plus particulièrement recevoir votre visite, je vous « attends le beau jour de la Noël, c'est-à-dire dimanche prochain 25 décembre. Vous prendrez le train qui part d'Avignon à 7 heures du matin; c'est le seul qui s'arrête à la « station de Graveson avant l'après-midi.

Vous trouverez là un omnibus qui vous amènera jusqu'à mi-chemin de Maillane.
« D'ailleurs j'irai à votre rencontre.

Il est vraiment malheureux que la saison soit si rude; vous visiterez nos contrées en un temps qui leur est bien défavorable. Il faut toute la poésie de votre imagination et toute la chaleur de votre cœur pour leur rendre, en idéal, ce que leur ôte la rigueur de cet hiver.

Merci, Mylord, de la couronne que vous êtes en train de tresser à notre muse provençale et merci du quatrain hautement poétique et hautement original que vous m'avez dédié.

A dimanche, donc, noble poète. Agréez, en attendant, mes salutations les plus cordiales et l'expression sincère de mon dévouement. — Frédéric MISTRAL. »

Malgré la neige qui était tombée en abondance, Bonaparte-Wyse, en dépit des indications ferroviaires de Mistral, voulut faire la route à pied, d'Avignon à Maillane, comme un véritable pèlerin. Il se perdit dans des sentiers, parmi les roseaux de la Durance, et arriva, tout couvert de boue, chez Mistral. C'est ce dernier qui en a fait lui-même le récit dans la revue l'Aïoli.

Maître, dit-il en entrant, je viens brûler la bûche de Noël avec le poète de Mirèio. Excusez-moi d'arriver ainsi crotté. Autrefois, on allait à pied, en pèlerinage, voir les ermitages des saints; puisque les poètes sont, à mon avis, les saints de l'époque, j'ai voulu venir à pied vous présenter les hommages d'un pèlerin anglais. »

On peut imaginer ce que fut la conversation entre les deux interlocuteurs, pendant cette journée calendale. Mistral, tout pénétré de la mission qu'il s'était jurée dix ans plus tôt, sur la porte de son mas du Juge, face aux Alpilles bleues que le lion d'Arles culmine, n'eut qu'à laisser parler son cœur, au fil uni de sa pensée créatrice. Et Bonaparte-Wyse l'écoutant avec avidité et l'interrogeant pour en savoir davantage de notre pays, de notre langue, et de nos espérances.

Mistral l'amena devant l'église, à la sortie des vêpres. Les jeunes filles, l'une après l'autre, apparaissaient dans toute la grâce de leur beauté, que rehaussait le port du noble costume arlésien. Tandis qu'elles répondaient au regard de leur poète par un sourire amical, le Maître disait:

- Voilà mes modèles, voilà Mireille.

Ainsi naquit, de la manière la plus simple, une amitié qui ne devait prendre fin qu'à la mort du voyageur.

Je n'ai jamais vu tant de simplicité unie à tant de noblesse, tant de savoir uni à tant de jeunesse et tant de bonne grâce et tant de poésie unies à tant d'indépendance et de bon sens humain.

Une correspondance suivie va s'établir entre les deux poètes et bientôt Bonaparte-Wyse ne manquera pas de se retrouver chaque année en Provence et de prendre part aux assemblées, aux fêtes et aux manifestations félibréennes.

De Londres, en 1861, il adresse ses premiers vers à son ami Roumanille:

Tant ai de souvenènço
De ta terro, O prouvenço
Que ié tournarai
I bèu jour de mai,
Quand la roso boutouno
Que noun sai galantouno
Au pèd dóu Ventour
Que li sèn di chatouno
Gonflejon d'amour.

J'ai si douce souvenance
De ta terre, ô Provence,
Que j'y retournerai
Aux beaux jours de mai,
Quand la rose boutonne
Plus belle que je ne saurais dire
Au pied du Ventoux
Quand les seins des jeunes filles
Se gonflent d'amour.

Ne devait-il pas déclarer au cours de l'une de ces agapes fraternelles qui réunissaient les félibres auxquelles il assista:

En toute chose, j'aime la beauté, j'aime la fraîcheur, et au milieu de vous je les ai rencontrées toutes les deux. Comme à une âme poétique il plaît mieux une jeune vierge pure avec une haleine parfumée et des petits seins qui pointent qu'une dame mûre qui étale des charmes plus gaillards et une adresse plus savante, je vous atteste, moi qui vous parle, que davantage me plaît dans votre délicieuse langue, votre jeune littérature plutôt que celles d'autres peuples plus assises et plus estimées.

Et il disait encore:

- Je vous aime tous, vous êtes mes frères. Comptez sur moi.

Cet attachement fraternel aux félibres ne se démentira jamais.

En 1860, Napoléon III et l'impératrice Eugénie font un voyage en Provence avant de venir consacrer le rattachement du comté de Nice à la France dont l'empereur fut l'inoubliable artisan — ne l'oublions pas. Mistral écrit à Bonaparte-Wyse:

- Savez-vous que notre chère langue a eu l'honneur de haranguer votre cousin. Leurs majestés impériales devant passer à Arles, le Sous-Préfet eut la bonne idée de leur faire offrir un bouquet par une quinzaine des plus belles Arlésiennes. Il m'écrivit aussi pour me demander un compliment provençal. Et voici ce que je dis:

O nosto bello emperairis
Vaqui de flour pèr la courouno.
Arle es pichot contro Paris,
Mai en Arle l'amour flouris
E vuei tout Arle t'envirouno
A toun bèu prince emperiau
Nòsti brassado... E l'empeire
Qu'entre li tron e lis uiau
Camino tant fièr e tant siau
Que longo-mai mene l'araire.

O notre belle impératrice
Voici des fleurs pour la couronne.
Arles est petite comparée à Paris,
Mais à Arles l'amour fleurit
Et aujourd'hui tout Arles t'entourne
A ton beau prince impérial
Nos embrassades... Et l'empereur
Qui, entre le tonnerre et les éclairs
Chemine si fier et si calme
Que longtemps il conduise la charrue.

Est-ce cette visite qui impressionna très fort Mistral qui lui donna l'idée de faire présenter son ami William au trône de Grèce lorsque celui-ci devint vacant en 1863? Les chancelleries ne prirent malheureusement pas au sérieux cette présentation en Sainte-Estelle du candidat des félibres.

Et comme l'a remarqué Albert Thibaudet dans son ouvrage *Mistral ou la République du soleil* »:

- Le Félibrige ne devait jamais rendre sa visite à la flottante Delos qui,

Lamartine dixit, était venue une nuit s'annexer au rivage de la Provence.

En octobre 1863, Bonaparte-Wyse envoie d'Angleterre une sorte de Noël intitulé « Lou viage di tres Rèi » qu'il a dédié à Théodore Aubanel.

Pour Bonaparte-Wyse ce qui marqua surtout en 1868 ce fut la publication de son premier volume de poésies provençales:

« Li parpaioun blu » (Les papillons bleus), préfacé par Mistral bien entendu, qui en avait déjà annoncé la parution dans l'Armana Prouvençau.

William Bonaparte-Wyse, toutes les fleurs de la Crau et des Alpilles vont s'ouvrir, tressaillant de joie, pour accueillir “ les papillons bleus “, » et déjà ton nom est écrit dans les étoiles de Provence et tu as conquis droit de cité à Avignon.

L'apparition de cet ouvrage eut un grand retentissement et ce qui attirait d'abord l'attention et l'admiration c'est qu'il avait été écrit par un étranger.

Et Mistral s'écriait: « Depuis Richard, le bon roi d'Angleterre qui, prisonnier d'Autriche exhalait sa douleur en provençal, depuis Richard Cœur de Lion, on n'avait pas vu d'Anglais ni d'étranger quelconque chanter si gentiment dans notre langue.

Coumo d'espigo d'or, trancado pèr lou dai
O de bèu parpaioun que lou ventas aclapo
Es passa, i'a longtems lou grand essaime gai
Que viravo, Avignoun à l'entour de ti papo.

Comme des épis d'or tranchés par la faux
Ou de beaux papillons que le grand vent abat
Il est passé, il y a longtemps le grand essaim joyeux
Qui tournait, Avignon autour de tes Papes.

Mais une lettre du 1^{er} janvier 1874 du poète d'Irlande au poète de Maillane est suggestive. Après avoir présenté ses vœux de bonheur à Mistral qui, voyant à ce moment les jours de sa vieille mère comptés, songeait à prendre femme à la maison, il lui écrit:

- Et si votre mariage aura lieu, faites-moi, je vous prie, connaître le jour, car je vous ai promis de venir par terre et par mer pour vous offrir mes félicitations en personne et pour bénir votre digne fiancée.

Mais, en revanche, je ne suis pas trop sûr que pour une nature artistique comme la vôtre un mariage, même avec un ange du paradis, serait une chose de bon augure. Artiste ou poète ne devrait jamais s'entortiller avec ces liens. J'en suis, depuis longtemps, terriblement convaincu.

Le mariage est le tombeau de l'imagination et de la belle fantaisie aussi bien que de l'amour. Hymen est ennemi des muses. Je vous dirai franchement que moi, je serais plus disposé à vous féliciter, si vous m'annonciez que vous allez rester garçon définitif et que ce mariage dont vous m'avez parlé était encore une fois renvoyé aux calendes grecques.

Mais nous sommes dans les griffes du destin, les pauvres pions sur un échiquier, malgré tout ce qu'on dit. Et ainsi peut-être, tout ce qui nous arrive est pour le mieux, dans les larges desseins des puissances célestes.

Une telle disposition d'esprit pour le mariage dans lequel il était, lui, engagé, ne l'empêchera pas, deux ans plus tard, de saluer joyeusement la naissance de son second fils survenue à Avignon, le 21 mai 1876 et que baptisa, sous les prénoms de Napoléon-Estelle, Mgr Dubreuil, archevêque du lieu et félibre militant.

Et cela ne l'empêchera point non plus d'être présent comme il l'avait promis, au mariage de Mistral, célébré, cette même année 1876, le 27 septembre, à Dijon, où l'altissime poète était allé prendre pour épouse Marie-Louise Rivière, qui devint une véritable Provençale, portant admirablement le costume arlésien, parlant et écrivant elle aussi la langue nôtre, et qui rendit le Maître particulièrement heureux.

En cette même année 1876, avant le mariage de Mistral, Bonaparte-Wyse avait reçu la consécration de son dévouement à la cause provençale et de son talent de poète dans notre langue renaissante, par son élection au Majoralat du Félibrige à la Cigale d'Or « d'Irlande » créée pour lui (c'était encore noblesse ouverte dans le Félibrige, la cooptation dans le cadre d'un nombre de cigales limité à 50 ne devant être pratiquée que plus tard).

A noter que cette cigale d'Irlande (toutes les cigales portant une origine qui a été conservée et transmise dans l'ordre de succession) est de nos jours portée par le majoral Francis Jouve, le délicieux boulanger-poète et malicieux conteur de Carpentras qui, avant de prendre ses invalides, vit défiler à son four les plus hautes personnalités du monde des lettres et des arts.

En 1882, Bonaparte-Wyse publie son deuxième volume de poèmes provençaux sous le titre « Li piado de la Princesso » (les traces de la Princesse) édité à Plymouth et dédié au poète roumain provençalisant: Vasile Alessandri.

La princesse, dont il suit les traces, personnifie la Provence dont Mistral a déjà créé le symbole avec Esterelle.

Auto idéalò! idoloubre-bello
Fièro Princesso! O tu fado Esterello

Encarnacioun de toun païs
Pèr forço baus e forço vabre
Vèici toun troubadou que sèmpre te seguis.

Noble idéal! idole très belle
Fièrre Princesse! O toi, fée Esterelle
Incarnation de ton pays
A travers pics et ravins innombrables
Voici ton troubadour qui toujours te suit.

Un grand nombre d'autres poèmes qu'il avait semés tout au long des années dans les revues félibréennes et notamment l'Armana Prouvençau ou ayant fait l'objet de tirages à part parmi lesquels « La Cabedaluro d'Or » (La Chevelure d'Or) « L'Arc de sedo dóu chaine verd » (l'Arc en ciel du chêne vert), « Septentrioun » (Septentrion) en l'honneur de l'enfant Septentrion d'Antipolis qui deux jours dansa et plût, devaient être réunis par lui en un troisième recueil sous le titre de « Lou libre dóu soulèu (Le livre du soleil). La mort l'en empêcha.

Le 16 avril 1890, il préside encore un banquet d'étudiants, mais sa santé décline. Il ne retournera plus à Waterford. Il vient s'installer à Cannes, à l'Hôtel Beau-Rivage, sur l'emplacement de l'actuel Majestic, à Cannes, où il avait remporté un rameau d'olivier d'or pour l'ode provençale qu'il avait composée en l'honneur de Lord Brougham, à l'occasion de la célébration, en 1879, du Centenaire du grand Anglais, qui fit la fortune de notre incomparable station azurée.

En 1891, la mort de Roumanille l'affecta profondément et, dans la poésie qu'il consacra au tombeau du primadié du Félibrige, il écrivait:

Aro au mitan di flour
Dins toun jardin natau repauso pèr toujours
Iéu te seguirai lèu, ô paire di Félibre!

Maintenant, au milieu des fleurs
Dans ton pays natal, repose pour toujours
Je te suivrai bientôt, ô père du Félibrige.

Les funèbres pressentiments de Bonaparte-Wyse ne devaient se réaliser que trop vite. Le 3 décembre 1892, à l'Hôtel Beau-Rivage, il fermait ses yeux de poète à la lumière de cette Provence dont il fut le fidèle amant.

Suivant sa volonté, il fut inhumé à Cannes même où sous son ciel amical, il avait fait construire sa tombe.

Il repose, là, parmi les fleurs et les oiseaux, dans l'une de ces silencieuses allées du cimetière du Grand Jas, si pleines de sérénité et si propices au recueillement.

Sur sa tombe, d'une simplicité émouvante, on grava ces vers, qu'il avait écrits à Mistral guère plus d'un mois avant sa mort.

Je les traduis car ils sont bien entendu le suprême hommage qu'il fit à la langue provençale:

*Au milieu des fleurs et des rayons, je suis venu à la fin pour mourir, et ennuyé, fatigué, lassé par les mensonges prodigieux de la triste vie;
Au milieu des fleurs et des rayons, je suis venu pour exhaler mon dernier soupir;
Au milieu des fleurs et des rayons, pour baiser les douces lèvres de la mort, de la mort, le seul mot de réconfort qui ai été dit aux pauvres humains, car tous les autres ne sont que des mirages, de la cendre, de l'ombre, du vent;
Au milieu des fleurs et des rayons, dans le pays de ma vieille affection, où le Dieu Soleil resplendit dans l'air.*

N'avait-il pas écrit douze ans auparavant, au château de Waterford, en 1880, une ballade: « La balado de l'eimant » (La ballade de l'aimant) dont l'envoi s'exprimait ainsi:

Quau lou saup, dóu Rose au ribage,
Atroubarai, cencho de flour
Ma toumbo - iéu n'ai lou presage -
Car l'eimant m'atiro toujours.

Qui sait, du Rhône au rivage,
Je trouverai, entourée de fleurs
Ma tombe - j'en ai le pressentiment
Car l'aimant m'attire toujours.

L'aimant était la Provence. Le rivage fut celui de Cannes. Le présage du poète se réalisa. Et son vœu fut comblé. Il rendit l'âme au royaume d'Esterelle.

La disparition du noble Irlandais qui avait tant aimé la Provence et l'avait servie comme le meilleur de ses fils ait pu le faire, fut douloureusement ressentie par tous.

Les obsèques du petit neveu de l'Empereur eurent lieu à Cannes, le 7 décembre 1892, au milieu d'une grande affluence.

Le deuil était conduit par la Princesse Bonaparte-Wyse son épouse, et l'un de ses fils, Lucien Bonaparte-Wyse, Capitaine au régiment d'artillerie de Waterford; le premier adjoint au maire de Cannes, M. Millet; le Majoral du Félibrige Maurice Rimbault et Mouton, cabiscol de l'Escolo de Lérin; le vice-consul d'Angleterre et bien d'autres personnalités.

Bien sûr, il y eût de très émouvants discours et beaucoup de fleurs qu'il aimait tant.

Tout comme le capoulié du Félibrige Félix Gras, Mistral avait été empêché de venir prendre part au convoi de l'ami qu'il pleurait.

De Maillane, il écrivait à Mme Bonaparte-Wyse une lettre fort touchante, dans laquelle il disait notamment:

En perdant cet intime ami de jeunesse, il m'a semblé qu'une partie de ma vie descendait avec lui au tombeau. Votre illustre mari n'était pas seulement un poète éminent, c'était une de ces natures enthousiastes capables d'enflammer tout ce qui les entoure et, comme on l'a déjà dit maintes fois, c'est à son action durable qu'est dû le caractère hiératique et idéal de notre Renaissance Provençale.

Et maintenant, si vous allez au cimetière du Grand-Jas, approchez-vous de sa tombe et, songeant que c'est à Cannes qu'il a voulu dormir son dernier sommeil, croyez avec moi que lorsque vous l'évoquerez, son ombre heureuse et glorieuse, venue du Paradis de Sainte-Esterelle, sera là présente, mais invisible, parce que dissoute dans la lumière provençale qu'il a chérie.

NOTE

1889, Paul Arène invitant la reine des Félibres de Paris, Isabelle Rattazzi, à venir en Provence, ne saura pas lui donner plus d'attraits qu'en invoquant Bonaparte-Wyse:

Jouvènto que cade cor belo,
Isabello, tant bravo e bello,
Bruneto coume l'espigau
Que ren que vous vèire fai gau,
Amor que tamben vous agrado
Nosto lengo, piéuta de nis,
Qu'i Baus parlavo Azalaïs,

La Prouvenço escarrabihado
Quand visitarés - siegue lèu!
Soun noble « emperi dóu Soulèu »
Voudra, pèr marca vòsti piado,
« Piado de Princesso » e de fado,
Espóussa subre lou camin
L'amelié 'mé lou jaussemin:
En remembranço dóu troubaire
En Arle d'Irlando vengu,
Milord Wyse, bèu calignaire,
Que la vestiguè de belu,
Vous mandara, nouvialo estreno,
Pèr fa courouno à vòsti treno,
L'eissame di « Parpaioun Blu ».

Jouvencelle, que tous les cœurs admirent,
Isabelle, si sage et si belle,
Brunette comme l'épi de seigle
Rien que de vous voir rend joyeux,
C'est pourquoi, puisqu'elle vous plaît
Notre langue, gazouillis d'oiseaux,
Qu'aux Baux parlait Azalaïs,
La Provence, enthousiasmée
Quand vous viendrez la visiter - que ce soit bientôt!
Son noble « empire du soleil »,
Voudra, pour marquer vos empreintes,
« Empreintes de princesse » et de fée,
Effeuiller sur votre chemin
L'amandier et le jasmin:
En souvenir du troubadour
Venu à Arles d'Irlande,
Milord Wyse, le bel amoureux,
Qui la revêtit d'étincelles,
Je vous enverrai, présent nuptial,
Pour faire une guirlande à votre traîne,
L'essaim des « Papillons bleus ».

DISCOURS

PRONONCE PAR LE CABISCOL R. MONCHO

Il y a cent ans que Frédéric Amouretti est né à Toulon, il y a soixante ans qu'il est mort à Cannes. Mon grand ami et aîné, Jean Gavot, vous dira combien sa vie fut émouvante et émue, noble et touchante comme une princesse prisonnière. Car de toute vie nous devons dégager les images essentielles et les signes divins: l'âme d'Amouretti ne fut quarante ans prisonnière d'un corps fragile que pour nous enseigner la foi dans la Provence.

Si le 25 avril 1887 François Mouton, Léon Jeancard, Pierre Millet, Maurice Raimbault, Frédéric Amouretti ont fondé l'Escolo de Lerin, huitième escolo de tout le Félibrige, c'est pour signaler que Cannes s'est engagée dans la voie de l'intelligence, du respect des traditions et des rénovations salvatrices, de la libération des minorités et du fédéralisme constructif, gage de véritable paix sur la terre.

C'est lui qui, le premier demanda, le 22 février 1892, la liberté communale à laquelle nous devons maintenant tant de grands et d'utiles travaux, et la liberté régionale que nous attendons encore, mais qui seule permettra le salut de la patrie et la liberté de l'Europe.

Il appartient au cabiscol, indigne successeur des Mouton, Raimbault, Bertrand, Vidal, Isnard, de rappeler que l'Escolo de Lerin est la gardienne de l'âme provençale de Cannes, qu'elle prépare, avec tous les mainteneurs, un ouvrage sur cent ans de félibrige à Cannes et que votre devoir est de sacrifier pieusement un peu de votre temps précieux à l'esprit de nos ancêtres.

Amouretti vint tout jeune faire de brillantes études au Collège Stanislas à Cannes, il en sortit historien et poète, avocat des nations opprimées et prophète du renouveau fédéraliste.

Quand on songe à ce jeune homme à la mèche ébouriffée qui passait dans Cannes, presque inconnu et chargé d'un tel message, on doit apprendre à respecter ces jeunes intellectuels dont il est si facile de se moquer, qu'il est si utile de comprendre, qu'il est si précieux d'accueillir. Quel regret de l'avoir laissé mourir presque inconnu, pour que toute la ville le pleure ensuite le 29 août 1903 en le conduisant au cimetière du Grand Jas dans le deuil de tout un peuple qui s'apercevait de sa perte.

Celui qui parlait des fleurs de Cannes

... li flour dis ort

Meravihous dóu mien païs de Cano

... les fleurs des jardins

Merveilleux de mon pays de Cannes.

avait sur sa tombe toutes les fleurs les plus pures que nos jardins avaient pu donner.

En avril 1923, Cannes a fêté son fils adoptif, des discours pleins de richesse du Maire Capron, du Capoulié Marius Jouveau, du Cabiscol Emmanuel Vidal, retenons celui du Marquis de Baroncelli-Javon, venu à la tête de ses gardians:

E, 'n jour, Amouretti, revendren, galoupant sus aquelo carrairo de glòri et de vitòri, revendren, mai noumbrous, au mitan d'un fube counscient de pople, t'óufri lou Lausié et la Saladello, car, d'avé simplamen prounouncia lou mot qu'èro de dire, saras, pèr la Prouvènço novo, un Paire de la Patrìo.

Et un jour, Amouretti, nous reviendrons, galopant sur ce chemin de gloire et de victoire, nous reviendrons plus nombreux, au milieu d'une foule consciente de peuple, t'offrir le laurier et la saladelle, car, pour avoir simplement prononcé le mot qu'il fallait dire, tu seras pour la Provence nouvelle, un Père de la Patrie.

Le peuple de 1963 est-il suffisamment conscient du message de ce père de notre patrie? Je ne le crois pas. Il ne l'est pas encore assez; mais le dormeur s'éveillera et la vieille race latine reprendra son rôle de dispensateur de la paix romaine et de la sagesse provinciale, du droit des gens et de l'âme des choses; devant cette plaque commémorative placée par nos aînés il y a quarante ans, nous faisons le serment de ne pas laisser s'éteindre la flamme de la fière âme provençale.

Et comme Amouretti aimait à relire et à réciter l'extraordinaire Coummunioun di Sant de notre aède Mistral, nous reprenons quelques-uns des symboles majeurs de ce message.

Oui, nous sommes encore à l'entrée de la nuit, descendant les escaliers de l'oubli de nos traditions exaltantes; mais il faut de la lumière dans l'obscur et dans le trouble de beaux exemples. Déjà nous savons que l'aube pointera sur le Royaume de Provence, que le plus grand de nos concitoyens, Saint Honorat, fondateur de Lérins, primat de Provence, nous protège, et que la faible voix d'Amouretti a retenti dans notre nuit pour nous promettre que le jour allait paraître. Nos mains se cherchent dans l'ombre pour une grande chaîne d'amitié,

et quand le jour se lèvera nous ne formerons qu'un seul peuple, témoin des vérités de la terre mère et de la mer équitable; au Moyen Age déjà l'idée de Paix est partie de Provence, à l'aube de nouveaux cycles de civilisations, nous apporterons le message harmonieux de la province par excellence, de la sagesse, et de l'équilibre provençal.

Roland MONCHO, 17 - 11 - 63.

FREDERIC AMOURETTI

APOTRE DU REGIONALISME INTEGRAL (1863 - 1963)

Ce fut au Café Voltaire, à Paris, un beau coup de tonnerre qui éclata, ce 22 février 1892, et les roulements longtemps s'en prolongèrent, en Provence... dans tout le félibrige... et même au dehors du monde félibréen...

Félix Gras, le Capoulié en exercice, était venu rendre visite aux félibres de Paris. C'est alors, qu'au cours de leur réception, saisissant l'occasion qu'il attendait, l'un de ces félibres de la capitale, le jeune Frédéric Amouretti, de Cannes, lut une déclaration qu'il avait rédigée en collaboration avec son ami et confrère en félibrige, Charles Maurras, et qui s'inscrivit dans l'histoire félibréenne, sous le titre de *Déclaration des jeunes félibres fédéralistes*.

Je ne saurais mieux faire que de vous lire moi-même, en exorde à mon propos, le texte de ce manifeste, percutant pour l'époque, qui caractérise à lui seul et d'un trait, celui dont nous célébrons aujourd'hui le centenaire.

En voici donc la teneur traduite en français pour ceux qui n'entendent pas notre langue, dans laquelle il a été, bien sûr, écrit et prononcé:

Monsieur le Capoulié, Messieurs les félibres,

Ce n'est pas pour un toast que je me lève. Puisque le grand poète du Midi libertaire (il s'agit de Félix Gras) est monté à Paris, les jeunes félibres au nom de qui je parle veulent lui dire clairement ce qu'ils ont sur le cœur et dans la pensée.

Voilà longtemps, Monsieur le Capoulié, et Messieurs les félibres, que les jeunes gens mûrissent les idées que vous avez semées et voilà longtemps aussi qu'ils souhaitent impatiemment de réaliser ces idées.

Depuis trente-sept ans, le Félibrige existe. Depuis trente-sept ans on fait la Sainte-Estelle. Depuis trente-sept ans on boit la dernière bouteille de vin de Châteauneuf-du-Pape, on chante des chansons de guerre, et dans des poèmes qui ne mourront pas, on appelle au combat toutes les énergies de la terre d'Oc.

Nous avons entendu l'appel et maintenant nous allons dire, non pas comme autrefois devant les auditoires de frères et de réunions de lettrés, mais dans les assemblées politiques et devant tout le peuple du Midi et du Nord, les réformes que nous voulons. Nous en avons assez de nous taire sur nos intentions fédéralistes. Quand les centralisateurs parisiens en profitent pour nous jeter leur méchante accusation de séparatisme. Enfantillage et ignorance. Nous levons les épaules et nous passons.

C'est pourquoi nous ne nous bornons pas à réclamer pour notre langue et pour nos écrivains les droits et les devoirs de la liberté, nous croyons que ces biens ne feront pas notre autonomie politique, ils en découleront.

Voilà pourquoi avant toute chose, nous réclamons la liberté de nos communes: nous voulons qu'elles deviennent maîtresses de leurs fonctionnaires et de leurs fonctions essentielles. Nous voulons qu'elles puissent remettre à leur place les beaux messieurs qu'on appelle les sous-préfets. Et nos pauvres communes ne seront plus alors de simples circonscriptions administratives: elles auront une vie profonde; elles seront de véritables personnes et pour ainsi dire, des mères inspirant à leurs fils les vertus, les passions ardentes de la race et du sang.

Il ne nous plaît guère non plus que nos communes soient reliées entre elles, au hasard, selon le caprice — d'un soldat ou d'un rond-de-cuir — non, nous voulons que leur union se fasse suivant leurs affinités historiques, économiques, naturelles et à bien les voir, éternelles.

Point de détour — nous voulons délivrer de leurs cages départementales les âmes des Provinces dont les beaux noms sont encore portés partout et par tous. Gascons, Auvergnats, Limousins, Béarnais, Dauphinois, Roussillonnais, Provençaux, Languedociens.

Et ne croyez pas que des vœux soient des regrets d'archéologues; les vieux partis ont souvenir des antiques divisions de la France, mais aussi les hommes d'Etat les plus révolutionnaires, les plus ardents à s'élancer sur le chemin de l'avenir, se sont hautement prononcés pour une plus raisonnable répartition du territoire national.

Il nous convient de saluer avec un grand respect, en dehors des luttes politiques et religieuses, la mémoire du Maître Auguste Fourès, qui vécut pour répandre et développer cette idée.

Nous sommes autonomistes. Nous sommes fédéralistes, et si quelque part dans la France du Nord, un peuple veut marcher avec nous, nous lui tendons la main. Un groupe de patriotes bretons vient de demander, pour leur illustre province, le rétablissement des anciens Etats. Nous sommes avec ces Bretons. Oui, nous voulons une assemblée souveraine à Bordeaux, à Toulouse, à Montpellier. Nous en voulons une à Marseille et à Aix. Et ces assemblées régiront notre administration, nos tribunaux, nos universités, nos écoles, nos travaux publics. Si l'on objecte qu'un peuple ne revient jamais sur la voie qu'il a parcourue, nous répondrons que c'est le cas: nous ne travaillons pas pour copier les institutions d'autrefois, mais pour les compléter et les perfectionner.

Car nous ne sommes pas enivrés de mots, ou de phrases. Ce qui nous meut, c'est le profond sentiment des intérêts nationaux. Nous attendons sans doute de notre idée la renaissance intellectuelle et morale du midi, mais nous voulons quelque chose de plus: la complète mise en valeur des merveilleuses richesses de notre sol.

Le Provincialisme peut seul mener à bien les grands travaux rêvés... depuis cent ans et jamais achevés: le canal des deux mers pour la Gascogne et le Languedoc, le canal du Rhône à Marseille pour la Provence et le Dauphiné — qui sait! — peut-être que les discussions qui déchirent présentement le pays de France, pourront alors être réglées pour le bien de chacun et de tous. Allons plus loin: les deux ou trois questions sociales qui nous troublent le plus seraient de même résolues avec moins de difficultés.

Nous ne sommes pas les premiers dans cette espérance. Les chefs-d'œuvre de Mistral sont tout gonflés de cette idée. Nous envoyons au Maître nos souhaits passionnés. Un Mistral, ne l'ignorons pas, la nouvelle génération, non contente de l'aimer et de l'admirer, le comprend.

Et vous, Monsieur le Capoulié, vous qui fûtes des rares esprits par qui l'idée mistralienne ait été pleinement embrassée, sachez bien que nous sommes avec les héros de votre « Romancero ». Et nous entendons les soupirs de votre dame Guiraude, vaincue et jetée dans un puits par les hommes méchants, *qui ont le poil roux.* »

Li gènt marrit de la crousado,
Lis ome qu'an pelage rous,
L'an tirassado
E piei l'an tracho emé courrous
Au founs d'un pous.

Au founs dóus pous, enca souspiro,
Alor li cler e li ribaud
Emé grando iro,
L'an acabado à cop de palo
E de caiau.

I'a sièis cènts an qu'es aclapado,
Mai s'au pous anas escouta,
Sous li calado
Ausirès une vouès canta:
LA LIBERTA.

Les gens mauvais de la croisade,
Les hommes qui ont le poil roux,
L'ont traînée, puis l'ont jetée avec courroux,
Au fonds d'un puits.

Au fond du puits, elle soupire encore,
Alors les Clercs et les ribauds
Avec grande ire l'ont achevée,
A coup d'épieux et de cailloux.

Il y a 600 ans qu'elle est enfouie,
Mais si au bord du puits, vous allez écouter,
Sous le tas de pierres,
Vous entendrez une voix chanter:
LA LIBERTÉ.

C'est sur cette puissante évocation de la Croisade Albigeoise, en réalité la lutte du Nord encore barbare contre le Midi déjà hautement civilisé, le Midi des troubadours et des Cours d'Amour, par laquelle Félix Gras, dans son émouvant Romancero, a exalté le souvenir des libertés méridionales perdues, que s'acheva la proclamation des jeunes félibres fédéralistes de Paris.

De ce régionalisme intégral, qui devait le conduire plus tard au nationalisme intégral de l'Action Française, Frédéric Amouretti resta toute sa vie le fidèle et fougueux paladin.

Comme l'a dit Kafka, L'homme ne peut vivre sans une confiance durable en quelque chose d'indestructible en soi.

Mais, au moment, cette fameuse déclaration n'alla pas, je l'ai dit, sans provoquer stupeur et remous. Après le tonnerre, l'orage creva: le préfet de la Seine s'en émut et fit des représentations à M. Sextius Michel, qui cumulait les fonctions de président du Félibrige de Paris et de maire du 15^e arrondissement. Au sein même du groupement félibréen de la capitale, une violente crise, qui se résolut par l'exclusion solennelle de Charles Maurras et la démission de douze jeunes félibres qui allèrent fonder avec lui, et sous la présidence de Frédéric Amouretti, l'Ecole parisienne du Félibrige.

Dans un compte rendu de ces incidents relatés par *Le Viro Soulèu*, l'organe du Félibrige parisien, il est dit:

- Ce Frédéric Amouretti, qu'es un tron de Dièu, avié pastascla dins la poulitico..., etc.

En Provence, dans tout le Midi, la déclaration fut accueillie avec enthousiasme par la jeunesse, notamment à Marseille, où le poète Auguste Marin la signa sur l'heure et la porta aux bureaux du journal *Le petit Marseillais*, qui en assura la plus fracassante publicité.

On se doute que tous les félibres ne partageaient pas cet estrambord; bien au contraire, il y eut des rumeurs de réprobation chez un grand nombre d'entre eux, qui ne demandaient qu'à jouir de la douce quiétude dans laquelle ils avaient jusqu'alors vécu, accusant les auteurs du manifeste de sombres desseins contre les vieux félibres. La querelle des anciens et des modernes sera de tous les temps.

Mistral, toujours olympien, sut sagement calmer les inquiétudes, tout en soutenant, dans le journal *L'Aiòli*, le petit groupe naissant de ces jeunes qui venaient mettre leurs ressources d'intelligence et de cœur au service de la pensée développée dans son œuvre. Avec ce don de prophétie qu'on lui a reconnu, l'Altissime poète prévoyait le cheminement de ce régionalisme promu de leur bruyante manifestation.

Au vrai, en y regardant de près et dans la sérénité du recul, les propositions de leur déclaration jugées alors brutales, on pourrait, je pense, reconnaître que leur idée essentielle, qui n'a rien perdu de son actualité, est entrée dans les conceptions les plus officielles. La mise en œuvre d'un IV^e plan d'équipement et de grands travaux dans l'ordre de régions territoriales économiques, apparaît, en effet, sur ce point du moins, comme une première réalisation de ce que réclamaient, si haut, Frédéric Amouretti et ses amis.

Mais qui était Frédéric Amouretti?

Il est temps que je le situe devant vous, dans sa biographie d'abord, en m'aidant

de la remarquable étude que lui a consacrée André Cottez, docteur es-lettres, es-sciences politiques et es-sciences juridiques, parue aux éditions Plon en 1937.

Le père de Frédéric — Etienne Henri Amouretti — avait vu le jour à Toulon. Il entra à l'école de médecine navale où il fit carrière. Promu au grade de docteur en médecine à la Faculté de Montpellier, il prit sa retraite comme médecin principal de la Marine, s'établit alors à Cannes où, entre temps, il s'était marié et où, désormais, il se consacra à une clientèle civile. Il y mourut le 3 avril 1883.

La mère de Frédéric, une Cannoise, se nommait Anne-Marie Guigon.

Quant à Frédéric, il vint au monde à Toulon, où le père exerçait alors des fonctions dans la marine, le 18 juillet 1863.

La plus grande partie de son enfance et de sa jeunesse se passera à Cannes, où il fera de brillantes études secondaires au collège catholique Stanislas. Sur les bancs de ce collège, Frédéric fera la connaissance de celui qui sera le duc d'Orléans et dont, aux côtés de Maurras, il se fera et restera, jusqu'à sa mort, le champion de sa cause... une cause perdue... fors, sans doute, l'idée régionaliste qu'il avait quant à lui rattachée au rétablissement du principe monarchique.

En 1881, il obtient la première partie du baccalauréat es-lettres. En 1882, il va passer quelques mois au collège Stanislas, à Paris, et est reçu définitivement bachelier le 15 septembre de cette même année.

Entre temps, il s'était intéressé au mouvement de la Renaissance Provinciale qui correspondait à des sentiments innés en lui, qui ne demandaient qu'à s'exprimer et se développer passionnément.

J'ai pu, grâce à l'extrême obligeance de M. Frédéric Mistral neveu, Rèire-Capoulié du Félibrige, que je remercie ici très vivement de sa confraternelle compréhension, avoir connaissance, en substance, de la correspondance adressée par Frédéric Amouretti au Maître de Maillane, et qui permet de suivre, en quelque sorte, l'évolution félibréenne du bouillant Cannois.

Dans une lettre du 11 juin 1881, Frédéric Amouretti s'étonne, auprès de Mistral, que le Provençal n'ait pas, dans les écoles primaires et secondaires, une place honorable comme l'Anglais ou l'Allemand. Il se dit, à son grand regret, incapable d'écrire en Provençal. C'est la lecture de *Mirèio* qui lui a ouvert les yeux. Il n'a pas encore 18 ans. Il ignore les conditions pour être félibre. Dès qu'il les connaîtra, il se fera inscrire.

Mistral qui, on le sait, ne laissait jamais aucune lettre sans réponse, le renseigna, et ce fut là le début des relations et, plus tard, d'une amitié, entre le Maître et le disciple.

Le dossier de la correspondance que M. Frédéric Mistral neveu possède de son oncle ne contient pas évidemment les lettres du poète de Maillane, mais le sens de celles d'Amouretti permet de reconstituer ce que fut leur commerce épistolaire.

C'est ainsi que, le 27 juin 1881, Frédéric Amouretti remercie Frédéric Mistral de la brochure qu'il lui a envoyée (sans doute les statuts résumant la doctrine du Félibrige). Il se déclare résolu à suivre aveuglément le Maître dans tous ses efforts pour ranimer l'amour de la vieille langue maternelle. Il a écrit à Jean Monné (le Baile) pour être inscrit au Félibrige et il demandera à faire partie de l'Ecole félibréenne de Paris... car il est destiné, dit-il, à vivre encore à Paris. Il fait déjà de la propagande au collègue Stanislas (celui de la capitale), auprès de quelques Méridionaux qui y sont.

Et déjà, le 5 octobre 1881, il peut écrire à Mistral en Provençal, en s'excusant des fautes de syntaxe, de grammaire et d'orthographe qu'il commet:

Tout ço que sabe l'ai après soulet. Li bèu Moussu de Cano ounte demore, volon pas parla la vièio lengo dou terraire.

Tout ce que je sais, je l'ai appris seul. Les beaux messieurs de Cannes, où je demeure, ne veulent pas parler la vieille langue du terroir.

Mais il ne perdra pas courage. Il a dans le cœur les vers de la Countesso ».

Ah! se me sabien entendre!

Ah! se me voulien segui!

Ah! si l'on savait me comprendre!

Ah! si l'on voulait me suivre!

Il ne sait pas dire ses sentiments, mais il pleure de douleur quand on se moque de lui, et sa colère est encore plus grande quand ce sont des Méridionaux. Pour l'heure, il ne sera pas d'une grande force mais peut-être, qu'un jour, il défendra, par la plume et la parole, la cause félibréenne provençale. Il compte pour cela sur l'aide de sainte Madeleine et de sainte Estelle.

Cette lettre, résumée, est bien entendu entièrement écrite en Provençal. Elle est celle d'un néophyte plein de flamme, une flamme qui ne s'éteindra d'ailleurs pas. Il vient, en effet, d'être reçu félibre et il sera toujours intégralement dans son action régionaliste qui fut l'œuvre et le but de sa vie.

Maurice Barrès, dont il a été l'ami, n'a-t-il pas dit:

- L'homme ne se donne tout entier que lorsqu'il s'agit de son propre destin ». Et c'était bien là le destin de Frédéric Amouretti assigné par la Providence. Victor Hugo l'a écrit:

- Tout homme est un dessein de Dieu marchant sur terre.

Le 24 mai 1884, il assiste, à Paris et à Sceaux, aux fêtes de la sainte Estelle, patronne du Félibrige, et il rencontrera Mistral dans la capitale, Mistral qu'il n'avait pas encore vu et à qui il vouera, plus intensément, une admiration sans bornes. Encore qu'il le traite parfois comme un enfant, Mistral n'en saluera pas moins en lui un grand défenseur du Félibrige.

Il se rendra encore, en 1885, à la sainte Estelle d'Hyères. Puis, pour faire plaisir à sa mère, il s'inscrira à la faculté des lettres d'Aix, dont il déteste le doyen, M. Bizos, parce que anti-félibre déclaré.

Malgré les difficultés de relations avec certains de ses professeurs, il obtient sa licence le 27 novembre 1886, et par acquit de conscience, demande un poste à l'alma mater. Ce poste, celui de suppléant professeur d'histoire au collège de Béziers, il l'obtiendra le 2 mars 1887.

Mais, entre temps, il prépare, à Cannes, les fêtes de la sainte Estelle qui devront avoir lieu dans cette ville en 1887, et il fonde avec quelques amis, en mars 1887, *L'Escolo de Lérin* qui sera consacrée par Mistral sous les pins de l'île de Saint-Honorat et dont le cabiscòu sera François Mouton. Cependant, lui-même sera sous-cabiscòu, avec Léon Jeancard, Pierre Millet, Maurice Raimbault et que Joseph Bérenger et Henri Giraud en seront respectivement les trésorier et secrétaire.

Notre excellent confrère et ami, Me Roland Moncho, l'actuel Cabiscol, peut aujourd'hui, à juste titre, tirer honneur d'avoir eu Amouretti au principe même de sa vieille *Escolo de Lérin*.

Mais n'oublions pas que Frédéric Amouretti, s'il est félibre militant, ô combien! il est aussi, hélas! professeur d'histoire à Béziers. Je dis hélas! car, vivant dans un monde à part où l'on ne se serait pas soucié des obligations matérielles, il n'était pas fait pour l'enseignement, nous dit son biographe. Jamais professeur ne fut plus chahuté; aussi, à la fin de l'année scolaire, donna-t-il sa démission. Il avait exercé cinq mois...!

Aux vacances de 1887, on le rencontre à Nîmes, une valise à la main, allant à pied à Maillane, rendre visite à Mistral.

Il revient à Cannes, s'adonne complètement à *L'Escolo de Lérin*, organisant de nombreuses manifestations et recevant même l'empereur Pedro du Brésil.

Il en rend compte à Mistral, dans sa lettre du 11 janvier 1888, se plaignant de l'indifférence du peuple et de celle des bourgeois de Cannes que seul l'argent peut remuer: - soul l'argènt pòu boulega.

Vers la fin de l'année, il fait à Cannes une connaissance exceptionnelle — nous dirions volontiers aujourd'hui, sensationnelle. En effet, il est présenté par Joseph Bérenger, bourgeois de Cannes, à Fustel de Coulanges, venu sur la Côte pour quelques mois s'y reposer. Il se lie à lui, ce qui n'était pas chose aisée, car le célèbre historien n'était pas, paraît-il, d'abord facile. Toute sa vie, Amouretti restera fidèle à sa mémoire.

C'est sur les instances de Fustel de Coulanges, disparu d'ailleurs peu après, qu'il se décide à préparer l'agrégation d'histoire à la faculté de Lyon. Il n'y satisfait pas toujours ses professeurs. Brillant, certes, Amouretti ne sait mater sa nature fantasque. En août 1890, il est admissible aux épreuves orales: il échoue aux épreuves finales.

N'empêche, l'université l'aura heureusement marqué. Il fut, au cours de sa carrière journalistique qu'il entreprit par la suite, un spécialiste écouté et apprécié des questions de politique étrangère; en particulier, la situation complexe dans les Balkans n'avait aucun secret pour lui.

C'est aux fêtes félibréennes de Sceaux, en juillet 1889, qu'il rencontra Charles Maurras avec qui il se liera d'une amitié fraternelle, que la mort d'Amouretti n'effacera pas, car le célèbre écrivain toujours se souviendra de lui dans ses écrits et ses éblouissantes chroniques. Il n'y a qu'à relire les pages qu'il lui a consacrées dans son *Etang de Berre*, pour mesurer la profondeur des sentiments qui unissaient ces deux Provençaux passionnés.

En janvier 1890, Amouretti lance à Cannes un hebdomadaire, *Le Réveil de la Provence*, d'action régionaliste dans la ligne de ses convictions catholiques et royalistes. Cette feuille disparut après 1891.

- Hélas! Que j'en ai vu mourir de jeunes filles!, pourrait-on s'écrier après Victor Hugo.

Mais bientôt il tiendra la plume, et quelle plume, dans nombre de revues et journaux parisiens: *La Libre Parole*, *l'Observateur Français*, *La France Nouvelle*, *La Revue Bleue*, *La Gazette de France*, *l'Action Française*, *La Cocarde*, auprès de Maurice Barrès, etc.

Nous ne le suivons pas dans cette carrière journalistique, qui est hors de notre propos, mais nous pouvons dire qu'il y réussit pleinement, et pensant et n'oubliant jamais, dans ses chroniques, qu'il était félibre.

On peut noter aussi qu'il eut des vues prophétiques, lorsqu'il considérait que c'est vers le fédéralisme que l'Europe s'orienterait un jour, les organisations fédératives permettant à chaque groupement local de garder sa vie propre, tout en conservant le lien nécessaire entre les parties des grandes agglomérations actuelles.

En 1892, c'est le fameux manifeste sur lequel je ne reviendrai pas et qui fait de lui un jeune Jupiter, dispensateur du tonnerre et assembleur des nuées au-dessus de l'olympé félibréen, dont il troubla longtemps la calme sérénité.

Il continuera d'ailleurs d'agir toujours dans la même direction, tant à l'école parisienne du félibrige que dans les diverses assemblées félibréennes auxquelles il participa, tout en restant en correspondance avec Mistral, qu'il admirera et qu'il aimera jusqu'au dernier de ses jours.

Ce jour, hélas! arrivera vite — trop vite. A l'automne 1901, Amouretti est déjà à son déclin. Son ardeur de lutteur et son imagination surmenée l'ont épuisé. Il se retire à Cannes auprès de sa mère au 45, de la rue Félix-Faure. Il y connaît enfin le repos... et la rêverie... mais il est déjà trop tard pour qu'il puisse remonter le courant vers une meilleure santé. Il va faire une cure à Lamalou-les-Bains, dans le Languedoc où, un soir, il entend dans la nuit claire, sa fenêtre ouverte, une jeune fille chanter ce beau lamento que sont *Lis Estello*, d'Aubanel.

Son corps n'offre bientôt plus de résistance à la vie, cependant que sa magnifique énergie se dissout peu à peu, et le 25 août 1903, sa belle âme s'envole vers le Paradis de sainte Estelle. Il avait à peine 40 ans, et les deux dernières années de son existence furent un véritable calvaire.

On songe à ces vers émouvants de Victor Hugo:

*Une immense croix gît dans notre nuit profonde
Et nous voyons saigner aux quatre coins du monde
Les quatre clous de Jésus Christ.*

Homme de pensée et d'action, écrivain et poète, félibre intrépide et fidèle, Frédéric Amouretti n'a pas, dans les lettres provençales, laissé une grande œuvre écrite; on peut dire que le plus important de cette œuvre est justement ce qui n'a pas été écrit.

Mais, en dehors de la retentissante déclaration du 22 février 1892, qui à elle seule assurerait déjà la pérennité de sa mémoire, comme écrivain de langue d'Oc, il serait injuste de ne point dire qu'il s'est exprimé magistralement en Provençal, dans maintes revues félibréennes.

Je vous citerai volontiers deux de ses poèmes qu'il publia en 1891 et 1892 dans le *Viro Soulèu*, organe de la Société des Félibres de Paris:

Pèr...

Sèns te vèire, au païs tiéu
Ai passa malancouniéu,
Au païs ounte demores
Moun amour, crese que more!
Rèino Jano moun amo
T'ai visto e la calamo
Es intrado dins moun cor,
O moun cor, me fas escor!

Rèino Jano, di pantai
Que fasiéu dins ma jouinesso,
Toun còu fin noun lou verai,
Que baié talo tritesso.

Rèino Jano encaro mai,
De moun amour siès mestresso.

Sans te voir, dans ton pays
Je suis passé mélancolique,
Dans le pays où tu demeures
Mon amour, je crois que je meurs!
Reine Jeanne mon âme
Je t'ai vue et la tristesse
Est entrée dans mon cœur,
O mon cœur, tu me fais mal!

Reine Jeanne, des rêves
Que je faisais dans ma jeunesse,
Ton cou fin, je ne le verrai pas,
Qui donnait une telle tristesse.

Reine Jeanne, plus que jamais
De mon amour tu es la maîtresse.

Pèr...

Coume autre tèms li vièi troubaire
Se cridaron bèu calignaire
Dins lou tèms flori de Prouvènço
T'aime, flous de la mièu Jouvènço.

Mai pa mens vole pas te vèire
Que parié n'a Jaufrè Rudèu,
Rèino Jano, podès lou crèire
Mouririéu de tis iue crudèu!

E noun vole encaro mourir
Pèr sentre la douçour amaro

Vengudo vers iéu de ta caro
A l'ouro qu'amour a flouri.

Comme autrefois les vieux troubadours
Se proclamaient tes beaux amoureux
Aux temps florissants de la Provence
Je t'aime, fleur de ma jeunesse.

Mais pourtant je ne veux pas te voir
Car pareil à Geoffroy Rudel,
Reine Jeanne, tu peux le croire
Je mourrais de tes yeux cruels!

Et je ne veux pas encore mourir
Pour sentir la douceur amère

Venue vers moi de ton visage
A l'heure où l'amour a fleuri.

L'âme d'Amouretti est celle d'un poète passionné, et nous ne pouvons que regretter, avec son historiographe, qu'elle ne se soit que trop rarement exprimée.

La fleur qui a fleuri dans votre cœur — écrivait-il en Provençal sur l'album d'une jeune fille — plus odorante qu'une fleur des jardins — merveilleux de mon pays de Cannes. Douce jeune fille c'est le pur amour — qui pour Provence mettait en folie — le cœur de notre Reine Jeanne.

Oui, de cette Reine Jeanne — Reine d'amour et de douleur, dont tous les Provençaux demeurent épris.

Je ne sais pas si d'autres amours, plus réelles, hantèrent son cœur de célibataire, et nous ne chercherons pas à le savoir.

Comme l'a dit Musset:

- Tout homme porte en lui un monde inconnu qui naît et meurt en silence.

A ses obsèques, le 29 août 1903, à Cannes, où ses restes mortels reposent au cimetière du Grand Jas, il y eut grand concours de foule et un seul courant d'amitié attristée.

Deux discours furent prononcés sur sa tombe, l'un par Joseph Gubert de Draguignan, au nom des amis d'enfance de Frédéric Amouretti, l'autre en langue provençale par M. Marie Bertrand, Cabiscòu de l'Escolo de Lérin.

Amouretti était aimé et admiré. Il avait une tête puissante au large front, un timbre aigu mêlé à l'accent provençal et, dans ses traits, le jeu et le mouvement d'une intelligence des plus rares.

Il était surtout d'une grande bonté et d'un désintéressement absolu. Il renonça à la succession de son père pour avantager ses sœurs. Il donnait souvent son dernier sou. Pour Amouretti l'argent n'était pas un métal rare, mais un métal inexistant.

Son biographe nous dit encore, et cela a été aussi confirmé par tous ses amis, et notamment Charles Maurras, le plus intime, que la dignité de sa pensée, de sa vie professionnelle, la pureté de ses intentions, contrastaient singulièrement avec le négligé de sa mise, le débraillé de sa mine et les inconséquences de sa conduite...

Ses bizarreries, ses distractions, ajoutaient à son attachante personnalité ce grain de fantaisie qu'on se plaît à trouver précisément chez des esprits supérieurs.

Voici par exemple, entre bien d'autres, deux traits qui illustrent son côté un peu bohème.

Il part de Cannes pour Paris. En débarquant dans la gare de Lyon, il se sent des forces herculéennes. Son bagage est plus léger qu'une plume. Il avait transporté une valise vide.

Une autre fois, Amouretti annonce aux Cannois qu'il va faire une conférence à l'hôtel de ville. On l'attend vainement. Quelqu'un part à sa recherche. L'orateur est plongé dans un profond sommeil. Il est en chemise. Il faut le supplier de se lever, lui rappelant la conférence et le sujet de cette conférence. Amouretti a tout oublié et n'a rien préparé. Il se lance alors dans une brillante improvisation; il éblouit, il enthousiasme son auditoire. Sa conférence est remarquable.

Maurras a révélé le secret de cette facilité:

- C'est parce que tout l'éprouvait et tout éveillait en lui de vives émotions — que Frédéric Amouretti conservait chaque chose dans les replis de sa mémoire immense — et que tout y durait, y vivait, et s'y prolongeait avec une ardeur passionnée.

Si mon propos déjà trop long ne devait se limiter, il y aurait certes beaucoup de choses encore à rappeler dans la remembrance de celui auquel nous entendons rendre, aujourd'hui, un solennel hommage, à l'occasion du centenaire de sa naissance et renouveler en l'affirmant, cette allégeance à sa mémoire, que les félibres et les Cannois et leurs plus hautes autorités, lui apportèrent le 7 avril 1923, en apposant au 45 de la rue Félix-Faure, cette plaque de marbre, qui rappelle au passant: que Frédéric Amouretti: Foundadou de l'Escolo Felibrenco de Lérin — Afouga bouleaire de l'èime Prouvençau, à viscu sa jouvènço dins aquest oustau familiau.

« Frédéric Amouretti, fondateur de l'Ecole félibréenne de Lérins, ardent promoteur de l'idée provençale, a passé sa jeunesse dans cette maison familiale.

»

Du moins, laissez-moi pour conclure, emprunter, plus particulièrement, pour vous Cannois, ce dernier souvenir exprimé par Charles Maurras, qui de tous l'a le mieux connu:

C'était une âme d'enfant, douce comme les fleurs, comme les fleurs de Cannes, il faut le dire expressément, Frédéric Amouretti ne pouvait traverser, à Paris, les marchés aux fleurs, sans de longs soupirs de chagrin. Pourquoi? lui demandais-je. Il y en a à Cannes, répliquait-il, en me montrant les bouquets de violettes et les bottes de roses.

De ces violettes et de ces roses, offrons-lui ce soir un bouquet.

Jean GAVOT.

CHAPITRE V

L'ESTELLO DE LERIN ET L'ACADEMIE PROVENÇALE 1930 — 1964

**par Mademoiselle BERTRAND
Mestresso d'obro -Directrice de l'Académie Provençale**

et M. BONSIGNORI

HOMMAGE A VICTOR TUBI

28 mars 1965.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Devant ce beau portrait d'une noblesse souriante, qui évoque de façon si vivace l'image de notre cher Victor Tuby, laissez-moi vous remercier de votre présence, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, et vous, plus particulièrement, Monsieur le Proviseur Garino, adjoint au maire de Cannes, qui nous faites l'honneur et l'amitié d'assister à chacune de nos cérémonies.

Que, malgré les années écoulées, et nous arrivons à la vingtième à présent, cette modeste réunion connaisse cette assemblée de fidèles et d'amis, nous reconforte et nous encourage dans le désir profond de remémorer chaque année ce que fut notre grand disparu.

Nous connaissons bien le félibre, le mainteneur, dont l'Académie Provençale, sous l'impulsion de son Président le Majoral Jean Gavot et de son animatrice, Mademoiselle Bertrand, poursuit l'action avec attachement et dévouement, dans un rayonnement qui ne se dément pas.

Nous venons, une fois encore, devant le monument qu'il a consacré à Frédéric Mistral, d'apprécier le talent du sculpteur; savons-nous tout aussi bien qu'il fut homme de lettres et que son œuvre littéraire présente bien des aspects qui témoignent de son génie multiple.

De bonne heure, attiré par l'histoire de la Provence, Victor Tuby s'est penché avec attention et amour sur le passé de nos cités et de nos villages. Rassemblant une documentation importante, il recueillait patiemment témoignages historiques de valeur ou touchant objet de la vie quotidienne, venus enrichir les collections du Moulin Forville, véritable musée provençal.

Poète, il s'épancha dans les cantiques, les chansons aux thèmes populaires toujours à l'honneur dans les chants de l'Académie Provençale et parmi lesquels je citerai simplement:

- Farandole,
- Tu-tu pan-pan.
- Lou boun vin,
- L'arrangement de nombreux Noëls,
- Traduction du chœur des Saintes Maries de Mireille,
- Le cantique à la Sainte Vierge,
- Le chant pastoral, dont vous me permettez de vous lire le texte

CANT PASTOURAU

Siguen li mai galant roumièu;
Vaqui qu'arribo un bel estièu.
Cantas bergié,
Cantas pastressoabrièu qu'es revengu,
Pourtant dins tout li mas li plesi,
Cantas bergié,
Cantas pastresso, l'amour, lou cèu,
Tout ço que vièu,
Lou roussegnèu e si chièu-chièu?

Galoï fluitet à tu l'ounour,
Voulen t'ausi tout plen d'ardour;
Dansas bergié,
Balas pastresso tóuti ais èr nouvèu
Celebren aquest'an noste roumavage lou plus bèu,
Dansas bergié,
Balas pastresso, leissas eici
Voste moutoun,
Jouvènt, baias-vous de poutoun.

CHANT PASTORAL

Soyez les pèlerins les plus galants;
Voici qu'arrive le bel été.
Chantez, bergers,
Chantez bergères, avril est revenu,
Apportant les plaisirs dans tous les mas,
Chantez bergers,
Chantez bergères, l'amour, le ciel,
Tout ce qui vit,
Le rossignol et ses cui-cui!

Joyeux galoubet, à toi l'honneur,
Nous voulons t'entendre, pleins d'ardeur;
Dansez bergers,
Dansez bergères aux airs nouveaux
Célébrons cette année notre pèlerinage le plus beau,
Dansez bergers,
Dansez bergères, laissez là
Vos moutons,
Jeunes gens embrassez-vous.

Œuvre de plus longue haleine, reprenant le thème de la pastorale de Maurel, déformée par les versions populaires répétées, Victor Tuby écrivit une Pastorale Provençale en cinq actes et en vers.

Jouée pour la première fois au Casino Municipal de Cannes, elle fut reprise avec succès dans divers théâtres régionaux.

Le Moulin Forville devint centre littéraire, foyer de rayonnement de culture latine.

Victor Tuby y accueillit la Société félibréenne « L'Estello de Lerin », organisa des cours de provençal, des cycles de conférence, toutes activités qui affirmèrent la vitalité de son action.

Pour maintenir l'âme de la mère patrie provençale et la langue si chère à nos cœurs, il œuvra personnellement en entreprenant la réédition du grand dictionnaire de Mistral, Le Trésor du Félibrige.

Tâche redoutable, devant laquelle beaucoup de spécialistes avaient reculé et qui pourtant s'imposait, l'ouvrage de Mistral étant devenu introuvable.

Cette réédition fut vivement encouragée par le Capoulié du Félibrige, alors Marius Jouveau:

- Combien j'aime penser, lui écrivait-il, à votre projet de réédition du Trésor. Si vous réalisiez ce vœu de tant de philologues et de tant de félibres, vous auriez élevé à Mistral le plus beau monument qu'on puisse imaginer et vous auriez droit à la grande reconnaissance de tous.

Cette réédition, Victor Tuby sut la mener à bien, à ses propres frais.

Elle connut aussitôt un grand succès. Voilà, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, rapidement énumérés quelques aspects de l'œuvre littéraire de notre Maître disparu.

Il n'y a là, vous le savez, qu'un aperçu des talents si divers de Victor Tuby, pour lesquels il a droit à notre constance, à notre souvenir, à notre affection.

M. BONSIGNORI.

ESTELLO DE LERIN

— 1er de Janvier 1930. — *Espelido de « l'Estello de Lerin », roudelet felibren, emé lou burèu foundadou.*

Cabiscòu: Francès Garbier, mèstre en gai sabé; *Souto-cabiscòu:* Gastoun Cauvin, mèstre d'escolo; Francès Dellevaux, ome de letro;

Directour artisti: Victour Tuby, escultour;

Secretàri: Dllo Evelino Bertrand, mestresso d'escolo; *Clavaire:* Roland Inglott, proufessour;

S. C. ajoun: Antoni Ciais, avocat.

Proumié burèu de l'Estello de Lerin:

Cabiscòu: Francès Garbier, mèstre en gai sabé; *Souto-Cabiscòu:* Pau Jeancard, engeniaire; Reinié Laget, publicisto;

Direitour artisti: Vitour Tuby, escultour;

Secretàri: Dllo Evelino Bertrand, mestresso d'escolo; *Clavaire:* Nourat Michel, au P.L.M.;

S. Cl. ajoun: Marcèu Nouilleseaux, architeite

— 15 de Mai 1931. — *Afihacioun óuficialo au Felibrige acetado pèr lou Counsistòri tengu à Pau.*

— 15 de Jun 1932. — *Declaracioun legalo de l'assouciacioun Estello de Lerin e depaus dis Estatut.*

- 17 de Jun 1932: *Acetacioun pèr la Prefeturo* (n° 1085).
- 5 de Juliet 1932: *Parucioun au Journau óuficiau* n° 156.
- 11 de Mai 1935. — *Pache d'adesioun au Felibrige*.
- 9 d'Outobre 1938. — *Dlle Evelino Bertrand es noumado souto cabiscolo, en remplacemen de Pau Jeancard, Remie Goin, senso proufessioun, es nouma secretàri, et Dono Mario Renoult retretado es proumudo Biblioutecàri archivaire.*
- 12 de Desèmbe 1952. — *Après un long som, acampado pèr reviha l'Estello de Lerin.*
- 21 de Desèmbe 1952. — *Respelido de l'Estello de Lerin emé la charradisso dóu Dóutour de la Farge.*
- 1er de Janvié 1958. — *Nouvèu burèu.*
 - Cabiscòu:* Francès Garbier;
 - Souto-cabiscolo:* Evelino Bertrand;
 - Secretàri:* Dlo Marcello Mourgues;
 - Clavaire:* Dono Mario Michel;
 - Baile artisti:* Dr de La Farge;
 - Ajudaire:* Dono S. Tuby; Nourat Camos.
- 1er Janvié 1959. — *Nouvèu burèu.*
 - Cabiscòu:* Majourau Jan Gavot;
 - Souto-Cabiscolo:* Evelino Bertrand;
 - Secretàri:* Dlo Marcello Mourgues;
 - Clavaire:* Dono Mario Michel;
 - Baile artisti:* Dr de La Farge;
 - Ajudaire:* Nourat Camos, Marius Bonsignori.

Despièi lou 1ér de Janvié 1964 — *Nouvèu burèu.*

- Cabiscòu:* Majourau Jan Gavot;
- Souto-cabiscòu:* Evelino Bertrand;
- Secretàri:* Dono Madaleno Bertrand;
- Clavaire:* Dono Delorme;
- Counséié:* Marius Bonsignori, Ounourat Camos, Jousé Boniface, Marius Varaldi, Dono Mario Michel, Dlo Marcello Mourgues.

ESTELLO DE LERIN

- 1er Janvier 1930. — *Naissance de l'Estello de Lerin, groupement félibréen, avec son bureau fondateur.*
- Cabiscol:* François Garbier, maître en gai-savoir;
- Sous-cabiscols:* Gaston Cauvin, instituteur; François Dellevaux, homme de lettres;
- Directeur artistique:* Victor Tuby, sculpteur;

Secrétaire: Mlle Evelyne Bertrand, institutrice;
Trésorier: Roland Inglott, professeur;
Secrétaire-adjoint: Antoine Caïs, avocat.

Premier bureau.

Cabiscol: François Garbier;
Sous-cabiscol: Paul Jeancard, ingénieur; René Laget, publiciste;
Directeur artistique: Victor Tuby;
Secrétaire: Mlle E. Bertrand;
Trésorier: Honoré Michel;
Secrétaire-adjoint: Marcel Nouilleseaux, architecte.

— 25 Mai 1931. — *Affiliation officielle au Félibrige acceptée par le Consistoire tenu à Pau.*

— 15 Juin 1932. — *Déclaration légale de l'association « Estello de Lerin » et dépôt des statuts.*

— 17 Juin 1932. — *Acceptation par la Préfecture (n°1085).*

— 5 Juillet 1932. — *Parution au « Journal officiel »(n° 156).*

— 11 Mai 1935. — *Pacte d'adhésion au Félibrige.*

— 9 Octobre 1933. — *Mlle E. Bertrand est nommée sous-cabiscol en remplacement de Paul Jeancard; Rémy Gouin, sans profession, est nommé secrétaire, et Mme Marie Renoult, retraitée, est nommée bibliothécaire-archiviste.*

— 13 Décembre 1952. — *Après un long sommeil, réunion pour réveiller l'Estello de Lerin.*

— 21 Décembre. — *Renaissance de l'Estello de Lerin avec la charradisso du Dr de la Farge.*

— 1er Janvier 1958. — *Nouveau bureau.*

Cabiscol: François Garbier;
Sous-cabiscol: Mlle E. Bertrand;
Secrétaire: Mlle M. Mourgues;
Trésorière: Mme Marie Michel;
Directeur artistique: Dr de La Farge;
Conseillers: Mme S. Tuby; Honoré Camos.

— 1er Janvier 1959. — *Nouveau bureau.*

Cabiscol: Majoral Jean Gavot;
Sous-cabiscol: Mlle E. Bertrand;
Secrétaire: Mlle M. Mourgues;
Trésorière: Mme M. Michel;
Directeur artistique: Dr de La Farge;
Conseillers: Honoré Camos; Marius Bonsignori.

Depuis le 1^{er} janvier 1964. — *Nouveau bureau.*

Cabiscol: Jean Gavot;

Sous-cabiscol: Mlle E. Bertrand;

Secrétaire: Mme Madeleine Bertrand;

Trésorière: Mme Delorme;

Conseillers: Marius Bonsignori, Honoré Camos, Joseph Boniface, Marius Varaldi, Mme M. Michel, Mlle M. Mourgues.

ESTATUT DE L'ESTELLO DE LERIN

Art. I. — « L'Estello de Lerin » es un roudelet de bràvi gènt que volon óbra valentamen segound la dóutrino mistralenco en seguissènt la bandiero dóu Felibrige, emé coume deviso: Sian tout d'ami, sian tout de fraire.

Art. II. — La toco de l'Estello de Lerin es de manteni, d'espandi e d'englouria la lengo, lis us, lou gàubi e tout ço que constituïs l'èime prouvençau en ourganisant de cours d'estùdi; de charradisso, de festenau, de jo flourau, d'escourregudo e generalemèn tóuti manifestacioun artistico e literàri toucant la Prouvenço.

Art. III. — Lou sèti souciau es au Moulin Forovilo, 17, carriero Forovilo, à Cano.

Art. IV. — Touto persouno, sènso coundicioun d'óurigino terradourenco, que s'interesso en bèn i questioun prouvençalo pòu faire partido de l'Estello de Lerin. Li demando d'amessioun, adreissado dreitamen ou presentado pèr li sòci soun espeluquejado pèr lou burèu e soumesso à l'approubacioun dis estelen acampa.

Art. V. — L'escoutissoun annau es de 5 francs aumenta, se cas es, di fres de recoubramen.

Art. VI. — L'esclusioun d'un sòci pòu se faire' en acampado generalo en cas de mancamen grèu, de noun pagamen de l'escoutissoun o de treboulun.

Art. VII. — L'escolo es beilejado pèr un burèu de 7 mèmbe, nouma pèr un an, emé li poudè li pu large coumpousa coume seguis: 1 cabiscòu, 2 souto-cabiscòu, 1 dreitour artisti, 1 secretàri, 1 clavaire et 1 secretàri clavaire ajoun.

Art. VIII. — L'escolo s'acampa, sus counvidacioun dóu Cabiscòu, lou mai souvènt poussible pèr se teni au courrènt dis evenimen, pèr parladisso amistouso, o decisioun à prendre.

La grandò acampado generalo, pèr rendu-compte mourau e financié, eisamen de la situacioun, eleicioun dóu burèu se fai après lou festenau felibren de Santo Estello.

Ges de quorum es impausa is acampado e li decisioun soun presso à la majourita di sòci presènt.

Li discusioun poulitico e religiouso soun rigourousamen enebibo.

STATUTS DE L'ESTELLO DE LERIN

Art. 1. — L'Estello de Lerin est un groupement de braves gens qui veulent œuvrer efficacement, selon la doctrine mistralienne, en suivant la bannière du Félibrige, avec comme devise: nous sommes tous des amis, nous sommes tous des frères.

Art. 2. — La tâche de l'Estello de Lerin est de maintenir, de propager et de glorifier la langue, les us, les coutumes, et tout ce qui constitue l'idée provençale, en organisant des cours d'étude, des conférences, des fêtes, des jeux floraux, des excursions et généralement toutes manifestations artistiques et littéraires touchant la Provence.

Art. 3. — Le siège social est au Moulin Forville, 17, rue Forville, à Cannes.

Art. 4. — Toute personne, sans condition d'origine territoriale, qui s'intéresse aux questions provençales, peut faire partie de l'Estello de Lerin. Les demandes d'admission, adressées directement ou présentées par les sociétaires, sont examinées par le bureau et soumises à l'approbation des sociétaires assemblés.

Art. 5. — La cotisation est de 5 francs, augmentée, suivant le cas, des frais de recouvrement.

Art. 6. — L'exclusion d'un sociétaire peut se faire en assemblée générale, en cas de non paiement de la cotisation, de manquement grave ou de perturbation.

Art. 7. — L'école est dirigée par un bureau de sept membres, nommé pour un an, avec les pouvoirs les plus larges et composé de la façon suivante: un cabiscol, deux sous-cabiscols, un directeur artistique, un secrétaire, un trésorier, un secrétaire-trésorier adjoint.

Art. 8. — L'école se réunit sur convocation du président, le plus souvent possible, pour se tenir au courant des évènements, pour des conversations amicales ou des décisions à prendre.

L'assemblée générale, pour le compte-rendu moral et financier, l'examen de la situation, l'élection du bureau, se fait après la fête félibréenne de la Sainte-Estelle.

Aucun quorum n'est exigé et les décisions sont prises à la majorité des sociétaires présents.

Les discussions politiques et religieuses sont rigoureusement interdites.

ACADEMIE PROVENÇALE

L'Académie Provençale fut créée en 1919 au lendemain de la première guerre mondiale, par Victor Tuby, peintre et statuaire provençal de vieille souche, pour assurer la survivance des vieilles traditions, de la langue, des chants, des danses, des costumes de Provence et qu'elle n'a cessé de porter à travers la France et à l'étranger.

Il était indispensable d'effacer immédiatement la coupure qui eût pu faire tomber en désuétude au profit d'un modernisme banal, les coutumes ancestrales. Si le jazz le plus hoquetant ou le swing le plus criant n'est pas parvenu à étouffer le son aigret des galoubets ni les coups résonnant sur les hauts tambourins, c'est à Tuby que nous le devons.

Il fallut alors un certain courage pour faire circuler des jeunes filles en atours d'autrefois dans des régions où le cosmopolitisme avait tout recouvert. On ne comprenait pas ce que ce patriote tenace allait tenter pour que la Côte d'Azur et la Provence ne deviennent pas la colonie des rois de Babel.

Victor Tuby s'adressait à tous les milieux voulant servir. A son appel, se groupèrent autour de lui quelques fidèles érudits et des jeunes gens, des jeunes filles poursuivant le même but, brûlant de la même flamme. Ils n'écouterent ni les critiques des envieux, ni les rires des philistins. Ils eurent foi dans le grand mouvement de Renaissance qu'ils sentaient, pour élever au-dessus de toutes les importations, la belle et fière race provençale.

Des littérateurs, des historiens, des conférenciers, des musiciens adhérèrent à l'œuvre entreprise. Des écoles de tambourinaires, des cours d'histoire et de littérature provençales, des émissions radiophoniques furent créés par ses soins. Un patronage de fillettes, auxquelles on inculqua les traditions anciennes, fut le travail de la première heure.

Par l'étude des vieux manuscrits et avec l'aide du doyen des tambourinaires, le père Clinchard (décédé à 94 ans), du célèbre et vénéré père Tite de Villeneuve-lez-Avignon, maître de danse aux armées, et du vieux danseur varois David, les patients chorégraphes réunirent la plus certaine des documentations.

L'Académie Provençale exhuma les anciennes danses de métiers, pures émanations du terroir: Cordelles, Tisserands, Jardinières, Filandières, qui maintenant sont redevenues populaires au point d'être interprétées par toutes les sociétés folkloriques de Provence.

Les farandoles lumineuses, les jeux dansés, les danses de caractère, les danses artisanales, les danses paysannes, les danses descriptives, les danses populaires, par leur curieuse variété et les légendes qui s'y rattachent, furent mises à l'honneur.

Jeunes gens et jeunes filles en costume paysan, artisan ou bastidan ou bourgeois, pieusement conservé dans les antiques armoires, composèrent des fresques dont la grâce repose de la désarticulation des danses exotiques.

Grâce à l'érudit musicologue Joseph Clamon, de vieille famille avignonnaise, descendant du noëliste Peyrol, et aux études de linguistique ancienne de son collaborateur, le docteur Pansier, l'Académie Provençale a pu acquérir un répertoire musical et vocal composé de vieilles mélodies provençales pleines de saveur, allant de la Ballade du XIIe siècle aux chants de l'époque mistralienne et des Félibres modernes, qui exhalent l'âme joyeuse et bucolique, vibrante et mystique de la Provence si complexe.

Des compagnies de Bravadeurs furent adjoints. Depuis 1919, les bravades réapparurent dans maintes villes et villages. Ces lointains vestiges des temps héroïques où les populations devaient elles-mêmes assurer leur sécurité, jouissent de plus en plus d'une grande faveur populaire. Les décharges des antiques tromblons sèment l'allégresse dans tous les cortèges. Lors de certaines cérémonies votives, chaque coup de feu devient une prière. C'est ainsi, qu'en Avignon, l'Académie Provençale fit escorte à M. Albert Lebrun, président de la République, en ponctuant l'enthousiasme général des salves de sa mousqueterie.

Les traditions religieuses furent reprises avec ferveur: anciennes messes militaires et processions, danses sacrées, veillées des Bergers, arrivée des Mages d'Orient, fêtes patronales et corporatives. La section cannoise de l'Académie Provençale compte, à ses programmes, la Messe provençale avec bénédiction des Armes et large programme comprenant une brillante sélection des meilleures œuvres de musique sacrée des auteurs provençaux du XVe au XIXe siècle: chants à quatre voix mixtes et à capella. La cérémonie est suivie de la bénédiction du Cep de Vigne et, sur la place de l'église, de la Danse sacrée de la Souche de saint Marc, patron des Vignerons de Provence où, dans une alternance de prières, d'invocations, de chants et de danses, les vigneron demandent à saint Marc de protéger les prochaines vendanges.

Enfin, un Musée régional fut installé au siège général de l'Académie Provençale, au Moulin Abbatial de Forville, vieux moulin à huile datant de 1316, ancienne possession des moines de Lérins à Cannes, qui, ne l'oublions pas, était ville varoise avant l'annexion du comté de Nice.

Les nombreuses salles du Moulin Forville, demeure séculaire de la famille Tuby, abritent des collections de coiffes et de costumes varois des différentes époques et classes sociales des XVII^e et XIX^e siècles, des poteries, des armes et des objets usuels, enfin tout ce qui concerne la vie rurale et artisanale.

Dans la Provence méditerranéenne, en été comme en hiver, sous les rayons ardents du soleil ami, devant la grande mer bleue, calme et frémissante à la fois, ou sur les bords du Rhône, dans les villages moyenâgeux perchés, inaccessibles, sur les places, à l'ombre de micocouliers, trouant la paix des mas entourés de vignes, ombragés d'oliviers embaumés de jasmin ont retenti les tromblons.

Le salut à l'étendard de Provence a su dominer tous les snobismes.

Le mouvement de Renaissance de l'Académie Provençale suscita d'autres enthousiasmes et, dans maintes villes, se créèrent des sociétés locales. L'essor était donné. De nombreux témoins des manifestations des sections de l'Académie Provençale (section de la Provence Méditerranéenne) s'éprirent du régionalisme et fondèrent dans leurs contrées des groupes de folklore.

Les adhérents de l'Académie Provençale s'étendent du Comtat Venaissin à l'arrondissement de Grasse, détaché du département du Var depuis la réunion du Comté de Nice à la France en 1860.

Ses sections des diverses régions provençales, puissantes du zèle de leurs nombreux fervents, clament la gloire du passé et revendiquent hautement le droit à la vie du genre d'Oc.

Leur action diffuse, en France et à l'Étranger, l'œuvre des Troubadours, celle des Félibres et tous les éléments du folklore du Rhône au Var.

Les danses sont toujours exécutées d'après leur caractère, en costumes:

— *de paysannes* (avec cotillon rayé rouge ou bleu, en authentique siamoise, corset de piqué blanc, chemise de toile, gros bas de couleur, tablier et fichu d'indienne fleurie, coiffe en brillanté et grand chapeau de paille bise doublé d'étoffe bise);

— *de bastidanes* (gros jupon ouatiné en indienne ou percale fleurie entièrement cousu à la main, casaque à basques en soie, taffetas ou popeline brochée, tablier de soie en couleur, coiffe et fichu brodés en tulle ou en mousseline et grand chapeau noir comme celui des paysannes);

— *d'artisanes* (robes dites au long, en indienne fleurie, tablier de soie noire, fichu en indienne ou en mousseline de laine de teintes vives, coiffe dite à couture à deux rangs de dentelle tuyautée, encadrant le visage, et fermée par un grand nœud de mousseline).

L'Académie Provençale a réalisé des éditions documentaires, dont la plus importante fut celle, en 1930, à l'occasion du centenaire de la naissance du Maître, de la réédition du Trésor du Félibrige, de Frédéric Mistral, grand Dictionnaire de la langue d'Oc, en deux tomes in-quarto, une œuvre maîtresse.

L'Académie Provençale s'est donnée avant tout la mission de déployer son activité dans sa province où elle assure, par des manifestations publiques et privées, la continuité et la reprise de la vie ancestrale. Par ses travaux multiples, elle fait preuve d'une activité locale et permanente, et assure par ses seuls effectifs des manifestations régionalistes pour lesquelles elle est sollicitée.

En dehors de la Provence, l'Académie Provençale prit part aux fêtes organisées dans de nombreuses villes françaises (Paris, Le Havre, Strasbourg, Metz, Lyon, Marseille, Grenoble, Tulle, Toulouse, Montpellier, Nîmes, Pau, Aurillac, Angers, Le Mans, Quimper, Avignon, Le Creusot, Brive, Caen, Thonon, Biarritz, Montbéliard, Luchon, Toulon, Amélie-les-Bains, Saint-Gaudens, Montmerle, Vic Fezensac, Issoudun, Châteauroux, Bagnols-sur-Cèze, Digne, etc.).

A l'Etranger, l'Académie Provençale s'est rendue en Belgique, en Autriche, au Tyrol, en Italie (Lac Majeur, lac de Come, mer Adriatique, Riviera des Fleurs), en Espagne, au Portugal, en Suisse, à Londres où, en 1938, elle a été le premier groupe étranger admis à la télévision britannique.

En juin 1955, à la Faculté de Lettres d'Aix-en-Provence, les professeurs Rostaing et Talladoire rendirent publiquement hommage à Victor Tuby pour la valeur de son œuvre et la haute tenue de l'Académie Provençale.

Enfin, l'Académie Provençale est titulaire de diplômes d'honneur et d'une médaille de vermeil décernés par le ministère de l'Education Nationale.

L'ACADEMIE PROVENÇALE

SECTION DE CANNES

Fondée et présidée jusqu'à sa mort, le 31 décembre 1945, par Victor Tuby, mainteneur du Félibrige, disciple aimé de Mistral.

Lui succéda le docteur Georges de La Farge, qui la présida lui aussi jusqu'à sa mort, le 14 septembre 1961.

Le docteur de La Farge, mainteneur du Félibrige, était par ailleurs président de la Fédération du Sud-Est de la confédération des groupes folkloriques français.

Homme d'esprit, de cœur et aux talents les plus divers, d'un dévouement au-dessus de tous les éloges, il fut le digne successeur du créateur de l'Académie Provençale, dont il était l'ami et le disciple.

Après sa disparition, Jean Gavot, majoral du Félibrige et cabiscòu de l'Estello de Lerin, fut appelé à prendre sa suite.

Le bureau actuel est, sous sa présidence, ainsi constitué:

Président de la Section de Cannes: M. Jean Gavot;

Trésorière: Mlle Evelyne Bertrand;

Secrétaire général: M. Marius Bonsignori;

Secrétaire générale adjointe: Mme Madeleine Bertrand;

Membres du Comité: Mlle Joséphine Bertrand, Mlle Denise Manaira, M. Ruy Blas Bessi;

Directrice-Animatrice du Groupe: Mlle Evelyne Bertrand.

Il faut rendre un hommage particulier à la Directrice folklorique du groupement, Mlle Evelyne Bertrand, maîtresse d'œuvre du Félibrige, qui en est l'âme et dont la fidélité, le dévouement et la valeur de l'enseignement qu'elle prodigue inlassablement depuis 1923, c'est-à-dire depuis 42 ans, à des équipes de jeunes qui se renouvellent, en font un véritable apôtre, dont l'action efficace est reconnue et appréciée par tous.

En elle, la foi mistralienne et l'amour fervent qu'elle porte à la Provence, à sa langue, à ses coutumes et à ses traditions, guident sans cesse son œuvre comme une marche à l'étoile.

Il est à noter, enfin, que Mme Victor Tuby est, depuis la disparition de l'éminent fondateur, présidente générale à vie de l'Académie Provençale dans l'ensemble de ses sections, maintenant et poursuivant avec une admirable activité et dans une exceptionnelle fidélité à sa haute mémoire, l'œuvre entreprise par son mari.

CHAPITRE VI

FRANÇOIS GARBIER

1869 — 1962

par Marc GARBIER

Dans le cadre de l'œuvre entreprise par les félibres cannois pour faire connaître ce que fut la vie félibréenne à Cannes, c'est pour moi un pieux devoir d'évoquer ici la mémoire de François Garbier, mon regretté père et de retracer brièvement sa vie et son action, que je résumerai en ces quelques mots: durant 75 ans, il a servi avec ardeur le Félibrige et la cause provençale.

Il naquit le 28 octobre 1869, à Cannes, au numéro 3 de la deuxième rue du Barri, au pied du vieux clocher de Notre-Dame d'Espérance. Sa jeunesse est sans histoire. Il fait ses études à l'École des Frères, et, à 17 ans, il entre comme surnuméraire à l'administration des Postes. Après son service militaire (sapeur télégraphiste au 98 Génie à Grenoble) il est titularisé comme commis des Postes, et, gravissant successivement les divers échelons de la hiérarchie, il est affecté successivement à Cannes, à Grasse, encore à Cannes, à Chartres, et à nouveau à Cannes où il prend sa retraite en 1929. Ainsi libre, il se consacre avec une ardeur accrue à son action félibréenne qu'il n'abandonnera que dans les dernières années de sa vie. Et il s'éteindra doucement dans sa petite campagne du « Bouan Er » le 13 juin 1962.

J'évoquerai d'abord son œuvre littéraire, dans laquelle il a abordé avec bonheur des genres bien différents, puisqu'elle comprend: des galéjades, des poésies, des chansons, du théâtre et des conférences, sans parler des nombreux discours prononcés lors des réunions de l'Escolo de Lerin ou de l'Estello de Lerin, des cérémonies annuelles au monument de Mistral, ou des autres manifestations provençales.

La galéjade que Mistral définit dans son Trésor du Félibrige: « Plaisanterie, badinage, joyeuseté, gauloiserie, raillerie, moquerie » est un genre que mon père affectionnait particulièrement (c'est d'ailleurs la partie la plus importante de son œuvre) et dans lequel il pouvait donner libre cours à sa verve malicieuse et à son esprit d'observation, car presque toutes ces galéjades ont pour point de départ des faits vécus ou des réflexions entendues.

Toutes ces petites pièces ont été, en leur temps, publiées dans les journaux locaux: *le Courrier de Cannes, Provence artistique, Cannet journal, le Littoral, la Revue de Cannes, l'Echo de Cannes*; dans les journaux provençaux: *la Cisampo* (Cannes), *la Pignato* (Toulon), *la Restanco* (Toulon), ainsi que dans *l'Armana prouvençau, l'Almanach de la Pignato et lou Bartavèu*.

En voici une, publiée dans *Provence artistique* (Cannes), le 21 février 1904:

LEI LENTIHO (DIALECTE CANNOIS)

Aquelo pauro misè Finoun, qu'abito à la carrièro de la Couasto au Courau, au Suquet, vèn d'agué un coup de sang e, ma fisto, l'avié de qué.

Figuras-vous que dimar de la semana passado la bravo suquetano, en fasènt soun marcat, aviso uno païsano qu'aviè, au mitan de sei caroto, de sei rabo, de sei caulet et autréi ourtoulaiò, un saquet de bellei lentiho, que vous tiravon l'uéi e l'argent de la pocho; s'aprocho, e lou marcandage s'entrameno:

— Quant, vouastrei lentiho?

— Treze sòu! soun pas dounado

— Ato! Faudrié bessai vous paga, pèr que leï prenguessias!

— Nani, ma bouano, mai d'abitudine si pagon que vue ou nòu sòu!

— Lei lentiho de païs, o! mai pas aquelo qualita, vènon pas de Tourrettes, ma bello, sount de lentiho d'Auvergno!

— Eh bèn, fai Finoun, que n'aviè grosso envejo meten douge sòu, que trege es un marrit nombro.

— Vague pèr douge sòu!

— Mai, digas, soun de bouano cuècho, au mens, vouastre lentiho? Coucioun bèn?

— Coumo d'uou, ma bello, coumo d'uou!

— Alouro, pesas m'en lèu doui kilo, que m'agradon!

La marchando peso lei lentiho, e misè Finoun touto contento, tourno à soun oustau, pèr alesti soun dina.

Coumo bèn pensas, assajè sei lentiho.

Bouié que bouieras; lei lentiho cantavon bello cansoun dins la pignato, que gatihavo agradivemen leis auriho; Lou gréu de sàuvi e lei veno d'aïet eisalavon un parfum requisit que fasiè dire à Finoun:

— Es pas estonnant qu'aquéu poure afama que n'en parlon lei santeis Escrituro, ague vendu soun dré d'einat, pèr un plat de lentiho; n'auriéu bessai fach autant!

Et la bravo Finoun si coungoustavo d'avanço, pèr leis auriho e pèr soun gros nas.

Ai las! quouro lei tasté, èron duro coumo avans de lei bouta couire, senoun de mai.

Pacientè encoro uno bouano ouro, e lei tournè tasta: tendro, tendro... coumo de graveto.

Ero furioso, misè Finoun, e soun gros nas flamejant fringouïavo.

Oh! malan de sort! cridavo, li dirai soun fêt, en aquelo couquino, e pas plus tard que deman.

Urousamen, qu'avié dins l'armari un toupin d'anchoio que fagué bèn mestié pèr lou dina d'aquéu jour.

L'endeman, lei poung tout fa, un toupin de lentiho mau cuècho dins lou coufin, davalè vers lou marcat, et tout dré s'avancè de sa lentihièro.

— Digas, la fremo, vouasire ome es pas cassaire?

— Nani, perqué?

— Es bèn daumage, que vouastrei lentiho pourrien li servi de ploumb. Tenès!

Acò disent, li vuejo lou toupin dins la faudo.

— Mai de que vous pren; sias foualo!

— E vous sias uno guso, uni messourguiero, uno troumpo-quant-pòu!

— Mai, bravo freno...

— Taisas vous, couqino!

— Mai encaro...

— Ai bèn envejo de vous esclapa moun toupin sus lou mourre!

Lei gent s'amoulounavon, e risien; la pauro Finoun, roujo coumo uno favouio cuècho, perdiè touto mesuro.

— Escouti rèn, gusasso; m'avias afourti que vouastrei lentiho dóu tron-de-padiéune, si couien coumo d'uou!

— Eh bèn, aviéu resoun!

— Coumo, avias resoun?

— Ato, leis uou, ma bello, dóu mai boulon dóu mai vènon dur; se lou sabias pas, aro, lou sauprès!

Pauro Finoun! Lei bras li toumbèroun lou toupin s'escapè de sei man; lei gent s'esclafiguèron, e... un coumissàri menèbre arrivè just empega un verbàu à la paure suquetano.

Les poésies, fort nombreuses aussi, ont abordé des genres très divers: sonnets, odes, ballades... Beaucoup ont été couronnées dans des concours littéraires: médaille d'argent aux jeux floraux de l'Escolo Moundino de Toulouse, Jeux floraux septennaires du Félibrige, Jeux floraux de la Société félibréenne de Paris, de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes, Jeux floraux de la Maintenance de Provence...

Elles ont, presque toutes, été publiées en leur temps dans les publications déjà citées.

N'importe quel sujet pouvait lui inspirer quelques strophes.

Voici, par exemple, ses réflexions lors de sa retraite (publiée dans *le Littoral* du 5-1-1930):

EN RETRETO

Ma carriero es finido
Es pas de regretta,
E, ma plego coumplido
N'en siéu mai qu'encanta

Ma carrièro es finido
N'en siéu mai qu'encanta
E, la biasso garnido,
Vivo la liberta!

Sieissant an dessus lis esquino
Tant coumençon de bèn pésa;
Lou travai léu-léu v'estransino
Se fai tèms d'un pau se pausa

Ai debuta, cor plen d'espero
Qu'avieu tout just dès-e-sèt an...
E vogo, vogo la galèro
Estaca ferme sus moun banc!

Jouine, avès enavans e croio
Que voudrias lèu tout devira
Mai, madur, s'avanis la voio,
E pièi, viei, fau se retira.

Eh bèn siè! baten en retrèto
Bord qu'ailas nous glibon lis an,
Mai partèn emé l'amo quieto
Rire en bouco et lou cor cantant!

Mai pamens, foro dis afaire
Creignés pas que me vou mousi
Au « Bouan Er » sauprai me distraire
Jardina sara moun plesi

En camié, de marridi braio
De sabato, un large capèu
Cranarai dins mis ourtoulaiò
Abrama d'aire e de soulèu...

Quint bonur, pèr un ome sage
Au soulèu, cagnarda l'iver
E l'estieu, au fres sout l'oumbrage
S'enchuscla, beat, de bon er!

Lis ami, quand vendran me vèire
Me faran mai que mai plesi;
Pèr turta gaiamen li vèire
De bon vin sarai prouvesi

EN RETRAITE

Ma carrière est finie,
Ce n'est pas à regretter,
Et ma tâche est accomplie,
Me voici retraité;

Ma carrière est finie,
J'en suis plus qu'enchanté,
Et, la besace pleine,
Vive la liberté!

Soixante ans sur les reins
Commencent à peser;
Le travail bientôt vous épuise,
Il est temps d'un peu se reposer.

J'ai débuté, le cœur plein d'espoir,
Alors que j'avais juste dix-sept ans...
Et vogue, vogue la galère,
Fermement attaché à mon banc!

Jeune, vous avez de l'enthousiasme et vous croyez
Que vous allez tout transformer,
Mais à l'âge mûr l'ardeur s'affaiblit,
Et puis, vieux, il faut se retirer.

Eh bien! soit, battons en retraite
Puisque hélas! les années nous courbent,
Mais partons l'âme tranquille,
Le rire à la bouche et le cœur content!

Mais pourtant, hors des affaires,
Ne croyez pas que je vais moisir.
Au « Bon Air » je saurai me distraire.
Jardiner sera mon plaisir.

En chemise, de mauvaises culottes,
Des savates, un large chapeau,
Je crânerai dans mes travaux champêtres,
Avide d'air et de soleil.

Quel bonheur pour un homme sage,
En plein soleil l'hiver
Et l'été au frais sous l'ombrage,
De se griser, béat, de bon air!

Les amis, quand ils me viendront voir,
Me feront un bien grand plaisir,
Pour choquer gaiement les verres,
De bon vin je serai pourvu.

Les chansons sont moins nombreuses. Ecrites soit sur des airs connus, soit sur une musique composée spécialement par Auguste Pastour, elles ont presque toutes été chantées lors de manifestations félibréennes. Beaucoup ont été publiées dans les journaux locaux déjà cités.

Le Littoral, du 18 août 1929, publiait:

LI CASSAIRE, sur l'air: LE COR (Flegier)

An! cassaire afouga, preparen nous lèu-lèu
Que tout-aro se vèi pouncheja lou soulèu.
Plen d'ardour, d'estrambord, bèn garnido la biasso,
Empougnen lou fusièu e parten pèr la casso.

Davança pèr li chin que dounon de la voues
Barrulen bravamen pèr li camp e li boues.
Sèns soucit dóu soulèu, qu'esbléugis e grasiho.
En tirant tout gibié, souvagino, auceliho.

Quand miejour picara, dins lou founs d'un valoun
Sus li bord verdejant de quauque gai lauroun

Emé grand apetit vuejaren nòsti biasso
Pièi dins l'erbo ajassa, faren bello radasso

Mai tout plesi pren fin; avans soulèu tremount
Tournaren à l'oustau, desboundant de cansoun
Emé lou carnié plen — quand sariè de granouio.
Un cassaire amo pas rintra triste e bardouio.

E lou sero, en famiho, entour dóu recalieu
Countaren l'oudisseio, escouta coumo un diéu
Dis enfant espanta, de la fremo qu'amiro
— Em'un èr trufarèu, dóu tèms que l'aste viro.

LES CHASSEURS

Allons, chasseurs fougueux, préparons-nous bien vite,
Que tout à l'heure le soleil va pointer.
Pleins d'ardeur, d'enthousiasme, la besace bien garnie, Empoignons le fusil et
partons pour la chasse.

Devancés par les chiens qui donnent de la voix,
Courons vaillamment par les champs et les bois,
Sans souci du soleil qui éblouit et qui brûle,
En tirant tout gibier, sauvagine, oisillons.

Quand midi sonnera, dans le fond d'un vallon,
Sur le bord verdoyant de quelque source riante,
Avec grand appétit nous viderons notre besace,
Puis, dans l'herbe, étendus, nous ferons une bonne sieste.

Mais tout plaisir prend fin; avant que le soleil se couche, Nous retournerons à la
maison, débordants de chansons, Avec le carnier plein — ne serait-ce que de
grenouilles —

Un chasseur n'aime pas rentrer triste et bredouille.

Et le soir, en famille, autour du foyer,
Nous conterons notre odysée, écoutés comme des dieux
Par les enfants ébahis, la femme qui admire
Avec un air railleur, tandis que la broche tourne.

Le théâtre a également tenté François Garbier — qui a écrit trois comédies:

— *Lou maridage i coumissàri*, jouée en 1894 au théâtre de Cannes par le groupe Lis enfant de Prouvenço;

— *La grèvo di pagot*, jouée au même théâtre en 1895 par le même groupe;

— *La suèio*, inspirée de *La Farce du Cuvier*, inédite.

A l'occasion de la publication du *Maridagi i coumissàri*, imprimée chez Robaudy (Cannes) en 1893, Frédéric Mistral écrivait à mon père:

- Bravo, lou Maridagi i coumissàri. Après lou pecihoun tant reüssi, venguè la pèço. L'avié que de coumença. La coumençanco es uroso — fau countinua, e durbi rego dins aquéu relarg nòu de la coumèdi, ounte i' à tant à faire, e tant à rire. Sian eici, li vièi, tóuti les à pica di man.

Maïano lou 22 di janvié 1894.

Bravo, « Le mariage aux commissaires ». Après la piécette si réussie est venue la pièce. Il n'y avait qu'à commencer. Le début est heureux, il faut continuer et ouvrir le sillon dans ce champ nouveau de la comédie où il y a tant à faire et tant à rire. Nous sommes ici, les vieux, tout prêts à applaudir.

Enfin, *les conférences*, malheureusement peu nombreuses, nous ont révélé une autre facette de son talent littéraire.

Il a, en effet, dans le cadre des manifestations de l'Estello de Lerin à la mairie de Cannes, donné quatre conférences:

— *Belaud de la Bellaudière*;

— *La Cansoun prouvençalo*, avec la participation du groupe vocal « Les Cigarettes » de l'Académie provençale;

— *Li Rèi Mage*;

— *Emile Negrin, poète provençal*, très belle étude sur la vie et l'œuvre de ce poète cannois, réalisée grâce à des documents inédits aimablement communiqués par Mme Marcelline Negrin, fille du poète.

Ainsi que je le signalais ci-dessus, plusieurs des œuvres de François Garbier furent couronnées dans divers jeux floraux, et, pour l'ensemble de son œuvre, le Consistoire du Félibrige lui décerna le titre de Mèstre en gai sabé.

En septembre 1910, il avait été promu Officier d'Académie.

Après avoir ainsi parcouru l'ensemble de son œuvre littéraire, il nous reste à examiner ce que fut l'action félibréenne de mon père. Et sur ce sujet, je ne puis

mieux faire que de lui laisser la parole, en donnant ici des extraits de la causerie qu'il fit à l'Estello de Lerin le 21 mars 1937, lors de la manifestation que cette société avait organisée en l'honneur de mon père pour célébrer son cinquantenaire félibréen:

Siéu talamen pretouca de l'estrambourdanto simpatiò que me temounias à l'òucasioun de moun cinquantenàri félibren, que noun sabe coumo vous gramacia, e vous dise simplamen gramàci, mai es dóu founs de moun cor...

Aro, se voulès bèn, vous debanarai, à-n-aquelo óucasioun, un brigoun d'istòri loucalo, toucant la boulegadisso felibrenco à Cano, durant aqueli cinquante an. Coumo i'ai pres bono part, m'escusares se parle quàuqui fes de moun role.

Es emé lou grand festenau de Santo-Estello di 27 et 28 de mars 1887, ourganisa pèr lou coumitat d'interest loucau et la Sòucieta scientifico e litterari, que lou Felibrige a realamen pres pèd à Cano. Avans aquelo dato, li felibre èron pas espes, e menavon gaire de brut, mai aquelo manifestacioun festivo que fuguè espetaclouso, n'en recampè une bello cinquanteno, en fuguère dóu noumbre, emé lou dóutour Marins Bernard, Antoni Hugues, Peire Millet, Francis Mouton, Maurise Raimbault, Enri Giraud, Frederi Amouretti, Paul Jeancard, Jan Baussy, Felis Lasserre, Jòusè Beranger, Edouard Sarrat, l'abat Magnan, Pau Negrin, Leoun Nouveau, Charle Baron, Pau Serrailier, Charle Westermann e, l'an d'après, Mario Bertrand.

Ailas, d'aquéu fube de felibre, bèn pau fuguèron touca dóu fiò sacra pèr faire obro utile, e vuei n'en soubro plus que dous: Maurise Raimbault, qu'es à-z-Ais, e iéu, que sian de longo resta fidèu au Felibrige. Lis autre soun mort, pecaïre! o bèn an lacha pèd.

Louis Funel, mèstre d'escolo à Venço nous enroulè d'abord dins soun « Roble » mai aquéu groupamen pousquè pas trachi.

Es alor que li jouve felibre, acampa lou 2 de juin 1887 souto li pin de Sant-Ounourat, pèr manja lou bòni-abaisso, decidèron de s'organisa en « Escolo felibrenco de Lerin » e pèr n'en festa l'espelido, faguèron uno felibrejado à la pouncho de la Crouseto, lou dilun de Pandecousto.

Après aproubacioun dis estatut pèr la Mantenènço de Prouvenço, se tenguè, lou 8 de desembre, la premièro acampado generalo, que ratifiguè la nouminacioun dóu burèu que veici:

- Cabiscòu: Francés Mouton.
- Souto-cabiscòu: Leoun Jancard, Peire Millet, Maurise Raimbault, Frederi Amouretti.
- Clavaire: Jòusè Berenger.
- Secretàri: Enri Giraud, Jan Baussy.

E zóu, à l'obro!

Lèu-lèu, lou 14 de janviè 1888, em'uno colo de tambourinaire, l'on se rend en courtège à « l'Hôtel Beau Sejour » pèr touca l'aubado à Dom Pedro, emperaire dóu Brasil — lou 22 de janvié, taulejado à Sant-Ounourat... et fuguè tout dóu tèms dóu Cabiscòu Francés Mouton!

En 1890, li felibre de Lerin mandon à Flourenço pèr li fèsto en l'ounour de la Beatris de Dante, un album de 14 pouèsio, di quali 5 en prouvençau, signado: Dr Bernard, Raimbault, Giraud, Bertrand, Garbier.

Lou 10 de desèmbre, Raimbault es nouma cabiscòu. Em' éu l'on se boulego un pòu, se travaio, e se mascaro de papié.

Lou, 14 d'avoust 1891, à l'óucasioun dóu passage à Cano di Felibre de Paris, s'inauguro une lauso coumemourativo en l'ounour de Milo Négrin, lou valènt troubaire canen.

En 1893-1894, se publico lou galoi journalet La Cisampo en dialecte canen grana, que douno dins cade numero uno cansoun e une galejado cascalanto de mèstre Garbier.

Sus l'idèio de Raimbault, quàuqui felibre fan estampa d'obro prouvençalo: *Li darbouso, Agueto*, de Maurise Raimbault; *Pessu de Vers, Lou moulin de la Lubiano*, d'Enri Giraud; *Lou mariage i coumissàri, La grèvo di Pepot*, de Garbier; *Pèr li cassaire*, de Bertrand; *Li Joio*, de Grangier; *Proumièri pajo*, de Plesent...

Tres felibre marcant vènon s'amoussa sus nosto coustiero: William Bonaparte-Wyse, lou valènt felibre irlandés, en 1892. Leandre Sardou, en 1894, e Pau Arène en 1896, que Raimbault n'en fai lis eloge funebre en prouvençau.

Durant aquelo poutanado, se vei souvènt dins li paumarès di jo-flourau, li noum de Raimbault, Garbier et Bertrand.

En 1894: la couralo dis « Enfant de Prouvènço » jogo « Lou maridage i coumessàri », de Garbier.

En 1895, tourmamai, lis « Enfant de Prouvènço » jogon au teatre de Cano. « Lou maridagi i coumessàri » e « la grevo di pegot » dóu meme autour.

Mai, pau à pau, li felibre canen s'esperpaioun, e, quouro Raimbault quito Cano, en 1899, soubro plus, coumo felibre felibrejant, que Bertrand e Garbier.

Bertrand se prouclama lèu-lèu cabiscòu, e... s'endor beatamen, d'uno som que duro vint an.

Aperaqi vers 1920, l'idèio me venguè qu'uno belle Santo-Estello, coume en 1887, remetrié lèu à flot la barquetto lerinenco; la soumeteguère à Bertrand en li counseiant d'escrèure dins aquelo estiganço, au capoulié Fallen. E vaqui qu'un bèu jour de 1921, lou capoulié nous semoundè la Santo-Estello de 1922. Ero un gros afaire, mai lou menerian à bono fin, emé la bello ajudo dóu journaliste Emmanuel Vidal, e dóu valènt ami Tuby.

Lou festenau fuguè espetaclous; i'aguè noutamen la pauso di lauso à la memòri de Leandre Sardou et de Bonaparte-Wyse, emai la representacioun en plen èr, dóu Pan dóu Pecat de Teodor Aubanel ce qu'avian previst se realisè: tout un fube de membre nous arribè i avié plus que de faire avans.

Après aquéli festo, Vidal fuguè nouma cabiscòu, e lèu s'entanché de metre sus pèd li fèsto prouvençalo de 1923, emé la presènci de dono F. Mistral dóu Capoulié Jouveau, e di gardian de Camargo. Uno lauso à la memòri de Frederi Amouretti fuguè pausado sus soun austau famihau.

Mai vaqui qu'uno garrouio persounalo sourgiguè entre Bertrand e Vidal, menaçant d'engruna la barco lérinenco: autant-lèu prenguère la barro en man, e l'engardère dis estèu.

Souto moun gouvèr, de 1924 à 1929, se pòu dire que la barco lerinenco courreguè la bello eisservo: s'ourganisé de charradisso publico — un cours de lengo provençalo à l'escolo de la Ferrage... uno couralo, bailejado pèr Mademoisello Evelino Bertrand, de jo flourau e d'escouregudo agradivo; mai tout acò bèu, vous lou countarai pas dins si detai, que pourrias, belèu me trata de vanitous. Citarai, pamens, li fèsto prouvençalo de 1926, ounte, coutrio emé. L'Acadèmi Prouvençalo, se pausè sus lis emparo de la Castro la lauso remembrant lou passage imaginari de Calendau, emai aquéli dóu centenàri de Teodor Aubanel, en 1929, ourganisado emé l'Acadèmi Prouvençalo, e qu'agramentèron ufanousamen l'acamp de la Manutenço de Prouvenço.

L'Escolo de Lerin èro à soun pountificat.

Ailas! Li mihour matalot s'estènt ramblat de iéu, nous desseparerian dis autre... e lou 1^{er} janvié 1930, souto lou drapèu mistralen, uno barqueto flame novo, « L'Estello de Lerin » vougaro alegremen sus lis erso douçamen bressarello de la mar lerinenco.

Desempièi, souto moun gouvèr atentiéu, tóuti li belli manifestacioun entamenado tre 1924, soun regularimen countuniado, e de longo aumentado, crese pas necite de vous li detaia, car li seguissès fidelamen.

Pamens veici lou flame tablèu de nostro boulegadisso felibrenco despiei 1930.

Mai de 150 acampado semanièro, emé cours de prouvençau 37 charradisso, agrementado de cansoun provençalo; 10 gràndi manifestacioun publico à Cano e dins la vesinanço.

6 representacioun téatralo espetaclouso, emé li troupo niçardo Francis Gag, et Barba Martin.

12 escourregudo emé felibrejado campèstre.

Toutes ces manifestations, conférences, réunions qu'il avait ainsi évoquées, François Garbier continua à les mettre sur pied jusqu'à la fin de sa présidence.

Et lorsque son état de santé ne lui permit plus de remplir efficacement son rôle, il se retira de la vie active, et il vit avec grand plaisir le vaillant majoral Jean Gavot lui succéder à la tête de l'Estello de Lerin.

Mais il continua néanmoins à se tenir au courant de la vie de cette école qui lui était chère, et à s'intéresser à toutes les manifestations qu'elle organisait.

Il s'éteignit doucement le 13 juin 1962, ayant ainsi consacré 75 années de sa vie à servir le félibrige et la cause provençale.

Peu avant sa mort, il avait fait graver, sur son tombeau, ces vers:

*La vido es bello e souvent tristo
Es un aspre e court festenau
La mort, s'es laido, es proun requisto.
Es un eterne e sant repau.*

M. GARBIER.

La vie est belle et souvent triste,
C'est une fête courte et âpre.
La mort, si elle est laide, est souhaitée,
C'est un repos éternel et saint.

CHAPITRE VII

L'ESCOLO DE LERIN DE 1924 A 1965

par set felibre de l'escolo

Avec le recul du temps, il est maintenant possible de conter sans passion la fameuse scission qui, d'un rameau détaché de l'Escolo de Lerin, fit l'Estello de Lerin. C'est, en réalité, une crise de croissance, due à l'importance que le félibrige prenait à Cannes en 1929, et alors que la coordination devenait difficile. Depuis 1919, l'Académie Provençale maintenait ou ressuscitait une activité folklorique : danses, tambourinaires, costumes, noëls, pantomimes. Le départ de Vidal ouvrit, non une véritable crise, mais une certaine fièvre. Dès le 16 janvier 1924, Marie Bertrand, Francis Garbier, le marquis de Grasse et Victor Tuby s'opposaient au bureau où Caïs était secrétaire et l'abbé Bech trésorier. Le 7 mai, Garbier était élu cabiscol, Caïs vice-cabiscol, Marie Bertrand, secrétaire, Bech clavaire, et Tuby, Négrin et le marquis de Grasse, conseillers. Il y eut bientôt deux tendances, dont le seul tort fut de ne pas comprendre qu'elles étaient toutes deux nécessaires à la grandeur de Cannes et du Félibrige. D'une part, les novateurs demandèrent aux arts, aux fêtes, à l'enseignement de la langue, au théâtre, aux danses, la mobilisation de la jeunesse; Garbier, Tuby et Caïs prirent alors la tête de cette action et eurent la chance d'avoir une animatrice hors pair, Mlle Bertrand qui, avec sa modestie excessive, conte sommairement cet élan dans un chapitre qui précède. D'autres, autour de Marie Bertrand, s'attachèrent à la stricte observance des rites anciens de l'escolo, conscients de la force d'une tradition religieusement respectée. Il est logique que les descendants des vieilles familles cannoises soient demeurés dans l'escolo avec les théoriciens du félibrige, tandis que les plus jeunes et les nouveaux Cannois se pressaient dans l'activité plus grande de l'Estello, chantée par Garbier dès 1922.

Ainsi, le marquis de Grasse, les Arluc, les Jourdan, les Jeancard, les Nouveau, Mlle Vidal et Mlle Vial-Mazel restaient attachés au nom et aux usages de la vieille Escolo.

Cependant, la mort de Marie Bertrand semblait annoncer la mort de la vieille dame de Cannes, lorsque Honoré Isnard reprit miraculeusement le flambeau. Bertrand avait été plus de vingt ans cabiscol, Honoré Isnard allait aussi pendant vingt années difficiles tenir en souriant le gouvernail. Simple et gai, l'ingénieur du génie maritime cédait le pas, dans le privé, au fidèle des troubadours. Il était de ceux dont la fermeté ne se voit pas au premier abord, mais que la providence désigne pour les œuvres qu'elle juge bonnes pour traverser les tempêtes.

De 1936 à 1946, les heures graves se succédaient; après les gardes mobiles, dont la présence à Cannes en 1936 fit scandale, ce furent les préparatifs de guerre. Le félibrige, ami de la sœur latine, ne pouvait pas ne pas être déchiré par une telle division. En 1941, il y eut quelques efforts de reconstruire l'unité provençale, mais la guerre absorbait les efforts et divisait les Français, et nous nous refuserons à classer les félibres selon des options politiques ou même nationales; c'est non seulement contraire à nos statuts et à notre fraternité mais au bon sens lui-même, car nous ne devons être que des frères et des amis de la civilisation provençale.

Honoré Isnard, cabiscol, réunissait chaque semaine, dans son bureau du quai Saint-Pierre, un cercle d'amis qui échangeaient en langue provençale de savoureuses anecdotes. Les futilités demeuraient science et la lutte gardait un rayon de sourire alors que l'écrasement des dialectes était poursuivi par des enseignants sectaires, ennemis du provençal et de toute liberté. Depuis la guerre, Mlle Emilie André avait apporté son rayonnement à la cause sainte des libertés provençales. Disciple de Fustel de Coulanges, elle apportait aux enseignements de Mistral et de Fustel un rayonnement propre qui a séduit tous ceux qui eurent le bonheur de l'approcher. Louis Jourdan avait amené à l'escolo un Limousin, Jean Bonnetain, qui tient les clés du trésor depuis bientôt vingt ans.

ESCOULAN DE L'ESCOLO DE LERIN

En Pierre Aubert;
En Jean Bonnetain;
En Honoré Bouttin;
Na S. Buasso;
En J.-P. Calvy;
Na Geneviève Couillet;
Na Jeanne Courbey;
En Gilles Cozzari;
En J.-A. Durbec;
Emile Garino;
En M. Hugues;
Na Andine Hugues;
En Louis Jourdan;
Na Hélène Moncho-Meynard;

En Patrice Moncho;
En Roland Moncho :
En Louis Montagnac;

En Jean Mouret;
Na Yvonne Paradivin;
En Jean Perrimond;
Na Marie-Josée Ponson;
En Lucien Revest;
En Noël Revest;
Na Berthe Senft-Aubert;
Na Gabrielle Véran;
Na Geneviève Vial-Mazel;
Na Thyldette Vidal.

L'ambition de l'escolo de Lerin est de participer, après la Sant'Estello qu'elle organisa à Grasse en 1966, à une grande Sant'Estello à Cannes, quatre vingts ans après la venue du Maître. L'escolo participe, par son cabiscol, aux travaux de réforme des statuts du félibrige, et notamment à l'étude des seissoun terradourenco. Un cours de provençal, doté par les Amis de Victor Tuby d'un prix annuel, fonctionne à peu près régulièrement. Enfin, les traditions cannoises restent vivantes.

1964

TROBAR CLUS

De vòsti vot la douço image
A vouga vers moun umble oustau
E la proucessioun di Mage
M'aurié pas causa mai de gau;
Perèu quand la niue s'encourtino
Pensen is ami separa;
Dintre l'estello encarnadino
Que de message prepara!

Dóu Feligrige li sèt flamo,
De Bautazar li sege rai,
An lou poudè d'uni lis amo
Qu'un moundo separarié çai;
Perèu nosto braso mistico
Se laisso pas mai esmara,
Dintre lis encro simpatico
Que de message prepara!

Nosto fe, sènso brut, s'avanço
E nos esprit soun d'acord
Pèr lou revèi de la Prouvènço
Que noun pòu espera la mort;
Perèu déjà l'aubo s'acabo
Sus la panouio di gara,
Pèr ana de l'espero i sabo,
Que de message prepara!

MANDADIS

Dono d'Ounour et de Parage
De l'escolo, sèns desbarra,
Regaiardissen lou lengage :
Que de message prepara!

AD.S.

De vos vœux la charmante image
A vogué vers mon humble toit
Et la procession des Mages
Ne m'aurait pas fait plus de joie;
Aussi quand la nuit tend son voile
Pensons aux amis séparés;
Dans la lumière de l'étoile
Que de messages préparés!

Du Félibrige les sept flammes,
De Balthazar les seize rais,
Ont le pouvoir d'unir les âmes
Qu'un univers séparerait;
Aussi notre foyer mystique
Ne se laisse pas égarer :
Entre les encres sympathiques
Que de messages préparés!

Nos cœurs parlent dans le silence
Et nos esprits sont en accord
Pour le réveil de la Provence
Qui ne peut attendre la mort;
Aussi déjà le vent se lève

Sur la lumière des guérets,
Pour aller de l'attente aux sèves,
Que de messages préparés!

ENVOI

Dame d'Honneur et de parage
De notre « escolo », sans arrêt,
Nous relevons notre langage :
Que de messages préparés!

SANT ESTELLO 1963

Avèn pas óublida Muret
Pa mai que San Martin-la-lando
E li cremat, pèr parla net,
Lis emmura di toure grande.
Avèn proun vist di jan d'Oulando,
Di capounaire mistouflet;
N'avèn pas óublida Muret,
Pa mai que San Martin-la-lando.

Mai Santo Glèiso a perdouna,
I Franchiman perdounarian
E un muretin a douna
Uno barreto au Papo Jan;
Dins li roucas e dins la lando,
Fraire enemi recouncilia
Catare, Templier, cremat,
Esvarton pèiro dis ingrando.

Muret e San Martin-la-lando
Pèr li Felibre assembla
Venènt de Santo o de Bellando
Soun l'esperanço d'un nòu blad;
Dreissen lou dounjoun sus li mando
E, dóu federalismo oublat,
Siguen li chivalié regla
Que jamai leisson tout en bando.

SAINTE-ESTELLE 1963

Nous n'avons pas oublié Muret,
Non plus que Saint-Martin-la-Lande,
Et les brûlés, pour parler net,
Les emmurés des grandes tours.
Nous avons vu suffisamment de poltrons,
De lâches paltoquets,
Nous n'avons pas oublié Muret,
Non plus que Saint-Martin-la-Lande.

Mais la Sainte Eglise a pardonné,
Aux Français nous pardonnerons,
Et un Muretain a donné
Une barrette au Pape Jean;
Dans les rochers et dans la lande,
Les frères ennemis réconciliés :
Cathares, Templiers, brûlés,
Ecartent les pierres des ingrandes.

Muret et Saint-Martin-la-Lande,
Pour les Félibres assemblés,
Venant de Saintes ou de Bellande,
Sont l'espérance d'un nouveau blé;
Dressons le donjon sur les buttes
Et, du fédéralisme oblat,
Soyons les chevaliers réguliers
Qui jamais n'abandonnent rien.

1966

Siéu pas lassa di flour de l'aubepin,
Siéu pas lassa de l'aubo e dóu miejour,
Siéu pas lassa de la mar et di pin,
Siéu pas lassa di cansoun de l'amour,

Mai siéu lassa dis obre diaboulico
Di franchimand e de siéu vanita,
Di marrit dret, dis ome aboulico,
De l'uniformo et de l'infinita.

Siéu pas lassa dis Aup couloussalo,
Dis adous maire e di refrescadou,
Siéu pas lassa de jouino Prouvençalo,
Siéu pas lassa di cant di troubadou,

Mai siéu lassa di brusissentò brego,
De barjadisso en inutilita,
Di peresous que desvanto la glebo,
Di negadou e sièu futilita.

Pèr quacaren fasen ensen di libre,
Felibrejen dentre cade ciéuta,
Dansen, canten, redevenissen libre,
Que l'an que vèn counto pèr li felibre,
Que l'an que vèn counto pèr la bèuta!

Rouland MONCHO-MEYNARD

Je ne suis pas las des fleurs de l'aubépin,
Je ne suis pas las de l'aube et du midi,
Je ne suis pas las de la mer et des pins,
Je ne suis pas las des chansons de l'amour.

Mais je suis las des œuvres diaboliques
Des Français et de leurs vanités,
Du mauvais droit, des hommes abouliques,
De l'uniforme et de l'infinité.

Je ne suis pas las des Alpes colossales,
Des sources mères et rafraîchissantes,
Je ne suis pas las des jeunes Provençales,
Je ne suis pas las des chants des troubadours.

Mais je suis las des lèvres jacassantes,
Des longs discours sur des futilités,
Des paresseux qui méprisent la glèbe,
Des négateurs et de leur inanité.

Pour quelque chose d'utile faisons ensemble des livres,
Félibrigeons d'une cité à l'autre,
Dansons, chantons, redevenons libres,
Que l'an qui vient compte pour les félibres,
Que l'an qui vient compte pour la beauté.

CHAPITRE VIII

TRADITIONS CANNOISES

par Roland MONCHO

Avocat - Historien

Secrétaire général du « Fougau Universitàri de Niço »

PELERINAGES CANNOIS

L'étude des traditions populaires n'est pas seulement le seul moyen de connaître vraiment l'histoire vivante et vraie des peuples, mais encore une source d'enseignement pour tous ceux qui sont dignes d'une civilisation.

Il faut savoir que l'implantation du Christianisme en dehors des cités se fit chez les « pagani » des « pagi » ou pays, aux Ve et VIe siècles, et que c'est en Provence que l'Eglise fit d'abord l'essai des paroisses, ce qui fait l'objet de notre thèse de lettres.

Au VIe siècle, donc, il y avait une église par centaine ou pays, cette église mère s'entourant, à partir de 757, de multiples paroisses rurales. Mais il resta pendant des siècles l'obligation de se rendre à l'église mère pour les cinq grandes fêtes : Noël, Pâques, Ascension, Pentecôte, Toussaint; on ajoutait, parfois, l'Epiphanie.

D'un autre côté, c'est l'origine des foires, le mall de la centaine, tenu du Ve au XIe siècle, qui rassemblait, au moins en mai et septembre, les enfants du terroir et, à côté des commerçants, se plaçaient des cérémonies religieuses dans un oratoire spécialisé (nous avons recherché ces oratoires dans toute la Provence et la Viennoise) si bien que, souvent, la fête est restée et passe pour un pèlerinage, alors que l'origine est plus administrative que religieuse.

A l'époque féodale, l'organisation franque était encore forte, mais aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles, les seigneurs s'approprièrent les vieilles institutions publiques, déplacèrent certains rendez-vous dans le temps et l'espace, tandis que les gouvernements les aidaient à retirer tout droit au peuple.

Les abbés de Lérins étaient de bons seigneurs et il semble avoir eu assez peu de conflits entre eux et les Cannois. Cependant, comme tous les seigneurs, ils infléchirent les coutumes à leur profit, transférant le mall de saint Michel de Mougins à saint Jean - saint Georges de La Roquette et avançant de début mai à fin avril. Nous reviendrons sur les foires; attachons-nous à noter l'origine infiniment respectable des pèlerinages ou romérages.

L'église mère primitive devait se trouver à Mougins et a pu s'abriter, dans les temps troublés du IXe siècle, auprès de la seconde église mère, celle du Brusç. Puis, le calme revenu, les moines de Lérins, sans abandonner le pèlerinage à Notre-Dame du Brusç le 8 septembre, honorèrent la très ancienne église de Notre-Dame de Villevieille de Mougins, devenue Notre-Dame de Vie. On y alla volontiers pour la Pentecôte et pour Pâques. Pour l'Ascension, il fut normal d'aller dans l'abbaye elle-même, probablement d'abord à la chapelle de saint Sauveur, de tradition carolingienne.

Chaque paroisse médiévale eut son chœur de Noël, son adoration des mages et une fête de sa dédicace nommée fête votive, d'où le nom de vœu parfois donné, dans la plus grande confusion, à certains pèlerinages.

Ainsi, les paroisses de Saint-Etienne puis Saint-Cassien d'Arluc, Saint-Pierre du Suquet, Saint-Nicolas de Cannes, Saint-Didier du Cannet, eurent trois fêtes qui méritent le nom de votives.

Au pèlerinage de l'Ascension, on chante ces cantiques délicieux :

LI SANT DE LERIN

Bèu sant, ami de la Prouvènço,
Sian vòsti fièu vuei coume aier;
De Cano à Grasso, Niço e Vènço
Dóu noum crestian sian mai que fier.

Grand Sant qu'avès fa flòri
De noste mar is Aup,
Auprès de Diéu, en pleno glòri,
Oublidés pas li Prouvençàu.

Sant Ounourat, Lérin aclamo
Lou foundatour de soun couvènt
Ounte trouvant la pas de l'amo
L'ome de Diéu libre li vèn.

Sant Ounourat, fasèn la roundo
Vesès pertout courre li serp
Moron subran, la mar desboundo
Pèr li nega liuen dóu désert

Sant Ounourat, toucas la roco
E l'aigo vivo a sourgenta...
Tau un cor dur, se Diéu lou toco
Se founde en plour, Diéu n'a pieta.

O tant d'evesque illustre e sage
Que Lérin n'es lou couvadou.
Ausès li pople, à soun passage,
Li prouclama si sauvadou.

Li sarrasin tuerton li porto
Moungé valènt 'mé voste Abat
Avès subran l'amo proun forto
Pèr soustèni lou bon coumbat.

Dins voste sang, martir sublime
A flouri « l'ebro-dóu-perdoum »,
Que voste eisèmples nous ranime
E dóu salut nous fague doun.

LES SAINTS DE LERINS

Beaux saints, amis de la Provence,
Nous sommes vos fils, aujourd'hui comme hier;
De Cannes à Grasse, Nice et Vence,
Du nom de chrétiens nous sommes fiers.

REFRAIN

Grands saints qui avez fait florès
De notre mer aux Alpes,
Auprès de Dieu, en pleine gloire,
N'oubliez pas les Provençaux.

Saint Honorat, Lérins acclame
Le fondateur de son couvent

Où l'on trouve la paix de l'âme,
L'homme de Dieu, libre y vient.

Saint Honorat, en faisant la ronde,
Vous voyez partout courir les serpents,
Soudain ils meurent, la mer déborde,
Pour les noyer loin du désert.

Saint Honorat, vous touchez la roche,
Et l'eau vive a jailli...
Tel un cœur dur, si Dieu le touche,
Se fond en pleurs, Dieu en a pitié.

De tant d'évêques, illustres et sages,
Lérins est la couveuse.
Entendez les peuples à leur passage,
Les proclamer leurs sauveurs.

Les Sarrazins enfoncent les portes,
Moines valeureux, avec votre Abbé,
Vous avez soudain l'âme assez forte
Pour soutenir le bon combat.

Dans votre sang, martyrs sublimes,
A fleuri « l'herbe du pardon »,
Que votre exemple nous ranime
Et du salut nous fasse don.

L'Estello de Lerin a sauvé ces trésors de foi saine et fraîche, et leur a donné une expression parfaite :

LEI PELERIN DE SANT OUNOURAT

O grand sauvaire dis amo
Sian vengu tout trefouli,
Dounas nous, 'mé la calamo
La fè que noun pòu fali.

Sant Ounourat,
Sant Patris,
Gardas vuèi vouèstreï roumiéu!

L'amo soufre dóu regounfle
De plesi que li fan màu.
Eici, fès que n'en triounfle
E dóu cèu tendra la clàu.

A Lerin la remembranço
Dei vertu de tant de sant,
Resplendour de nouàstro Franço
Fès que nous doune d'envanc.

Quand veguèron nòsti paire,
Briha tant de santeta,
Devers Lerin, de tout caire,
Courrien, lest à tout quita,

Pièi, avan sus la mar bluo,
Entre lou brusc e lei pin,
Pèr mena 'no vido puro,
Eron mounge de Lerin.

Sant Porcari, Sant Caprasi,
Sant Patris et Sant Ounourat,
Qu'erias bèu dins vouàstro estasi,
Vers Diéu fau nòu enaura.

(On notera lei, nouàstro pour li et nosto, typiques du dialecte cannois, cf. Emile Negrin.)

LES PELERINS DE SAINT-HONORAT

O grand sauveur des âmes,
Nous sommes venus dans l'enthousiasme,
Donnez-nous, avec la paix,
La foi qui ne peut faillir.

REFRAIN

Saint-Honorat, Saint-Patrice,
Gardez aujourd'hui vos pèlerins!

L'âme souffre d'un excès
De plaisir qui lui fait mal.

Ici, faites qu'elle en triomphe
Et du ciel elle tiendra la clef.

A Lérins, le souvenir
Des vertus de tant de saints,
Splendeur de notre France,
Faites qu'il nous donne l'élan.

Quand nos pères virent
Briller tant de sainteté,
Vers Lérins, de tous côtés,
Ils accouraient, prêts à tout quitter.

Puis, lancés sur la mer bleue,
Entre les buissons et les pins,
Pour mener une vie pure,
Ils se faisaient moines de Lérins.

Saint-Procaire, Saint-Caprais,
Saint-Patrice, Saint-Honorat,
Que vous étiez beaux dans votre extase,
Vers Dieu il faut nous élever.

LES ORIGINES LOINTAINES DE LA FOIRE D'HIVER

UNE INTERESSANTE ETUDE DE L'ESCOLO DE LERIN

La défense des arts et traditions populaires a maints aspects. A Cannes, ville neuve et port assez franc, nous devons nous préoccuper de mettre en valeur les moindres traces de folklore, chaque fois, surtout, qu'elles présentent l'avantage de favoriser la vie économique et les divertissements.

Tel est bien le cas de notre foire d'hiver. Historiquement, elle existe dans sa forme actuelle et son emplacement des Allées, depuis 1928, mais il est certain qu'avant le recul de la Pantiero, elle existait à l'ombre des micocouliers qui se trouvaient au bout de la rue Fontaine-des-Trois-Canons (quand nous la rendra-t-on?).

Au XVI^e et au XVII^e siècles, elle se trouvait hors ville, c'est-à-dire à Forville, devant la paroisse neuve de la Miséricorde. Antérieurement encore, elle se fêtait probablement dans la castre, c'est-à-dire à côté du château.

Il ne faut pas oublier que toute communauté provençale avait deux foires, une de printemps pour les centres militaires, au mois de mai, au départ des chevaliers, ou d'été pour les centres d'agriculture ou de pêche. A Cannes, cette fête à respecter et à honorer, est évidemment celle de la Saint-Pierre, patron des pêcheurs, dont on a malheureusement détruit la chapelle et dont la villa Saint-Pierre garde pieusement le souvenir. Des joutes nous nous réjouissons tous.

Mais que savons-nous de la fête d'hiver? La tradition nous enseigne que la fête d'hiver était également signalée par une chapelle, généralement fort ancienne, car la fête de Noël est une tradition romaine. Nous pensons avoir trouvé le souvenir de cette chapelle. Il s'agit de la chapelle oratoire de Saint-Nicolas, signalant la villa romaine, mérovingienne et carolingienne qui occupait la colline de ce nom, au nord de la gare actuelle.

Comme Le Cannet avait au moyen âge fête au curis-villa de Saint-Didier et à la villa neuve de Sainte-Marguerite, Cannes avait nécessairement une fête de Saint-Nicolas à la Noël. C'est cette fête qui a dû se réfugier dans le château neuf du Suquet, vers le IXe siècle.

Il paraît donc essentiel, pour la vie de Cannes et le respect de son âme, que notre cité prenne enfin la décision de classement de la foire d'hiver qui dure de la Saint-Nicolas à l'Epiphanie (grande fête provençale en l'honneur des Rois Mages dont on a cru que l'un avait fondé la maison des Baux).

Cette modeste revendication pour une foire qui, nous le voyons chaque jour, ne gêne en rien la circulation et fait la joie des petits et des grands, selon la formule consacrée, sera certainement entendue.

Le nougat noir de Noël, les lumières multicolores de Saint-Nicolas, les musiques de l'Epiphanie, tout cela enchante les fidèles de Cannes, dont l'âme, disait le regretté docteur de la Farge, est celle même de la Provence, qui donne à notre jeunesse, souvent tentée, un idéal gai d'équilibre, de raison et de savoir.

LE CABISCOL DE L ESCOLO.

(Nice-Matin; 1961.)

Les félibres défendent encore leurs traditions à Cannes de mille façons. Avec M. Cros, ils ont obtenu que le square Brougham, où se trouve la belle composition statuaire de Victor Tuby, se nomme Frédéric Mistral et c'est chose faite depuis mars 1964, grâce à la compréhension de M. le maire Bernard Cornut-Gentille et des adjoints : docteur Bonhomme, Pierre Giuglaris, Emile Garino; aucun n'a oublié le

docteur de la Farge.

Les félibres ont plus de peine à obtenir le retour aux vieux noms provençaux pour les rues de Cannes. Il faut souhaiter l'usage de plaques bilingues. Un jour peut-être verrons-nous aussi un foyer de culture provençale rénové grâce au projet de centre d'étudiants à Lérins par l'abbé Monseigneur de Terris, descendant d'une famille de félibre.

Grâce à Me Jean-Pierre Verdet il existe une équipe des historiens cannois qui a publié maints travaux de valeur sur Cannes, en quinze années d'activité. Mais l'association des vieilles familles cannoises est moins active.

Il n'en reste pas moins qu'avec sa veillée de Noël, ses fêtes pour les rois, sa messe en provençal, le dernier dimanche de mars, après la cérémonie au monument dédié à Mistral, les charradisso de l'Estello, le pèlerinage de l'Ascension à Lérins, les fêtes de Saint-Cassien, Notre-Dame-de-Vie, les foires, les joutes provençales, les prud'hommes pêcheurs, les cours, les colloques, les conférences de la centenaire Société Scientifique et Littéraire, et celle des groupes Connaissances, Société Culturelle, Conférences d'Enseignement Supérieur, réunions fédéralistes, groupes d'études, chercheurs isolés, éditions, artistes créateurs, journaux locaux, Cannes est un foyer intellectuel de culture provençale dont l'éclat est encore mal connu mais qui n'attend qu'une occasion favorable pour constituer une véritable université provençale, comme au temps de Saint-Honorat.

Le poète catalan Jordi Ventura a publié à Cannes, en 1957, dans un numéro de son *Esterèu*, Salut à Malhorca, deux poésies de Fernand Dartigues; voici la dernière :

PAÏSAGE

Lou paumié verd, l'óulivie gris, lou ciprès sourne
Counfoundon sus lou sòu la téuneso de soun ombro
E lou cant d'un aucèu s'aubouro vers lou cèu.
L'er, maugra soun esclat, pareis mistererious
Urous quau pòu durbi lou matin sa fenestro
Sus lou siau ourizount quau alargo soun èstre :

Lou ciprès negre, lou paumié verd, l'óulivié gris.
Urous quau pòu se creire dins quauque paradís :
Urous quau pòu antau se passeja en sandalo
Sens' clapa la flour que creis entre li laudo,
Avènt pèr coumpagnoun à pèr tout univers
L'óulivié gris, lou negre ciprès, lou paumié verd.

Quouro toumbo lou ser sus la terro amudido
On vei s'atrina en noblo siloueto
Lou paumié verd, l'óulivie gris, lou ciprès negre.

Alouro clavarai lis ièu pèr mies li veire.

PAYSAGE

Le pommier vert, l'olivier gris, le cyprès sombre
Confondent sur le sol la légèreté de leur ombre
Et le chant d'un oiseau s'élève vers le ciel.
Heureux qui peut ouvrir le matin sa fenêtre
Sur le calme horizon qui élargit son être.
Le cyprès noir, le pommier vert, l'olivier gris.
Heureux qui peut se croire dans quelque paradis.
Heureux qui peut ainsi passer en sandales
Sans écraser la fleur qui croît entre les pierres
Ayant pour compagnons et pour tout univers
L'olivier gris, le noir cyprès, le pommier vert.

Quand tombe le soir sur la terre remuée
On voit se dresser en nobles silhouettes
Le pommier vert, l'olivier gris, le cyprès noir.

Alors je fermerai les yeux pour mieux les voir.

POSTFACE

LUCERAM

Di troubadour de la vièio Prouvènço
Belèu un jour comprendras plus li mot
Dóu dous parla de Mentoun à Valenço
E dóu païs arlaten et de Venço
E dóu nissart e dóu païs gavot...

Iéu, troubadour de la jouino Prouvènço
Belèu, lou moundo óublidaras mi mot
Mai li tresor d'amourouso jouvènço
Dóu gai sabé d'aquelo terro denso
Eternamen dounara sis eco.

© CIEL d'OC - 2002

